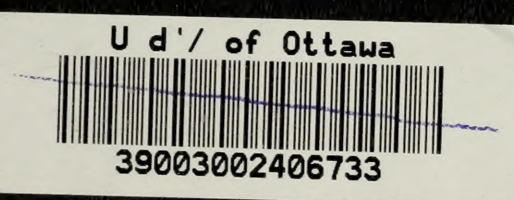
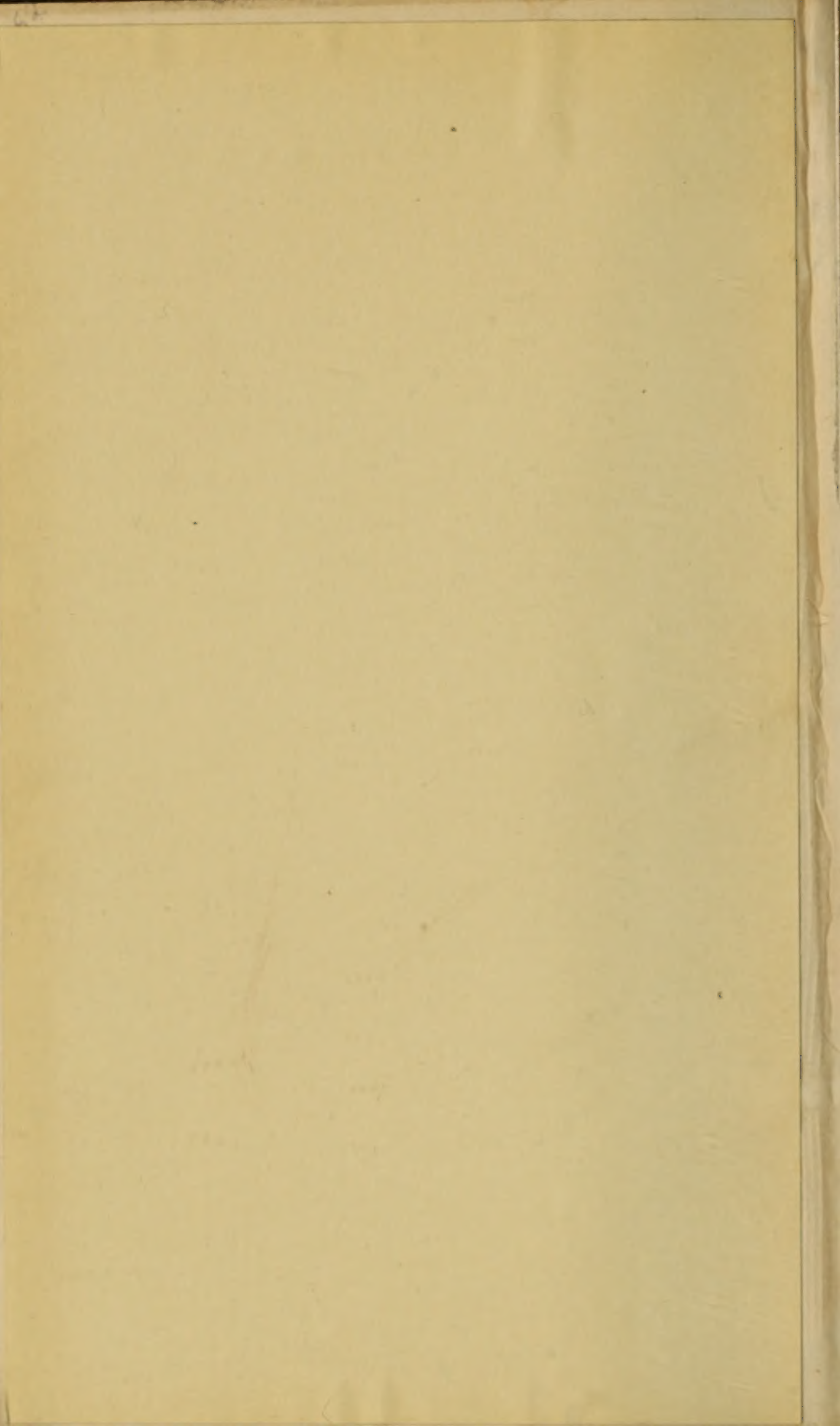










Cadeau de
M. le Doyen Camille Halle
4 juillet 1926

SAM

OU

LE VOYAGE DANS L'OPTIMISTE AMÉRIQUE

Propriété de
Yvonne E. Henry

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Avec les Vainqueurs de Tabora. Souvenirs d'une conquête belge en Afrique Orientale allemande. Préface de Jules Renkin. (1 vol.) 5e édition.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

PIERRE DAYE

SAM

OU

LE VOYAGE DANS L'OPTIMISTE AMÉRIQUE

« On ne voyagerait pas pour ne jamais en rien dire et pour le seul plaisir de voir, sans espérance d'en jamais communiquer. »

PASCAL.

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1922

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil

des Papeteries Lafuma.

A MON AMI

PAUL CROKAERT

P. D.

SAM

OU

LE VOYAGE DANS L'OPTIMISTE AMÉRIQUE

I

A LA PROUE

Ce jour-là, le « Rochambeau » s'était définitivement lancé au large de l'océan.

Il avait attendu plusieurs jours dans la Gironde, comme hésitant devant les périls de la guerre maritime, puis il était parti, long et mince, bariolé de bleu et de vert, séparant en deux sillons neigeux l'eau d'un azur sombre. Dans ce sillage bondissait un destroyer chargé de sa défense.

A bord, c'étaient presque tous gens de guerre, fils de la grande République étoilée, qui, la manche ornée des premiers chevrons d'or, retournaient dans leur pays. Mais, à la vérité, il y avait bien aussi quelques autres passagers qui formaient l'inévitable et piquant amalgame des

transatlantiques. Il y avait un jeune ménage : lui, riche habitant de Hawaï, elle, affirmait on, princesse roumaine qu'il avait épousée à Paris; il y avait un pasteur nègre, une chanteuse de l'opéra de Chicago au turban cramoisi, un blond soldat belge qui allait passer six semaines de congé dans sa ferme du Saskatchewan canadien, un diplomate colombien qui retournait dans son pays, où l'on venait de lui faire la surprise de l'élire député malgré une absence de six ans (ces choses-là n'arrivent qu'en Colombie), des officiers français brisqués, décorés, passementés, qui allaient en mission en Chine, un milliardaire de New-York, un secrétaire d'ambassade brésilien, un maigre professeur de l'Université de Harvard, des juifs russes et honteux, un médecin tchécoslovaque qui se rendait en Sibérie, deux dames élégantes, cosmopolites et légères, des infirmières, un envoyé bolchevik...

il y avait, ma foi, aussi un passager qui s'attardait souvent à regarder la ligne nette de l'horizon lointain, la mer qui ondulait infiniment, le ciel d'un gris terne que le soleil n'éclairait que par de brusques échappées. Il écoutait les cordages tendus qui chantaient dans le vent qui passe, et il semblait se plaire à voir le navire courir avec un lent mouvement de montée à l'assaut des lames, puis plonger dans des vallées liquides, et vibrer par instants, l'hélice hors de l'eau, pour continuer ensuite, tout droit, vers la terre d'Amérique.

Ce passager se portait souvent à la proue, le plus en avant qu'il pouvait, devant même le gros

canon à la gueule béante, à la culasse brillante et découverte que gardaient sans cesse un pointeur et un veilleur, les yeux perdus sur la surface infinie de la moire ondulante.

Il se tenait alors penché vers l'eau profonde que fendait l'étrave. Songeait-il aux chimères dorées que l'on mettait à l'avant des bateaux d'un autre âge?

Chimères verdies par le sel marin, ô Vierges océaniques qui conduisiez les lents navires d'il y a un siècle, qu'auriez-vous pensé de ces proues de fer et de cuivre qui portent la gueule d'acier d'un canon de six pouces pour toute divinité protectrice?...

Il restait là de longues heures, jusqu'à ce que le vent trop froid l'obligeât à regagner le salon du bord. Il se gonflait lentement la poitrine de l'air vivant et âpre de l'océan et, penché sur l'avant, il cherchait à aspirer déjà l'énorme et salubre haleine de la terre inconnue vers laquelle il allait. Il aurait pu, ainsi, se croire un dieu, ô Chimères, ou bien un conquérant...

Quelle idée de l'Amérique se faisait le passager songeur? Quelle image ce nom évoquait-il en lui? Idées et images formidables et un peu confuses, sans doute, où entraient tant de choses bizarres. Souvenirs classiques d'abord : sur ce même océan et sous ce même ciel, Christophe Colomb et les caravelles d'Espagne; des mois de traversée au lieu d'une semaine : « Donnez-moi trois jours et je vous donnerai un monde! »; des Indiens empennés qui accueillent avec méfiance des navi-

gateurs vêtus de hauts-de-chausses : histoire et légende, légende...

Puis c'est l'Amérique de Chateaubriand, les tempêtes, les fleuves majestueux, le Meschacebé, la douceur de la vie chez des peuplades sauvages, polies et sentimentales, les forêts vierges et tout leur romantisme.

C'est aussi l'Amérique des débuts du XIXe siècle, les hommes simples, la vie des bois et des rivières, la « Case de l'oncle Tom », les trappeurs, Fenimore Cooper, la naissance des villes, les grands hommes d'Etat pleins de sagesse, le Président Lincoln, la guerre de Sécession et la formation définitive de l'Etat...

Puis c'est l'image des Etats-Unis d'aujourd'hui, vus à travers les journaux et le cinéma : les gratte-ciels, le music-hall épileptique, la vie intense, les affaires, les milliards, le puritanisme, les railways fulgurants, l'activité industrielle, les hommes rudes et forts, les cow-boys tels des centaures, les opinions à coups de revolver, les conceptions modernes et grandes.

Qu'allait trouver de tout cela celui qui songeait immobile à la proue? Allait-il découvrir une réalité toute différente de l'autre côté de ces flots monotones? Cherchait-il à dévoiler ce futur inconnu en regardant le ciel qui s'éclairait par moments, tandis que des nuages lourds et blancs se teintaient d'or et de rose? Sa pensée se perdait-elle dans ces montagnes irréelles et ces gouffres insondables et mouvants où son œil se fixait? Songeait-il à cette petite plage hollandaise

où il avait passé des mois de sa prime enfance et où planaient aussi, sur la mer, des cieux tout semblables? Y revoyait-il les mêmes grosses barques de pèche qui partaient alors vers une petite île proche, mais que l'horizon cachait et qui, pour cela, lui semblait au bout du monde, derrière la mer mystérieuse et glauque? Mais se souvenait-il seulement du nom — du nom qui était étrange et chantant — de cette petite île que parfois, en ces instants fugitifs, il croyait deviner, à force de fixer la ligne d'horizon, dans un nuage de lumière dorée? Les cieux se retrouvaient semblables, certes, et le jeu des nuées. Mais où étaient maintenant les îles mystérieuses et proches qui paraissaient de l'autre côté de la terre?

La mer, sous ce ciel nostalgique, roulait d'un rythme serein ses ondulations éternelles. N'y voyait-il pas plutôt l'image des générations d'hommes qui se suivent et qui passent, sans fin? Vers quel but se portaient ces flots qui se gonflaient, qui dressaient un moment leurs crètes vers le ciel et qui, pour ceux qui en étaient le jouet, semblaient, durant quelques secondes, énormes et prètes à accaparer la nature entière et puis qui, en bondissant, passaient? Un peu d'écume s'effaçait alors et une autre lame toute semblable se dressait bientôt, qu'une autre encore suivait. Et ainsi, toujours.

Oui, sans doute, il songeait à toutes ces choses... Et puis il retournait vers le grand salon de citronnier jaune où il savait que, vers le soir, par-dessus l'harmonie soutenue et monotone de l'océan

qui battait ou bien frôlait les flancs du paquebot, il entendrait les harmonies divines de Bach et de Haydn. Et des *rag-times* aussi.

En ce temps-là (ne vous ai-je pas dit que c'était en septembre 1918?), on lisait avec joie et en se congratulant les communiqués transmis par la Tour Eiffel et qui annonçaient les glorieuses étapes de reconquête de la terre de France.

Les jours ainsi, sans heurts, s'ajoutaient aux jours.

Après avoir pris d'abord la direction des Açores, le « Rochambeau » remontait vers les bancs de Terre-Neuve qu'indiquaient des plantes et des algues flottantes, taches de rouille sur l'eau de lapis-lazuli, et une houle plus accentuée... Là, il croisait les trois-mâts immobiles et toutes voiles carguées des pêcheurs, et il voyait défiler les montagnes de neige blanche marquées de déchirures d'un bleu métallique des icebergs monstrueux.

*
* *

Je voudrais dire, ici, comment la grande démocratie des États-Unis a répondu aux pensées de celui qui naviguait alors vers elle...

Dans la France seule il y a eu, depuis un siècle, plusieurs centaines de gens qui ont decouvert plusieurs centaines de fois l'Amérique, et qui, d'Alexis de Tocqueville à Paul Adam, ont consigné leurs impressions diverses dans des livres qui garniraient plusieurs rayons de bibliothèques, et

dans des articles qui ont alimenté des revues et des journaux sans nombre.

En général, dans ces écrits, parler des Américains a été principalement faire un élogue dithyrambique de leur activité, de leur rapidité, de leur audace et de leur originalité. Leur consacrer une étude consistait, avant tout, à s'extasier sur le nombre d'étages de leurs gratte-ciels, sur la fabrication rationnelle de leurs automobiles et de leurs machines, sur leur faculté renversante d'acquérir des fortunes fabuleuses et de les dépenser d'une manière sensationnelle.

Il y a, évidemment, de toutes ces choses curieuses en Amérique, et n'en point parler serait une grosse faute : elles forment un élément indispensable dans une peinture exacte. Mais il se révèle bien d'autres caractéristiques, encore, et d'ordres très différents, dont il me paraît que l'on a traité infiniment plus rarement.

Les Américains se montrent, à juste titre, agacés des livres du genre de ceux dont je viens de parler, malgré toute la sympathie et l'admiration dont ces œuvres sont remplies.

Je désirerais, dans ma présomption, que, si des Américains lisent les pages qui vont suivre, ils ne soient pas agacés de cette manière ; j'accorde qu'ils puissent se sentir furieux par moments, mais je les supplie d'être convaincus que, dans leur pays, j'ai franchement cherché autre chose que des gratte-ciels et que je me suis efforcé de pénétrer leur esprit avec une sincérité qui, à ce contact, je le dis tout de suite, s'est muée en une

ardente sympathie. C'est la raison pour laquelle je ne me gênerai pas pour émettre parfois des critiques; celles-ci seront dues, d'ailleurs, à des impressions toutes personnelles et qui, comme telles, ne prétendent à rien de définitif. Je serai moins objectif qu'on ne l'est souvent en telle matière : dans ces belles régions d'outre-Atlantique, j'ai vu certaines choses qui ne m'ont point autant ravi que d'autres. Pourquoi ne le dirais-je pas ? Si mes « impressions » semblent indiquer parfois certaines contradictions, je m'en suis moi-même aperçu tout le premier, mais ces contradictions ne sont que le reflet de celles qui sont contenues dans une matière d'une complexité infinie. Et mon ami Sam W. Courtley, qui devait, durant presque tout mon séjour, m'accompagner en des lieux multiples, est aussi responsable un peu de mon apparente versatilité.

Le contact que la guerre a établi entre le peuple des Etats-Unis et les peuples d'Europe a fait sentir déjà à ces derniers qu'il y avait, dans le monde nouveau, à côté des stupéfiantes réalisations matérielles dont on nous avait toujours entretenus, quelques autres caractéristiques dont on ne nous avait guère parlé. Les Américains ont été souvent mal jugés, depuis M. Wilson jusqu'au simple *private*. Les Etats-Unis ne sont pas que le pays de l'argent et du mécanisme. On commence à saisir quelle force morale les soutient. Mais — avouon -le — on ne comprend pas souvent cette force. Je ne suis pas bien certain moi-même de la comprendre parfaitement, mais j'en exposerai ici

des manifestations qui me sont apparues et les impressions que j'en ai retirées. Puissé-je, pour une faible part, aider ainsi à dissiper le malentendu qui existe entre les deux continents ! Car si nous connaissons mal les Etats-Unis, que dire de ce que les Etats-Unis pensent de l'Europe ?

L'Amérique, a-t-on écrit, n'a jamais tout à fait pardonné à l'Europe d'avoir été découverte la première. Cette boutade contient une bonne part de vérité, aussi le Yankee, malgré toute la fierté qu'il éprouve de sa propre nation, professe de l'admiration et un peu d'envie pour cette Europe, si éminente par sa vieille civilisation et ses anciennes traditions.

C'est pour aider à plus de compréhension réciproque que je voudrais dire la force d'idéalisme du grand peuple américain. Je voudrais dire sa foi ; je voudrais dire sa beauté, entendue dans le sens le plus plein et le plus étendu de ce mot.

Mais est-il possible de tout dire ? Au cours de deux séjours, j'ai fait, moi aussi, tant de découvertes, j'ai eu tant de surprises, je me suis senti enflammé de tant d'enthousiasmes, j'ai cru trouver tant d'exemples !... Qu'on me pardonne tout cela.

Cherchant l'âme qui faisait mouvoir les machines, mon esprit s'est efforcé d'aller à sa rencontre et de s'y attacher. N'ayant visité que l'Est américain, il serait vain de prétendre avoir complètement découvert cette âme et la révéler aujourd'hui au monde, brillante et nue. Mais j'ai eu la joie d'entrer assez en contact avec elle pour

que je me sois, à mon tour, cru autorisé à en noter quelques reflets. Mon but est, m'aidant d'exemples, de faire ainsi comprendre implicitement pourquoi l'Amérique a subi une évolution de plusieurs années avant d'arriver à se persuader à elle-même qu'elle devait combattre et que le combat devait être gagné, non pas tant pour sa défense personnelle que pour celle d'un principe supérieur d'humanité. Car il me paraît remarquable qu'aucun peuple ne semble avoir saisi comme le peuple américain le profond bouleversement que la guerre allait apporter non seulement dans la figure politique du monde, mais aussi dans son vétuste classement moral et social. C'est cependant l'heure de l'intervention américaine et celle de la chute de l'empire russe qui ont marqué la naissance de l'esprit nouveau d'où devait naître, dans toute l'Europe, une révolution qu'un grand nombre de ses habitants refuse encore de considérer comme en plein développement.

Il aurait fallu, je le sais, pour développer mon sujet, un philosophe, ou un sociologue, ou, à tout le moins, un poète, car aux poètes il est beaucoup permis. Je ne suis point de ceux-là. Mais il n'est point défendu d'essayer de dégager, en une suite d'études brèves éclairées de quelques croquis, les caractéristiques de l'esprit américain et ses répercussions dans la vie, durant ces mois d'une importance capitale : le dénouement de la grande guerre ; la Victoire ; le retour à la Paix ; les premiers changements sociaux.

Tous ceux qui séjournent là-bas subissent l'em-

prise américaine. Je l'ai éprouvée plus que tout autre. Je serai peut-être personnel et souvent incomplet, ayant été, je dois enfin le confesser, fort mal placé pour émettre avec impartialité des jugements. Portant l'uniforme belge, on me combla de tant d'hommages émouvants, de tant de manifestations touchantes, de tant d'attentions, de tant d'amabilités et de tant d'élans inoubliables qu'il me serait bien impossible de montrer quelque mauvaise humeur : il est assez probable que l'émigrant qui, inconnu, arrive, dans un entrepont de troisième classe, aux docks de New-York, ne juge pas d'emblée l'Amérique de la même façon que moi. Mais, s'il est un homme, bientôt il verra que la vie large s'ouvre à lui aussi et, avant longtemps, il sera le plus enthousiaste des habitants du monde nouveau. J'espère faire sentir ici pour quelles raisons...

Car, en ce temps-là, le « Rochambeau » avait, depuis fort longtemps, déposé son peuple de passagers dans la grande métropole et Sam W. Courtley, ce juvénile et cher ami de la guerre d'Europe, retrouvé sur le quai de la douane tout pimpant dans son uniforme de *captain* (que l'avancement est rapide aux Etats-Unis !), m'avait jeté dans un taxi qui nous avait emmenés bien loin, bien loin du port, dans un hôtel de la quarante-quatrième rue.

II

LES DEUX CAPITALES

Ils racontaient encore
Les bonds jusques aux cieux des cités d'Amérique
Et leurs ports chevelus de câbles électriques,
Et leurs phares fixes et clairs
Dont la brusque lueur semblait grandir la mer.

Emile VERHAEREN.
(*Les Flammes hautes*).

Deux croquis d'abord : New-York et Washington, la capitale des affaires et du plaisir, et la capitale de la politique et de l'administration.

Vous l'avouerai-je, mon ami Sam ? Ma toute première impression de votre New-York fut presque décevante : ce n'était donc que cela ? Mais ensuite, durant des séjours successifs, je commençai à comprendre le charme étrange et la beauté nouvelle de la principale cité de l'Est.

Quand j'étais arrivé, un matin, j'avais aperçu d'abord les rives basses de l'Hudson, du pont

de notre paquebot s'avançant lentement dans un léger et nacré brouillard de septembre que le soleil rendait rose et qui donnait à l'eau une apparence laiteuse. J'entendais une grande rumeur, qui n'était plus celle de la mer. Des mouettes traçaient de larges courbes en frôlant les ondulations du fleuve : il y avait donc encore de ces sauvages oiseaux de l'océan dans le grand port moderne?

Le brouillard estompait les rives éloignées et les îles où se devinaient de longues files de bâtiments. La nature n'avait donc pas perdu toute sa grâce dans la plus vaste métropole d'aujourd'hui?

Tout d'un coup, dans le joli matin, la statue de la Liberté nous apparut largement ensoleillée et teintée en vert très clair; les passagers poussèrent une longue et vibrante acclamation, qui se termina par certains cris bizarres, aigus, et nouveaux à mon oreille. Je venais, pour la première fois, de prendre contact avec une manifestation de la vie américaine.

New-York! La terre nouvelle...

Maintenant, des jumelles collées aux yeux, nous commencions à distinguer les fameux sky-scrappers. Ils se dégagèrent bientôt de la brume à leur sommet et apparurent au-dessus des nuages, comme il arrive pour les cimes dans les pays de montagnes. Ainsi on aurait dit des palais de légende. Bientôt leur base se révéla à son tour et, dans toute leur netteté, au-dessus de l'étagement des quartiers moyens, ils dressèrent vers le ciel leurs silhouettes minces et dentelées

comme les pans formidables d'une tour de Babel inachevée.

Certes, je n'allais pas, du premier coup, sentir la beauté de New-York. J'arrivais devant le plus orgueilleux paysage humain avec un esprit d'Europe et tous ses préjugés. Je n'allais d'abord savoir comment juger les maisons prodigieuses qui, en un découpement irrégulier, hérissaient la ville. Elles m'apparaissaient minces comme des cheminées d'usines où les rangées de fenêtres de chaque étage auraient pu passer, tout au plus, pour des lignes de briques plus foncées. Quelqu'un, à bord, m'avait fait remarquer sans me choquer : « Cela ressemble à un déballage d'épicier avec des piles extravagantes de boîtes de conserves et de savants échafaudages de briques de savon », et j'avais répondu que cette pointe de Manhattan me paraissait aussi, avec tous ces toits fumant à torrents et lançant dans le vent de longs panaches, pouvoir être comparée à quelque navire de Titan en partance vers la haute mer.

New-York est une ville claire et gaie où vivent, dans un ensemble formidable, plus de sept millions d'habitants, groupés en quartiers multiples ; elle comprend même une cité chinoise et une autre hébraïque où règne Israël qui y publie des journaux quotidiens de quinze pages imprimés entièrement en yiddish.

Un promeneur patient pourrait écrire des livres entiers sur ce qu'il découvrirait dans la ville, fondée il y a trois cents ans à peine par Hendryk Hudson, et qui maintenant s'augmente chaque

mois de seize mille habitants. Tel n'est pas mon but. Je garde de cette capitale du commerce et des affaires une vision si formidable, une impression si colossale qu'elle en est presque monstrueuse. Et, dans cette image inattendue, je laisse s'ensevelir tous les détails qui m'ont frappé et qui concourent à cet ensemble.

Il faudrait, après le port aux docks immenses, aux ponts géants, aux ferry-boats qui courent chargés de trains, de voitures et d'autos comme des tronçons de rues entières, il faudrait décrire au moins Wall Street, l'étroite et vieille rue des banques où passent chaque jour les millions et les milliards de la fortune de peuples entiers ; il faudrait peindre cette Cinquième Avenue qui, jusqu'à six heures du soir, renferme entre ses hôtels énormes et ses magasins somptueux l'animation la plus intense qui se puisse imaginer; il faudrait évoquer l'incomparable Broadway, de trente-sept kilomètres de long, épine dorsale de la cité qu'elle traverse de part en part, qui voit des maisons de soixante étages jeter leur ombre sur la foule affairée et qui, le soir, s'illumine d'une façon prodigieuse, tandis que le peuple cosmopolite s'y rue au plaisir, que, jusqu'aux nuages, semble-t-il, les façades flamboient de mouvantes images, que les théâtres, les restaurants regorgent de monde et que les musiques retentissent en cent lieux différents...

New-York! Ville que j'allais bientôt aimer et qui, après que j'ai contemplé tant d'autres cités américaines, reste pour moi la première de toutes par la beauté et la grandeur...

Car j'ai vu New-York les jours de neige hivernale, quand les hautes bâtisses géométriques dressaient avec austérité leurs silhouettes froides et éclatantes de blancheur sur le ciel gris. J'ai vu New-York aussi par les après-midi de canicule, alors que le brouillard rose répandait, sous les rayons du soleil qui transparaissait comme un disque de cuivre brûlant, une chaleur d'étuve et produisait des effets de coloration orange et un paillettement d'or d'une somptuosité de féerie.

J'ai vu New-York encore par des nuits d'une spendeur orientale, lorsque la légère brume marine des mois d'été se teintait des mille feux et qu'on aurait dit d'un voile de déesse, symbole de la richesse enclose en cet espace.

Et j'ai vu New-York aux soirs de pluie, quand les lumières sans nombre étaient répétées sans fin sur l'asphalte mouillé, et que les nuages bas, accrochés aux sommets des gratte-ciels flamboyants, étaient tout teintés de jaune par la lueur de l'énorme agglomération. Ainsi j'ai vu New-York, qui reste toujours éclatante de lumières et de couleurs vives et variées, sous cent aspects divers.

New-York! Quel nouveau poète chantera un jour la plus neuve des grandes métropoles ?

New-York ! La cité babylonienne dont les édifices de pierre, de ciment et de fer escaladent les cieux ; New-York au port immense qui, parmi les rivières et les bras de mer enchevêtrés, entasse ses constructions nouvelles, couronnées de fumées qu'emporte le vent de l'océan ; New-York

éclaboussé d'une réclame fabuleuse, qui, la nuit, en fait un palais de rêve et de fantasmagorie, tandis que par ses rues coulent l'or, l'émeraude et les rubis en fusion d'une électricité vibrante de combinaisons sans cesse variées; New-York, tassé dans une île dont le sol tremble sous les convois d'automobiles innombrables et dont le roc est à chaque minute traversé, avec la vitesse de l'éclair, dans ses tunnels noirs, par les trains chargés de vies humaines qui filent en ligne droite vers les faubourgs populeux; New-York aux chemins de fer aériens qui ébranlent les poutrelles de fonte dans leur course sans fin; New-York aux mille cris, à la foule mouvante, aux femmes saines et belles dans l'épanouissement hardi des vêtements somptueux; New-York encombré de marins blonds, à la taille mince et aux cous larges; New-York échevelé de câbles qui transmettent la pensée de millions d'êtres et décuplent la vie; New-York dont les ponts d'acier enjambent les fleuves d'un bond colossal; New-York, ville ardente des affaires et de la joie; New-York, cité de la vie et de l'intensité d'action; New-York, grand port, steamer géant et fabuleux, projecteur de clarté sur l'extrême Atlantique, luxe, or, sport, muscles et sang.

C'est bien l'entrée inouïe d'un monde...

De là, en ces jours où j'y arrivais, à chaque heure, s'embarquaient, par milliers, les soldats qui allaient, comme de nouveaux croisés, combattre pour la liberté des peuples sur un autre continent.

Une telle ville possède donc un cœur? Oui, un cœur jeune et vibrant. Et les premiers jours, dans ma surprise, je pensais : « Les hommes de ce pays prodigieux disent combattre pour l'idéal. Cela est si étonnant et si beau que j'en demeure incrédule, et je chercherai quels peuvent être les vrais mobiles qui les poussent ».

J'ai trouvé beaucoup de mobiles, mais aucun n'est l'unique. Car ce peuple de commerçants, dont New-York est une réalisation orgueilleuse et comme symbolique, s'il est le plus réaliste, est en même temps le plus largement et juvénilement idéaliste de la terre. Hélas! je sens mon impuissance à décrire l'impression à la fois grisante et paralysante produite par cet ensemble qui est l'œuvre de l'homme.

Ah! New-York, ville unique au monde où se fondent toutes les races, où vivent ces millions d'êtres dont, à deux générations, les ascendants s'éparpillaient sur la terre, ô New-York! cité de lutte qui sait se faire accueillante et qui se drape dans son originalité de caractéristiques modernes, royaume de la réclame et du bariolage, beauté nouvelle, qui saura te comprendre, et qui, sans te comparer ni à Babylone, ni à Carthage, ni à Rome, ni à Londres, saura dire l'emprise puissante et neuve que tu exerces et ce rythme créé par tous qui fait de toi, en quelque sorte, un chef-d'œuvre multiple de la démocratie triomphante?

L'art de demain, certes, New-York, toi seul tu peux nous le faire pressentir. Mais nul de nous ne sait encore chanter ta fabuleuse et éblouissante

splendeur, ta gloire neuve de vie et de couleur, tes cris qui sont toute une harmonie, tes feux et tes lumières qui sont tout un tableau que personne, hier, n'aurait osé concevoir, les manifestations de ta vie publique qui en font un chant d'épopée moderne et encore inachevée...

Demain, du sein de ton peuple, sortira sans doute l'homme humble et prédestiné qui pourra exprimer toutes les sensations éparses que nous devinons à peine aujourd'hui.

*
* *

Quitter New-York pour se rendre à Washington, c'est aller vers la province; et cependant Washington, ville calme et claire, est l'officielle capitale des Etats-Unis. C'est le siège du gouvernement, des administrations, du corps diplomatique ; durant la guerre, de nombreuses missions étrangères s'y trouvaient. Ces dernières avaient pris une singulière importance, puisque la Haute Commission Française, que dirigeait M. André Tardieu, ne comprenait pas moins de neuf cents personnes à elle seule. Et j'ai senti, vers la fin de 1918, à l'époque où le Président Wilson échangeait ses notes avec le Chancelier d'Allemagne et où tous les Alliés, inquiets, concentraient leurs efforts de diplomatie vers le gouvernement américain, que là, pendant quelques mois, a battu réellement le cœur du monde.

La ville de Washington a un peu plus d'un siècle d'existence. Son histoire est réellement curieuse.

C'est en juin 1790 que sa création fut décidée par le Sénat. Son territoire fut formé de morceaux abandonnés par deux Etats riverains du Potomac : le Maryland et la Virginie. Cependant, cette dernière portion fut rendue, en 1846, à son possesseur primitif. Le terrain, donné par l'Etat de Maryland au Congrès et où s'élève aujourd'hui la capitale fédérale, forme le seul territoire des Etats-Unis qui ne possède point, dans l'ensemble de ses affaires particulières, l'autonomie. Il n'a pas de Sénat distinct, il n'a pas même de maire et les habitants n'ont pas le droit de vote. Ceci afin que la capitale représente bien un territoire en quelque sorte neutre vis-à-vis des quarante-huit autres Etats, et soit dépendante de tous ceux-ci. Ce sont, en effet, les membres du Congrès fédéral, dont c'est l'endroit de réunion, qui nomment eux-mêmes une Commission municipale chargée de gérer les affaires locales.

On comprend que, s'il y a quelques inconvénients à créer ainsi une capitale artificielle éloignée des grands centres, on y trouve aussi de précieuses garanties : le gouvernement siège dans un territoire qui, même au point de vue municipal, est sous son autorité directe ; il est également éloigné des milieux ouvriers ou intellectuels qui peuvent provoquer des mouvements révolutionnaires ; il travaille dans une atmosphère plus calme que celle des grandes cités et, enfin, il n'est pas distrait par la vie tumultueuse de celles-ci.

George Washington, le père des Etats-Unis, — et, avec Lincoln-le-pacificateur, un de ses plus

illustres citoyens — adopta le plan en damier de la ville et la baptisa d'abord « Federal City ». Il nomma trois commissaires chargés de s'occuper de sa délimitation, et ceux-ci se hâtèrent de changer le nom primitif en celui de « City of Washington, in the territory of Columbia ».

La première impression dont est saisi celui qui, venant du tentaculaire New-York, sort de la somptueuse Union Station, avec la vive curiosité de voir la capitale de l'un des plus grands Etats du monde, est qu'il pénètre dans une très vaste ville d'eaux, ou, plus exactement, dans une ville d'été. Ce caractère est donné par la végétation abondante et la clarté des bâtisses qui resplendissent au soleil. Presque toujours les rues sont plantées d'arbres. Des squares ou des ronds-points verdoyants et d'un entretien parfait en coupent de toutes parts la monotonie. Des parcs, des jardins, des corbeilles, des parterres mettent partout la gaieté ou la somptuosité de leurs couleurs. Une exquise parure de fleurs les revêt.

Les monuments officiels sont tous de pierre ou de marbre très blanc et, dans ce pays où le climat est extrême mais les pluies rares, le temps n'a encore mis nulle patine sur cette blancheur si éclatante.

Cette cité-jardin, qui a été édifiée avec l'intention de servir de modèle et d'exemple à toutes les villes des Etats-Unis, paraît au premier abord fort plaisante. Certes, quand on arrive de New-York et que le chemin de fer a parcouru pendant cinq heures la succession hallucinante des grandes cités

industrielles toutes hérissées de fer, Newark, Philadelphie, Baltimore, les campagnes devenues chantiers, la suite ininterrompue des usines fumantes, et qu'il a coupé les bras de la baie de Chesapeake où se déchargent et s'emplissent sans cesse à nouveau des navires rouillés qui parcourent l'océan et les sept mers, c'est avec une certaine aise que l'étranger constate que, malgré ses nombreux monuments et sa réelle beauté, Washington est presque provinciale, et que le peuple qui y vit appartient surtout à la quiète race des fonctionnaires.

Ce qui est particulièrement frappant, est le nombre de statues réparties de toutes parts, et la surabondance de style antique. Tous les grands hommes de l'Union, depuis 1775, ont leur effigie de bronze, de marbre ou de pierre dans la capitale, qui prend ainsi un air de vaste panthéon pan-américain. Comme les Américains n'ont pas encore beaucoup de grands hommes, quelle gloire quand ils en découvrent un !

Ces statues sont, en général, banales. En art, comme en tous les domaines intellectuels, les Etats-Unis sont le pays de la valeur moyenne : les chefs-d'œuvre y sont fort rares, mais on n'y voit jamais les hideurs que l'on rencontre parfois en Europe, et s'ils n'ont encore eu ni Michel-Ange, ni Rodin, puisque nous parlons sculpture, ils ne se sont jamais abaissés non plus au style dessus-de-cheminée à prix fixe.

Je serais curieux de faire — si la chose était possible — la statistique des colonnes à chapiteaux

ioniques ou corinthiens que renferme Washington. Je serais certain d'obtenir un chiffre effarant. Le Capitole, mastodonte qui tient de Saint-Pierre de Rome et du Palais de Justice de Bruxelles, la Station, la Maison Blanche, la Trésorerie, la Marine, le Département d'Etat, les banques, sont tous de style antique, d'un style d'ailleurs souvent simplifié, s'il n'est bâtard à l'extrême. La plupart des habitations particulières ont des colonnades, et il n'y a pas jusqu'à la porte de la légation de Belgique où je ne ne découvrirai, quelques heures après mon arrivée, deux colonnes supportant un petit fronton.

Mais, avant même que de me précipiter chez notre honorable représentant, je dus courir voir la Maison Blanche. Je n'aurais pu résister au désir d'aller immédiatement contempler, à l'égal d'un Vatican, la demeure de l'homme dont la parole était — alors — la plus écoutée du monde. Mon ami Sam m'avait prévenu que *White House* était fort modeste et je devais bien souvent, dans la suite, revoir cet humble palais. Mais jamais je n'ai ressenti comme au premier moment la sensation de simplicité extrême et presque patriarcale qui fait toute sa réelle originalité.

C'est un bâtiment tout blanc, à un étage, dont la façade se décore — inévitablement — de grandes colonnes et d'un fronton qui forment péristyle. Malgré cette décoration, un riche bourgeois de chez nous ne trouverait sans doute pas la Maison Blanche d'aspect assez noble pour lui servir de retraite. Son allure familière n'a d'ailleurs rien

de mesquin, et l'on y trouve un rappel voulu des premières traditions de la grande république et de l'austérité de vie de ses sévères fondateurs.

C'est là qu'habitait, que pensait et qu'agissait — quand je l'ai contemplée pour la première fois — un citoyen en veston dont le nom retentissait partout. Je m'étais arrêté devant l'humble grille qui encercle, à une cinquantaine de mètres de distance, les admirables pelouses qui entourent la maison. Je regardais les vastes fenêtres, le trou noir de la porte centrale grande ouverte et devant laquelle stationnait une automobile. Dans la rue, des gens passaient affairés et sans jeter un coup d'œil ; aux entrées, des policemen se promenaient paisiblement...

Telle se révéla cette Maison Blanche qui, dans mon imagination, symbolisait le cœur même de la république et peut-être du monde. C'était le Saint des Saints, clair, nu, sans gardes et sans ornements, mais accessible à tous et d'autant plus imposant.

Je parlerai plus loin de son hôte illustre...

Pour moi, après avoir contemplé à loisir ce lieu, Washington était sans autres attraits. Je revins souvent dans la ville et j'y fis parfois des séjours de plusieurs semaines qu'exigeaient la mission dont j'avais été chargé ; mais j'avoue que je n'ai jamais eu d'affection pour cette capitale que les Américains trouvent eux-mêmes franchement ennuyeuse, mais qu'ils admirent, car, pour eux, elle est « si européenne », comme disait avec componction le capitaine Sam Courtley. Pour moi

elle l'était trop, ou pas assez. Et je préfère les autres grandes cités avec toute leur originalité yankee. Washington est le royaume des ronds-de-cuir, qui avaient augmenté en un tel nombre du fait de la guerre que le chiffre de la population, de trois cent cinquante mille habitants en 1914, était passé à près de cinq cent mille au début de 1918.

A tout prendre, cette agglomération calme ne forme qu'un rouage essentiel, mais des moins caractéristiques, de la vie de la grande communauté d'outre-Atlantique.

III

L'ESPÉRANCE AUX JOURS D'AUTOMNE

Quelques semaines après mon débarquement...

Jamais l'automne ne m'a paru d'une aussi somptueuse et royale beauté qu'en cette année 1918. C'était une féerie de jaune, de pourpre, de bronze et d'or. Les vastes plaines des Etats-Unis étendaient de toutes parts leurs couleurs fauves, et les arbres brunissaient et se revêtaient de chaudes teintes de tabac rare et de cuir précieux. La température était d'une douceur exquise. L'air était tiède, nacré, bien que que la saison fût déjà fort avancée : c'était la période heureuse que l'on appelle là-bas l'été indien.

Les beaux jours du bel automne ! Sam, vous en souvenez-vous ?

C'était un décor idéal pour les pensées qui nous agitaient alors tous. Il était venu, enfin, ce moment dont un frère d'armes m'avait dit, jadis, un matin de bataille sur la terre africaine :

— Sais-tu, mon ami, qu'un jour le soleil se lèvera, comme tous les autres matins, sur les plaines de notre pays, et que ce jour sera celui de la victoire? Sais-tu que le soleil qui nous brûle est aussi celui qui éclaire ton foyer et le mien, et qu'un soir, après les combats et les acclamations de triomphe, il nous y verra rentrer?...

Il était venu, ce temps, et bien que je fusse sur la terre étrangère, on ne parlait que de gloire. Rêveries pleines d'une noble fierté !

Des armées triomphantes achevaient, en Europe, d'écraser un ennemi quatre ans invaincu, et il semblait que, dans l'ardeur des couchants, là-bas, de l'autre coté de l'Atlantique, parmi le ruissellement doré de l'automne, allait apparaître quelque signe mystérieux qui devait marquer de façon éclatante l'apothéose du conquérant. Les pensées s'envolaient bien au delà de l'horizon où poudroyait une brume traversée de rayons ardents. Des heures, qui plus tard rempliraient de leur écho l'histoire du monde, s'écoulaient.

Ce n'était point un automne de mélancolie : il était fait de triomphe. Dans l'étincellement de la lumière sur les feuilles mourantes, il n'y avait nul regret du passé : de la mort allait monter une grande espérance.

Les campagnes attiédies étaient silencieuses en ces derniers beaux jours où se marquait le Destin. Nul écho lointain ne marquait les étapes de l'Histoire. La canonnade ne roulait pas dans l'air apaisé. Et les trompettes thébaines, qui devaient escorter au loin la marche de la Victoire, ne fai-

saient pas jusqu'à ces rives frissonner les nuages immobiles. C'était le seul reflet silencieux de la Gloire. C'était son image apaisée.

Et une immense espérance gonflait le cœur des hommes.

IV

LE LARGE ESPRIT DE VIE

What is the use of health or of life
If not to do some work therewith?

CARLYLE.

A ma grande surprise, Sam m'a affirmé, en un jour d'expansion, que j'étais d'une ingénuité extraordinaire. Peut-être est-ce parce que je suis ingénu que je crois avoir compris les Américains et que je me suis senti si bien compris par ceux que je rencontrai. Car ils sont, avant tout, de grands ingénus, et leurs qualités comme leurs défauts découlent tous de cette étonnante ingénuité.

Au demeurant, je pense qu'il y a plus d'une similitude qui rapproche l'Américain du Belge. Parlant de mon petit pays, le critique autrichien Stefan Zweig le comparait très justement au grand Etat : « Comme en Amérique, disait-il, le

mélange des peuples et la fertilité d'une terre saine ont ici engendré une belle et puissante race. En Belgique, la vitalité est magnifique. Nulle part en Europe, la vie n'est aussi intensément, aussi allègrement vécue. La Belgique, toujours, a combattu pour sauvegarder son sens de la vie, pour jouir de l'existence pleinement et jusqu'à la satiété ». Ces derniers mots, et ceci caractérise le rapprochement, pourraient être appliqués exactement aux Etats-Unis.

Mais les Américains y ajoutent de posséder toutes les marques de la jeunesse. Il me paraît que c'est en insistant sur ces marques qu'on peut le mieux définir, d'une manière générale, leur mentalité et ses apparentes contradictions.

Etudier de façon détaillée l'esprit des Américains serait un sujet vraiment passionnant, mais plein d'embûches. Peut-être le meilleur moyen serait-il de faire parler des spécimens d'hommes représentatifs, dans des dialogues à la manière des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. On mettrait ainsi en scène le Financier, le Commerçant, le Puritain, l'Etudiant, l'Ouvrier, le Politicien et la Femme. Mais il faudrait, pour pouvoir se livrer avec quelque succès à ce jeu d'esprit, être Joseph de Maistre ; et Joseph de Maistre devait parfois manquer de gaîté : or nous sommes, ici, au pays de bonne humeur.

En s'amusant à accumuler sans ordre des épithètes, on pourrait dire que les Américains sont des hommes d'énergie, d'audace, de confiance, d'activité, d'ordre, de simplicité, de cordialité,

d'initiative, de discipline et de rapidité. L'énergie domine, ce qui est naturel dans une société pressée au travail par les nécessités économiques et dont les ancètres représentaient les éléments les plus entreprenants parmi les réfractaires des vieilles civilisations.

Le Yankee est accueillant, franc, loyal, joyeux, bon garçon, pour ne parler que de ses qualités morales. Il possède et conserve toute sa vie une étonnante fraîcheur, presque enfantine, de nature. Sa force d'idéalisme, léguée sans doute par les premiers colons quakers et puritains, est surprenante; elle est cependant dégagée de toute sensiblerie.

Lacordaire caractérisait particulièrement bien l'esprit américain lorsqu'en 1861, dans son discours de réception à l'Académie Française, il disait que cet esprit était religieux, car l'Américain ne comprend pas l'homme sans religion intime, que les citoyens des Etats-Unis ont le respect inné de la loi, qu'ils estiment la liberté aussi chèrement que l'égalité et qu'ils placent dans la liberté civile le fondement de la liberté politique.

Fascinés par les livres d'Upton Sinclair, nous nous imaginons encore un peu trop, en Europe, que l'Américain ne songe qu'à trusts et dollars, qu'il vit dans des usines où l'on met en boîte du bœuf putréfié, qu'il est dur et uniquement préoccupé de réaliser des affaires. Le Yankee, pour nous, est avant tout un rude homme, aux larges mâchoires, qui cherche à amasser des millions, qui aime les excentricités et qu'on appelle un *businessman*.

Il y a, dans cette image simpliste, une part de vérité. Gagner de l'argent est, aux Etats-Unis plus qu'en aucun autre pays, le grand but de presque toute vie. D'après le recensement de 1910, il y avait alors plus de trente-six millions d'hommes et de femmes ayant des occupations rémunératrices. Mais l'Américain joint à cet amour du « jeu des affaires » un sentimentalisme extrême — je vous répète encore qu'il est jeune — qui lui fera souvent distribuer son argent avec une excessive prodigalité. Il amasse des fortunes, non pour les thésauriser, mais pour en jouir et pour en faire jouir les autres ; il ne déteste pas de s'entendre répéter par ses obligés la gratitude qui lui est due; il est d'une grande générosité, mais d'une générosité raisonnée, qui se sert de méthodes administratives, et qui ne va pas sans cet amour de la réclame, de l'impression à causer, qui est aussi l'une des marques du caractère national. Le *bluff* est, d'ailleurs, un procédé dans lequel on recherche un stimulant. Cette passion de la réclame et de la publicité fait de cette dernière un des ressorts essentiels de la vie du nouveau continent.

L'exemple d'Andrew Carnegie n'est exceptionnel que par l'ampleur extraordinaire que sa fortune lui permit de donner à ses générosités : Cet homme qui, à l'âge de soixante-cinq ans, avait réalisé, dans l'industrie de l'acier, une fortune d'environ un quart de milliard de dollars, venait de la plus humble extraction. Pauvreté et bonne santé étaient les seuls biens que lui avaient légués ses parents écossais. A l'âge de onze ans, il gagnait

un dollar vingt par semaine ; plein d'énergie, il entreprit des métiers divers avant que de devenir, en quelques années, « le maître de l'acier ». Ayant atteint le sommet de la plus inouïe prospérité, il pratiqua des théories humanitaires fort avancées. A un moment, c'était en 1901, il jugea que sa fortune était exagérée et il déclara que, considérant que c'était une disgrâce pour un homme de mourir riche, il ne lui restait plus qu'à distribuer ses biens parmi ses semblables. Aussitôt, il se mit, dans un esprit réellement scientifique et avec le plus minutieux souci de la méthode, à répandre les millions avec une telle abondance qu'en tout autre pays que les Etats-Unis la famille de l'homme généreux aurait crié à la folie et lui aurait fait donner un conseil judiciaire. Il se mit ainsi à distribuer une moyenne de vingt millions de dollars par an, c'est-à-dire près de cinquante mille dollars par jour.

Il prétendait, avec humour, qu'il était bien plus difficile de dépenser une telle fortune que de l'acquérir. Ce fut à tel point qu'un journal de l'époque s'amusa à poser à ses lecteurs cette question : « Comment pourriez-vous distribuer trois cents millions de dollars ? » Ce à quoi, sur un nombre fantastique de réponses, on en trouva douze mille de personnes qui furent d'avis que le mieux était de les faire profiter elles-mêmes du partage.

La générosité d'Andrew Carnegie s'exerça ainsi, avec discernement, jusqu'à sa mort. Il donna un jour quatre millions de dollars à la caisse d'invalidité des ouvriers de son usine d'acier. Puis il y

ajouta un autre million de dollars pour leur organiser une bibliothèque. Par l'intermédiaire de toute une administration spéciale qu'il avait établie, il créa, dans tous les pays de langue anglaise, des institutions utiles, des musées, des salles de conférences et de musique, des bibliothèques. Rien que pour ces dernières, il dépensa une somme de cinquante-trois millions de dollars. Il fonda une *library* jusque dans les îles Fidji. Il dota d'innombrables universités et œuvres charitables, même en Europe.

En 1919, à quatre-vingt-quatre ans, il mourut, ayant été sans doute l'homme du monde qui a donné le plus d'argent à ses semblables; cependant, malgré son désir, il n'était parvenu à dépenser qu'une partie de son bien. Sur sa tombe il avait voulu que l'on gravât : « Ici repose un homme qui eut la chance de pouvoir employer des hommes meilleurs que lui. »

Certes, un tel caractère est tout autre que celui que nous attribuons classiquement au « marchand de cochons » et dénote un haut idéal. Il est méchant et souvent injuste le mot d'Oscar Wilde, qui affirmait que, pour l'Américain, le téléphone est la pierre de touche de la civilisation, et que ses rêves utopiques les plus extravagants ne dépassent pas les *elevated railways* et les sonnettes électriques.

J'ai connu des gens d'une richesse extrême qui trouvaient fort normal que le seul impôt de guerre prît soixante-cinq pour cent de leurs revenus. L'un d'eux, à qui Sam Courtley m'avait pré-

senté, me disait : « J'ai gagné cet argent en Amérique, l'Amérique en a besoin, eh bien, je suis très content de le lui donner. » Ne dirait-on pas la parole d'un Evangile nouveau ?

Dans le pays du pragmatisme de William James, tout le monde travaille. L'oisiveté est complètement déconsidérée. Le fils d'un milliardaire ne comptera guère sur l'héritage de son père, il sait que toute fortune est provisoire : il se créera par lui-même une situation.

L'épargne n'existe guère, et, ma foi, c'est peut-être un grand bien, car l'argent qui court est comme le sang bouillonnant de la nation. Ce qui fait une bonne partie de la force économique des Etats-Unis, c'est que l'argent y est audacieux, que toute entreprise nouvelle est assurée de trouver des capitaux, et que faire des économies dans l'intention de les serrer dans un bas de laine paraît aux Américains la chose la plus bouffonne et la plus illogique du monde.

J'ai entendu dire par l'un d'eux : « Epargner pour d'autres, c'est s'engourdir. Un homme qui a de l'argent qui dort dans un coffre est comme un homme qui resterait toute sa vie dans son lit pour éviter un refroidissement : à quoi servirait de ne pas avoir de refroidissement pour passer ses jours dans son lit ? ». « L'Américain dédaigne la ruine, a écrit Paul Adam, comme le héros dédaigne la mort. » Au surplus, il est assuré sur la vie.

C'est, notamment, cette facile circulation de l'argent qui a procuré aux emprunts de guerre américains leurs succès réguliers.

Le Yankee, qui est le spécimen idéal d'une humanité robuste, heureuse, saine, innocente, audacieuse et magnifique, aime la vie ; il aime donc aussi la lutte et le jeu, et, pour lui, gagner de l'argent c'est jouer, c'est lutter, c'est vivre et c'est surtout acquérir le moyen de se payer toutes les satisfactions de l'existence. Il a le goût du risque. Il est exubérant, il dédaigne les carrières toutes faites et, tout en respectant les professeurs, il méprise les diplômes. Bruyant, il cultive la joie. Il en arrive parfois, c'est vrai, à manquer de distinction, et il ne cache pas que la raideur britannique lui paraît la chose la plus bouffonne qui soit. Mais il est si bon garçon !

Il est honnête. J'entends bien qu'en affaires il essayera, par tous les moyens, de « rouler » son adversaire, mais c'est de bonne guerre. Dans la vie courante, j'ai pu constater mille petites manifestations d'une honnêteté que le public ne possède pas chez nous. Il a l'air de ne pas craindre les voleurs. Il ne verrouille pas sa porte, il n'a ni grilles, ni volets. Un simple trait : aux Etats-Unis, les boîtes postales sont fort exiguës, ce qui fait que, le plus simplement du monde, dans les rues, dans tous les endroits publics, on dépose sa correspondance, même la plus importante, sur la boîte, ou à côté, ou en dessous : jamais personne n'aura l'idée de voler une lettre, pas même celui pour qui la valeur des quelques timbres pourrait représenter un grand bien. Allez donc essayer d'un semblable système en Europe : avant dix minutes les lettres seraient

aux quatre vents, quand ce ne serait que du fait d'un gamin qui trouverait drôle de les changer de place.

Le respect de la propriété, en Amérique, est extrême. Les jardins délicieusement ornés de roses ne sont pas entourés de grilles, ni de haies, et jamais une fleur n'y est coupée, ni un papier jeté sur les pelouses vertes. Jamais vous ne verrez une inscription ou une ligne à la craie ou au charbon sur les murs, et les « défenses de ... » qui déshonorent tant d'endroits publics d'Europe, sembleraient une superfluité de vraiment mauvais ton. Les Américains ne pourraient, évidemment, jamais comprendre la petite volupté que procure à tant de bonnes gens de chez nous l'acte d'écrire leur nom sur le mur d'un monument historique ou de faire un trajet en tramway sans payer leur ticket. L'Américain obéit à la règle. Il est élevé — et c'est un des plus beaux traits de son caractère — dans le respect absolu de la loi, de l'intérêt public, de la Nation.

Quand, après la guerre, M. Hoover, le dictateur aux vivres, conseillait d'économiser l'essence (et ce n'était qu'un conseil sans sanction), pendant six dimanches de suite on vit tout le peuple se priver d'un de ses plus chers plaisirs : celui d'excursionner en auto. Ainsi des millions de litres d'essence furent économisés. « Du moment où on nous le conseille, pensaient les gens, c'est que l'on a de bonnes raisons pour cela : nos dirigeants savent mieux que nous : *They know better!* »

Le Yankee a, par-dessus tout, foi dans le

Peuple, dans son Peuple, dans son système démocratique. C'est pourquoi, à toutes les mesures, il se soumettra sans murmurer ; il n'essayera pas de soustraire un centime au fisc ; il accomplira d'une façon presque religieuse ses devoirs de *citoyen*, un mot dont il est excessivement fier. C'est ce qui a pu faire, par exemple, que, malgré l'ennui et le regret qu'ils en éprouvent individuellement, les Américains en sont arrivés à voter la prohibition absolue de toute boisson alcoolisée quelle qu'elle soit. C'est ce qui a fait aussi que, quand la grande guerre a dû exiger d'eux des restrictions de vivres qui permissent de ravitailler les peuples d'Europe, ils se sont tous soumis sans protestation. Les cartes n'ont pas été nécessaires là-bas. Les restrictions étaient volontaires, dans le plein sens du mot, et jamais personne n'aurait osé dire, comme le faisaient avec fierté d'excellentes maîtresses de maison de France : « J'ai, grâce à telle combinaison, pu obtenir deux kilos de sucre au lieu d'un. »

Aux Etats-Unis (cela est évidemment bien singulier), la règle n'est pas expressément faite pour être tournée. Mais ce que j'en raconte ici pourra peut-être faire juger les Américains comme ne possédant encore qu'une mentalité bien arriérée...

Il est incontestable que certaines différences d'esprit et de caractère sont d'autant plus étonnantes que, dans son ensemble, la civilisation américaine est absolument la même que la nôtre. J'avoue qu'il m'est arrivé, à cause de cette simili-

tude et parce que je m'attendais moins à trouver de telles dissemblances, d'être plus surpris par certaines découvertes que je faisais en Amérique, e par d'autres que j'avais faites auparavant les peuplades du centre de l'Afrique, chez t était entièrement nouveau pour mon

*
* *

s que depuis peu aux Etats-Unis, quand j'ai rqué que certains mots revenaient avec une insistance particulière dans les conversations, dans les journaux, et même dans les livres. Il est possible qu'il en est qui soient de mode toute passagère. Mais un plus long séjour m'a fait comprendre combien quelques-uns de ces mots constituaient bien une indication de la mentalité américaine. Mon ami Sam les employait dix fois par heure. Ce sont, si je puis dire, des mots-fétiches.

Parmi eux, il en est trois que j'ai retenus, car ils me paraissent particulièrement représentatifs de l'esprit yankee : ce sont les mots *liberty*, *efficiency*, *smile*, la liberté, l'efficacité et le sourire.

Liberty ! C'est là une expression magique qui, souvent unie à celle de *Democracy*, est répétée en toutes occasions avec une candeur et une ferveur à nulles autres pareilles. Je ne veux, pour l'instant, qu'évoquer à ce propos une des réelles conquêtes de l'américanisme : la liberté de pensée. Je puis vous assurer que la formule n'est pas seulement en

honneur là-bas — comme elle l'est, d'ailleurs, en beaucoup d'autres pays moins lointains — mais que la chose y est elle-même mise en pratique. Mon affirmation sera peut-être, pour certains, tout à fait incroyable...

Dans cette république, la tolérance en matière de cultes est extrême. Les différentes Eglises mettent une réelle coquetterie à entretenir d'excellents rapports entre elles.

Les Américains sont religieux. Je veux dire qu'idéalistes et sentimentaux, méprisant le scepticisme qui détruit l'enthousiasme, ils rendent tous hommage à la divinité. Il est vrai que cet hommage est souvent vague. Bien que les temples de toutes les confessions (et il en est de fort bizarres) soient innombrables, la majorité de la nation, profondément croyante, ne manifeste aucune bigoterie, et se contente de vivre selon la loi morale en se réclamant de cette « golden rule », ou règle d'or, qui est devenue si à la mode. Elle réduit au minimum l'assistance aux cérémonies religieuses, ou même souvent elle s'en passe tout à fait. En revanche, nul ne manque une occasion de rappeler la présence de Dieu et de lui rendre hommage dans toutes les occasions solennelles, publiques ou privées.

J'en ai vu mille exemples ; grâce à la tolérance dont je parlais, ces diverses manifestations empruntaient un caractère général. Elles étaient une « pensée religieuse » sans que, parfois, l'on puisse définir si elles se rattachaient à telle religion plutôt qu'à telle autre. Le plus souvent, il est vrai,

dans les grandes occasions, on voyait se rassembler les trois représentants des trois principaux cultes des Etats-Unis : le protestantisme, le catholicisme, le judaïsme. Tous trois se voyaient traités avec une absolue égalité, s'unissaient dans le cérémonial, s'entendaient parfaitement. Dans les multiples manifestations publiques ou privées auxquelles j'ai été appelé à assister à l'issue de la guerre, j'ai vu de frappants exemples de cette modération. A tel point que l'on a pu avancer que l'ensemble du peuple américain possède une vaste religion unique qui rend hommage au Dieu Créateur et que, pour le reste, il n'attache souvent qu'une importance assez secondaire à pratiquer ce culte selon tel ou tel rite. Paul Adam, qui a fait de si neuves études sur les Amériques, disait très justement que le Yankee possède « un idéal théiste ».

— N'avons-nous pas tous les mêmes règles de vie, la même loi morale, la même croyance en un maître suprême?, me disait quelqu'un à qui je ne pouvais m'empêcher de manifester l'étonnement que me causait un esprit si nouveau pour moi. Et il ajoutait : Cela est essentiel. Pour le surplus, nous sommes des hommes libres de choisir dans la sincérité de notre conscience la forme de culte que nous croyons la bonne ; nous devons, par conséquent, admettre cette même liberté pour les autres et, tout en nous efforçant de les éclairer, les laisser agir à leur guise. Cela est une question qui n'a rien à voir dans les rapports extérieurs des hommes...

Cette thèse m'était développée, à Cleveland, par un pasteur qui venait, au milieu d'une gigantesque foire de guerre (vingt-cinq *cents* d'entrée), et au son d'éclatantes fanfares, de célébrer le nom du Tout-Puissant sur un « Autel de la Patrie », entre un curé et un rabbin. J'avoue que je fus, une fois de plus, un peu étonné.

Souvent l'esprit religieux se confond ainsi avec l'esprit national : Pourrais-je en donner plus noble exemple que ce « Thanksgiving day » qui eut lieu, le 27 novembre 1918, sur le désir formel du Président Wilson ? Ce jour-là, à midi, durant cinq minutes, la vie entière des Etats-Unis s'arrêta. Plus une voiture ne circula, plus un homme ne travailla ou ne marcha, personne même ne parla : on voyait toute activité suspendue et les gens, même dans la rue, s'arrêter et se découvrir : pendant cinq minutes, tous, sans distinction de croyances, élevèrent leur pensée et remercièrent le Ciel d'avoir donné la victoire à l'armée de la Nation.

Je m'arrête enfin sur cet autre admirable exemple de tolérance : quand j'étais arrivé en Amérique, le cardinal-archevèque de New-York, Mgr John Farley, était mourant. Aussi des prières étaient dites publiquement pour sa guérison, non seulement dans les églises, mais aussi dans les temples protestants et les synagogues ; quand il s'éteignit, quels éloges la presse entière ne lui consacra-t-elle pas, sans discuter sa confession, car il avait été « un homme de bien et un grand citoyen qui avait honoré le nom américain ».

Se souvient-on, à ce propos, de l'étonnement et presque du scandale qu'un vieil archevêque causa dans certains cercles catholiques d'Europe quand on apprit qu'il avait décidé l'épiscopat américain à aller représenter, il y a quelques années, le catholicisme au Congrès des Religions de l'exposition de Chicago, c'est-à-dire quand, mu par cette idée bien yankee d'un consortium des cultes, il pouvait donner à entendre, selon certains, que la religion catholique admettait de se placer sur un pied d'égalité avec d'autres confessions ?

Il est inutile de dire qu'en politique, bien que l'Etat ne se désintéresse pas des intérêts spirituels du peuple, la question de religion n'a même jamais été envisagée. La séparation est complète. « Notre République, puissante en sa jeunesse, capable de braver les siècles, déclarait, en 1911, le président Roosevelt, verra se succéder de nombreux présidents qui seront indifféremment catholiques, protestants, juifs ou païens. »

Le résultat de cet état d'esprit est qu'aux Etats-Unis la question de l'électrification des chemins de fer, si regrettable que cela nous puisse paraître en Europe, n'est pas examinée du point de vue de savoir si elle est prônée par des gens qui vont à l'office ou par ceux qui n'y vont pas, mais bien en considération de l'intérêt national qu'elle peut présenter. Là-bas, il n'existe pas de passages-à-niveau catholiques, de voirie anticléricale, de tramways libre-penseurs et d'organisation postale démocrate. Cela est assurément stupéfiant, mais je me suis laissé assurer que les ser-

vices en question ne fonctionnaient cependant pas beaucoup plus mal pour cela.

La religion protestante — à formes multiples — est la plus répandue aux Etats-Unis. Je me souviens d'avoir conversé sur le « Rochambeau » avec le Révérend Dr Mac Farland, qui revenait des fronts belge et français, où il avait été représenter la Fédération des Eglises protestantes d'Amérique : la Fédération, qui l'avait ainsi délégué, ne comprenait pas moins de trente unions d'Eglises qui comptent dix-huit millions de membres communiants, soit près de cinquante millions d'adhérents...

Venant après la religion protestante, non vraiment en lutte avec elle, mais bien plutôt en concours d'émulation, se trouve la religion catholique qui, chaque jour, devient plus prospère aux Etats-Unis, et qui compte surtout les éléments d'origine irlandaise. On sait quels grands noms elle compte : durant mon séjour sont morts Mgr Ireland, l'illustre évêque de Saint-Paul, et le cardinal Farley, archevêque de New-York ; et j'ai vu fêter les noces d'or sacerdotales du saint cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, ce grand partisan de la liberté et du nationalisme, qui a écrit un livre, « La Foi de nos frères », sur le thème : « Conversion et coaction sont des termes qui ne peuvent jamais s'unir ». C'est le même archevêque qui parvint à éviter la guerre entre le catholicisme et le monde ouvrier américain en empêchant le Saint-Siège de condamner l'association des « Compagnons du Travail », groupement à caractère uniquement démocratique que certains

flaireurs d'hérésie avaient voulu présenter comme de la franc-maçonnerie. C'est grâce à lui aussi que toutes les autres associations de travail américaines voient se grouper des ouvriers catholiques à côté d'autres, et qu'aucune de ces associations n'exige ou n'exclut le catholicisme.

Certes, du point de vue chrétien, il pourrait être périlleux d'arriver à une généralisation excessive de ce système, et, afin d'éviter ce danger pour la religion catholique, Léon XIII a, un jour, dû condamner certaines formes de l'américanisme. Mais, ainsi rappelée à la prudence, on a pu voir l'Eglise des Etats-Unis arriver à la plus parfaite liberté et atteindre, de cette façon, un équilibre presque idéal de tolérance et de largeur de vues.

Bien qu'individualiste, l'Américain est charitable autant que religieux.

Il ne faut pas oublier les services rendus, durant la guerre, aux soldats, quelles que soient leurs croyances, par toutes ces puissantes organisations religieuses : Y. M. C. A. (Association des jeunes gens chrétiens, protestants) ; Knights of Columbus (Chevaliers de Colomb, catholiques) ; Jewish Welfare Board (Association israélite) ; Armée du Salut, et autres. Il y eut là, dans le dévouement le plus merveilleux, une véritable compénétration des religions qu'avant de l'avoir contemplée j'aurais cru complètement impossible.

Voilà la liberté américaine. Je n'ai parlé ici que de la liberté religieuse. On pourrait en écrire autant et plus de toutes les autres libertés.

Cependant l'intérêt général prime tout, et lui

seul peut, quelquefois, entraver des licences individuelles qui sont tolérées chez nous, sinon par la morale, du moins par l'opinion publique, et qui, là-bas, sont considérées comme pernicieuses pour la vie nationale : le puritanisme fait toujours vivement sentir son ancienne influence.

Un de mes compagnons belges, avec qui j'a voyagé dans les Etats du Nord, était parfois outré de ces restrictions : « Mais nous sommes bien plus libres que les Américains qui parlent tout le temps de liberté », s'écriait-il ; et il avait baptisé du nom assez original de « dictature de la foule » le contrôle que le public lui-même exerce en certaines matières et la réprobation dont il entoure certains actes, réprobation si vive qu'elle est, en fait, plus efficace que toutes les lois que l'on pourrait promulguer. Car la liberté doit, dans toute société organisée, être bornée par certaines restrictions consenties.

Le second mot-fétiche, bien caractéristique, est *efficiency*, efficience, rendement, efficacité. Ce sont là qualités qui, plus que toutes les autres, dans l'opinion courante des gens d'Europe, symbolisent l'énergie américaine.

L'*efficiency* est l'ensemble des efforts d'ordre, de méthode, de volonté, de contrôle de soi-même, de clarté, de spécialisation, de rapidité qui procurent le rendement, c'est-à-dire qui ouvrent la voie du succès. Aux Etats-Unis, on doit être efficient, et quelqu'un se juge à son efficience bien plus qu'aux qualités intellectuelles qu'il peut posséder à l'état latent. Un homme, si intelligent soit-il, s'il

ne « rend » pas, ne jouit d'aucune considération. Dans les pays latins nous avons le tort de respecter plus l'homme qui pense que celui qui agit.

L'Amérique est le pays où toutes les ambitions sont permises à n'importe qui. Le sentiment de la « domesticité » n'existe pas. Grâce au mécanisme, le nombre des serviteurs est, d'ailleurs, très réduit. Les plus grands hommes peuvent avoir commencé par être cireurs de bottes ; la plupart des magnats de la finance étaient, il y a quelques lustres, d'humbles *clerks* à quelques dollars de salaire hebdomadaire ou des journalistes faméliques (il est étonnant de constater combien de célébrités américaines ont débuté par le petit reportage). Le père de mon ami le captain Sam, M. Josuah Courtley, qui est un très gros personnage, était à vingt ans, paraît-il, garçon d'hôtel. Le jeune employé qui contrôle vos tickets en chemin de fer sera peut-être un jour le puissant directeur de la compagnie. Il sait qu'il n'y a pas de barrière infranchissable et attend, toujours en éveil, l'*opportunity*. Cette pensée facilite excessivement, m'a-t-il paru, à ceux qui se prélassent dans les fauteuils du pullman-car, la compréhension de la démocratie et le respect des inférieurs.

J'ai déjà cité l'exemple d'Andrew Carnegie ; je me suis laissé raconter qu'un homme que j'avais vu tout-puissant à Washington, M. Mac Adoo, à la fois ministre des finances et ministre des chemins de fer pendant la guerre, avait débuté, vingt-cinq ans auparavant, en vendant de l'*ice-cream-soda* (une excellente spécialité de l'Amé-

rique !) à cinq *cents* le verre. Je ne sais si le fait est exact, mais il pourrait l'être. Cet homme a, du reste, quitté avec éclat le gouvernement, où il ne gagnait que douze mille dollars par année, pour aller en Californie en gagner cent mille dans une entreprise de cinéma. En même temps, le bruit se répandait qu'il se portait candidat démocrate pour les prochaines élections à la présidence de la République... Ce n'est qu'en Amérique — où le ridicule ne tue pas — qu'il n'y a point de sots métiers.

L'horreur de la routine et, comme corollaire, la confiance en soi, sont parmi les plus beaux dons que nous offre ce pays. C'est parce qu'il symbolisait à un haut degré cet esprit d'initiative et de confiance, allié à la volonté, que Napoléon y est si populaire.

Les Etats-Unis sont un pays de conquérants : l'homme fort passe, renverse les obstacles, bouscule les encombrants, suit son chemin. Il combat. Il lutte avec le destin. Il joue sa chance. Souvent il se casse les reins au cours de la route. Parfois c'est un joueur heureux, ainsi que je vais en montrer l'un ou l'autre exemple ; alors il gagne, il est le maître, il a « réussi ».

Les journaux, et surtout les magazines, contiennent des annonces intitulées : « Ma méthode pour réussir », « Comment je suis arrivé au succès », « Pour acquérir de l'efficience ». Il y a des revues uniquement consacrées à ce sujet et intitulées « La voie du succès » ou « La culture de ses qualités ». Vous y trouveriez souvent des tableaux schématiques représentant les différentes étapes

d'une vie réussie et, naturellement, la marche ascendante des dollars gagnés...

Je parlais de Carnegie, qui a triomphé dans l'industrie, et de William Mac Adoo, qui a « réussi » dans la politique. Je pourrais multiplier les exemples pris dans toutes les situations. A l'époque de mon premier séjour aux Etats-Unis, on y parlait beaucoup de deux hommes que la guerre avait mis en pleine lumière : Schwab et Ford.

Charles M. Schwab voyait souvent accolé à son nom un seul qualificatif, qui était toute une description : exécutif. C'est un bel exemple d'énergie ou, plutôt, de rendement que ce « magnat de l'acier », et un beau type classique d'Américain. Il est d'origine allemande, ainsi que son nom l'indique. Agé aujourd'hui de cinquante-neuf ans, il débuta, à dix-huit, dans l'industrie de l'acier avec le pauvre salaire d'un très humble ouvrier : un dollar par jour. A vingt-sept ans, il était déjà devenu le directeur de la plus vaste usine appartenant à Carnegie ; peu de temps après celui-ci donnait à Schwab un salaire minimum d'un million de dollars par année, le plus formidable traitement fixe qui ait, sans doute, jamais été payé à un homme par son chef. Schwab, qui a quitté ensuite Carnegie, allouait lui-même, au moment de la guerre, vingt millions de dollars de salaires par mois aux cent trente mille ouvriers de la célèbre *Bethleem Steel Corporation* qu'il avait fondée et qui devint immédiatement la rivale de Krupp pour la fabrication des canons. Devenu milliardaire, il était aussi président de la fédération américaine

des aciers. Avant l'entrée en guerre de l'Amérique, sa corporation vendit pour cent cinquante millions de dollars de munitions aux Britanniques et pour soixante-quinze millions aux Russes.

Aussi c'est lui que le président Wilson, usant du pouvoir quasi absolu dont il jouissait, choisit, en avril 1918, comme directeur de l'*Emergency Fleet Corporation*, c'est-à-dire du Ministère des Chantiers Navals. Ce choix fut ratifié par l'Amérique entière, fait rare dans un pays où les actes du président sont souvent fort discutés. Schwab mit un point de coquetterie à ne recevoir, cette fois, pour tout salaire, qu'un dollar par an.

Le succès a couronné sa besogne de guerre. A la fin de cette époque, l'*Emergency Fleet Corporation* lançait une moyenne de vingt navires par semaine. « Nous battrons notre propre record ! » s'écriait alors Schwab, manifestant ainsi une autre caractéristique bien connue du tempérament américain. Un jour donc qu'il offrait un dîner aux directeurs de trois grands chantiers, il annonça qu'il donnerait de sa poche dix mille dollars aux ouvriers du chantier qui construirait le plus de tonnes au-dessus de son engagement; aussitôt chacun des trois directeurs en promit autant si son propre chantier l'emportait. Et les records furent battus.

L'homme — un Américain qui a réussi — est d'une simplicité et d'une cordialité proverbiales. De taille moyenne, assez corpulent, la face glabre et un peu empâtée, les yeux rieurs, resplendissant de santé, il est, dans une contrée où la morgue et

la pose sont cependant presqu'inconnues, où la cordialité est proverbiale, considéré comme un des plus démocratiques « magnats » qu'on ait jamais vus. Son sourire est un de ses meilleurs agents de succès, et ce n'est pas un sourire de surface, mais un honnête, sincère sourire « du cœur d'un homme au cœur d'un autre homme ». Ses ouvriers ne se gênent pas pour l'appeler par son prénom familier, et il est heureux quand ils lui disent « Hello ! Charley » en lui serrant la main ou tandis qu'il leur donne une de ces bonnes tapes sur l'épaule, si courantes, là-bas, entre hommes.

C'est Charley Schwab qui a pu dire : « Jamais personne n'a travaillé *pour* moi, mais beaucoup de milliers de garçons ont travaillé *avec* moi », montrant ainsi tout le respect qu'il avait pour la personnalité des autres. Il sait comment il est « arrivé », et il encourage les jeunes à se faire eux-mêmes. Il les pousse, il seconde toutes leurs audaces...

Pour le reste, M. Schwab aime la vie, le soleil, la musique, le golf, il lit Shakespeare et Herbert Spencer...

Ce beau spécimen, dont la carrière si « efficiente » se poursuit sans doute quand j'écris ces lignes, n'est pas seul de son espèce, et Henry Ford, moins sympathique peut-être, mais tout aussi intelligent, est encore, pour beaucoup de *boys* américains, un modèle très envié ; il prouve qu'on ne vit qu'à force d'énergie.

Henry Ford a mauvaise réputation dans les pays alliés, car c'est lui qui, en 1916, fit une démarche pacifiste fameuse à bord de l'inoubliable

« Oscar II ». Mais, depuis lors, il a changé d'avis, il a fait la guerre à sa manière, et n'a pas trop mal réussi, puisqu'il fut le créateur du fameux chasseur de sous-marins qui portait son nom. Avant la guerre, Ford qui, lui aussi, a débuté comme un très modeste ouvrier, était le plus grand fabricant d'automobiles du monde, et de ses usines de Détroit sortaient plus de trois mille voitures par jour.

Il est fort démocratique d'allures, et, s'il se présente quelque problème à résoudre, il se met à travailler de ses propres mains dans son usine et y reste jusqu'à quinze et dix-huit heures successives. Suivant un de ses principes, il demande plus à lui-même qu'il ne demande à ses employés ou à ses secrétaires.

C'est lui également qui a établi le partage des bénéfices parmi les ouvriers de son usine, et qui, en 1916, trouvant que, pour son compte, il avait réalisé des gains vraiment trop élevés, fit ce geste extraordinaire de renvoyer, à tous ceux qui lui avaient acheté des automobiles dans l'année, un cinquième du prix payé...

Durant la guerre, il abandonna la fabrication des autos pour se consacrer uniquement à la construction du matériel militaire et naval : il y eut soixante-quinze mille ouvriers qui travaillèrent dans ses usines.

Voilà ce que c'est que d'avoir de l'efficience...

Ce tribut payé à une des grandes qualités que le public reconnaît aux Américains, j'en arrive au troisième mot-fétiche : *smile* : sourire. Ah! voilà

un mot particulièrement heureux. L'Amérique est le pays de bonne humeur.

Il faut sourire...

Sourire est, en certaines circonstances, la plus grande preuve d'énergie qui soit : sourire... Travailler en souriant, lutter en souriant, faire la guerre en souriant, accomplir quelque exploit et le terminer par un sourire : tout est là.

Aux Etats-Unis, le sourire, le cordial et large sourire, est une tradition nationale. La vie est belle, les corps sont sains et, malgré le travail dur, on sourit. On a de belles dents (ou l'on s'en fait mettre) et l'on sourit largement.

Les femmes sourient, les hommes sourient; le Président Wilson, chaque fois où je l'ai vu, souriait. L'armée sourit. Les *boys*, les chers garçons, marins et soldats vigoureux et splendides que l'on aime et que l'on amuse comme de grands gamins, sourient. Le captain Sam Courtley souriait tout le temps quand j'étais avec lui; et je ne pouvais faire autrement que l'imiter.

Ce sourire est toute la philosophie d'un peuple. Sourire, c'est narguer la fatalité, c'est vivre en beauté, c'est ne pas craindre la mort.

Pourquoi de la tristesse, de la mélancolie, des regrets? Un peuple jeune et prospère n'a qu'à sourire. Les Etats-Unis deviennent une des premières contrées du monde et ils ont le succès : les Etats-Unis sourient.

Dans ce pays il faut être un *good fellow*, travailler ferme, n'avoir pas peur, battre des records et posséder le sourire.

Malgré sa fièvre, sa hâte, son ardeur, la vie américaine est gaie. Il y a de la musique partout. Tout le monde danse, et le plus souvent possible. Et l'on chante...

Je garderai toujours dans l'esprit certains rythmes qui me rappelleront, durant ma vie entière, mon premier voyage en Amérique, dans l'Amérique à l'heure de la victoire et fière de la grande armée qu'elle possédait alors en Europe. Ce sont des airs simples, endiablés, chantants, avec, parfois, une pointe de sentiment ou de mélancolie qui n'est pas sans charme...

*
* *

Je ne serais pas complet si, dans cette esquisse du large esprit de vie et de jeunesse du grand peuple américain, je ne parlais des sports, qui ne sont là-bas ni un plaisir, ni une exception, mais une fonction si naturelle de l'existence qu'on ne peut pas plus y comprendre quelqu'un ne faisant pas d'exercice que quelqu'un ne se lavant pas ou ne lisant jamais un journal. On met en pratique la remarque d'Herbert Spencer, que, pour être apte à réussir dans la vie, il faut devenir, avant tout, un « bon animal ». Les Etats-Unis — a dit je ne sais plus qui — forment une grande démocratie athlétique.

Tout favorise la culture physique : la propreté, le goût de l'allure sportive, l'amour de l'air et de la lumière, le parfait agencement et l'abondance de tous les endroits d'exercices divers, leur

réglementation, l'éducation naturelle, large, sans fausse pudeur, le besoin de cette dépense musculaire que des plaisirs d'un autre genre ne tarissent pas, l'amour du record, la passion de la lutte, du bruit, du mouvement, de l'action, la bonne logique, enfin, qui exige que pour être prêt au travail et à la réussite, le corps soit solide, résistant et sain : « Si tu veux être un chef, me répétait Sam, entretiens tes biceps... »

La mine jaune, le dos voûté sont de vraies tares qui empêchent de vivre pleinement. L'Américain est souvent beau, les muscles fermes, fièrement campé, et, quand il est jeune, modelé comme un dieu. Il tient à être un homme tel qu'il y en eut dans la Grèce antique, complet et parfaitement équilibré; il veut posséder des muscles résistants et souples comme les ressorts d'acier huilé de ses machines; il doit ignorer la honte de se montrer laid, étant déshabillé. En Europe, on a réduit les idées sur la morale à une question de chemise. En Amérique, où la pudeur est autrement comprise, on porte moins la chemise, mais on attache une très grande importance à la pureté de l'esprit.

Le bain, la douche, le massage, et mille soins d'hygiène sont développés, là-bas, au plus haut point. Un *businessman* de New-York, de Chicago ou de San Francisco passe autant de temps avec son manucure et son pédicure qu'une belle de chez nous. Il tient à être en « forme parfaite » et sait que l'exercice est nécessaire au bon rendement intellectuel. Il admire le héros physique et comprend l'utile discipline de l'entraînement.

La beauté, la puissance et la délicatesse du corps humain veulent des exercices variés qui donnent les muscles forts, la poitrine large, la taille mince, et, à la figure, ce teint d'un rose bronzé qui reste clair jusqu'à un âge avancé et cette noble régularité de traits qui fait que, bien souvent, un Américain de quarante-cinq ans, tel M. Courtley le père, si on le drapait d'un peplum, réaliserait le plus beau type de patricien romain qui se puisse imaginer. Et, enfin, le sport est une distraction. Il est l'occasion, pour les femmes comme pour les hommes, de réunions attrayantes et il fournit le prétexte — très prisé — de porter des costumes singuliers et parfois fort légers, toujours d'ailleurs avec la plus stricte honnêteté. C'est une originalité de l'Américain, qui est vertueux de nature, et qui possède même un sens profond de la moralité, de ne voir le vice nulle part et d'en arriver à des audaces dans la pudeur qui paraîtraient absolument offensantes en Europe, dans des pays moins innocents.

J'ai lu un jour — pour clore ce sujet — dans un magazine, un long article expliquant de façon très juste qu'un bon sportsman est, par la force des choses, un homme qui pratique les règles de vie de la religion chrétienne, mais allant jusqu'à en déduire que les églises et les temples devraient, à certaines heures, être transformés en salles de sports, où les fidèles s'exerceraient et s'amélioreraient le corps après l'âme, sous la direction de pasteurs sportifs et musclés. Cette théorie était naturellement démontrée à grands renforts de

citations de la Bible, où l'on prétendait — textuellement — que Moïse était un athlète complet, que David devait sa beauté et sa force aux sports, et où l'on prouvait, d'après l'Evangile selon saint Mathieu, que Jésus-Christ lui-même s'était montré un *physical culturist*. Je ne sais cependant pas si, jusqu'à présent, le culte sportivo-chrétien (mon écrivain l'appelait *Physical culture Church*) a beaucoup de fidèles, mais cela ne me surprendrait guère...

Aux Etats-Unis, c'est un fait, il ne faut s'étonner de rien. Evidemment un Européen sera souvent choqué, et parfois non sans quelque raison. Mais s'il y réfléchit, il finira par se convaincre que ce sont les Américains qui, admettant par principe toutes les idées nouvelles, ont raison.

Si je ne suis efforcé de dépeindre ainsi avec complaisance le caractère et l'esprit américains dont je demeure, je le confesse, fort enthousiaste, je n'irai pas jusqu'à nier qu'il y ait des ombres au tableau. Une si grande exubérance de vie ne va pas sans quelques gestes malencontreux, et il est incontestable que parfois un réel manque de distinction nous heurte.

Enfin, je dois le reconnaître, les Américains manquent en général d'intellectualité. Je le répète, ils sont, à ce point de vue, d'une banale moyenne; et s'ils n'ont ni brutes, ni illettrés, si l'éducation du peuple est une chose stupéfiante, ils ne possèdent pas non plus de réelle élite de la pensée. Mais ces défauts, comme leurs qualités, sont inhérents à la jeunesse.

Un jour viendra sans doute où ils n'auront plus rien à envier à d'autres sur ce point. Ne possèdent-ils pas déjà quelques beaux noms d'intellectuels dans leurs jeunes annales, et un Lincoln en politique, un Edison en science, un Emerson en poésie ne sont-ils pas de nobles représentants d'une intelligente et généreuse race?

Certains de mes amis européens m'ont avoué qu'ils ne comprenaient pas du tout les Américains et que, par conséquent, ils ne les aimaient guère. Ils leur reprochaient d'abord le manque d'intellectualité dont je viens de parler et qui est cause que si, en toutes choses, ils font vite, grand et beaucoup, leurs œuvres manquent en général de fini et de raffinement. Certains leur faisaient en outre grief d'être, au point de vue des mœurs, hypocrites. Je ne suis pas de cet avis. Les Américains, certes, de parti-pris, veulent ignorer certaines choses, et il est aisé de leur reprocher de se laisser quelquefois aller à commettre clandestinement des actes qu'ils réprouvent. Je pourrais répondre qu'en tout cas ils s'y livrent plus rarement que d'autres, qu'en somme il vaut mieux dissimuler ses vices que de les étaler, et que leur système possède à tout le moins l'avantage de donner un aspect propre à leur pays.

D'autres m'ont dit : « L'Américain est brutal, il n'a que du sens pratique ; la vie physique et la lutte des affaires seules l'intéressent. Les spéculations de l'esprit le laissent presque indifférent. »

Il y a, dans tout cela, du vrai. J'avoue n'avoir

jamais rencontré là-bas un réel esthète. Mais, justement, la belle franchise brutale du Yankee n'est pas pour me déplaire ; et il est injuste de ne parler que des défauts inévitables chez des hommes ; à côté de quelque rudesse de manières et de forme, l'Américain possède une âme si enthousiaste, si cordiale et si généreuse !

Dans certains pays d'Europe, n'a-t-on pas eu trop d'intellectualité exclusive, et n'est-ce pas ce qui a parfois anémié ces pays ? Les mandarins, s'ils n'ont pas autour d'eux des soldats aux muscles solides et aux armes bien trempées, ne feront jamais tout seuls la grandeur et la beauté d'une race.

J'aime, moi, l'Américain, même avec ses défauts, j'aime sa chaude cordialité un peu rude et son sans-gêne, et j'ai toujours eu plus de plaisir à recevoir là-bas une bonne bourrade d'un homme qui me disait : « Hello, boy, comment se porte-t-on aujourd'hui ? » que d'être accablé de toutes les formules compliquées et sans âme de la civilité mondaine du vieux continent. Cela doit-il m'empêcher de goûter, par ailleurs, le charme divin d'une œuvre d'art harmonieuse ?

J'aime la bonhomie de l'Américain, sa candeur qui, tout autant que dans sa manière de vivre et de parler, se révèle dans sa littérature et son théâtre.

J'aime sa brusque décision qui lui fait dire, dans un geste traditionnel de générosité et d'hospitalité, à l'étranger qu'il ne connaissait pas une heure auparavant : « Ma maison est à vous. »

J'aime et j'apprécie son souci du luxe, du confortable, du pratique.

J'aime et j'envie sa simplicité démocratique qui crée sans cesse le rapprochement des classes extrêmes et qui fait qu'au-dessus de toutes les distinctions sociales, dans un même idéal, toute la communauté se trouve en contact.

Et puis, j'aime l'Américain parce que je me suis toujours senti dans un courant de vive sympathie avec lui et que la sympathie est une chose qu'il est presque impossible d'expliquer...

J'aime l'Américain, vous dis-je, et j'aime le large esprit de vie qui le caractérise.

V

DE FER ET DE FEU...

En quittant Cleveland, à l'aube d'un jour d'octobre 1918, ce pays industriel de l'Ohio, que j'apercevais par les fenêtres du pullman-car, m'a produit une impression profonde.

Le train roulait dans un fantastique paysage d'usines, de hangars, de cheminées, de passerelles, de ponts, de rails, d'élevateurs, de pylones et de mâts télégraphiques. Sur la surface brune, couleur de rouille, de canaux aux nappes froides et dormantes, glissaient de lourdes barges de fer. Les rives disparaissaient sous les accumulations de matériel métallique et pouvaient évoquer les cours d'eau d'une autre planète, comme nous en pourrons apercevoir dans les siècles futurs.

Tout était noir et gris, noir de charbon, gris de fer. On ne voyait point d'hommes dans ce site industriel que l'on sentait cependant vivre et

vibrer et qui était comme une prodigieuse machine qu'un moteur lointain aurait actionnée.

A travers les carreaux sales des bâtiments lépreux, luisaient des lumières électriques, et une grande rumeur se percevait malgré le roulement du train : c'était la chanson du travail de l'homme qui fond et manipule l'acier, de l'homme, humble et puissant, que l'on n'aperçoit même plus sous l'amoncellement de sa création matérielle.

Les rails s'étendaient parallèlement par séries de six et de huit. Ce n'étaient plus nos voies ferrées, mais une route de métal, un tapis d'acier large, luisant et droit, qui se déroulait sans fin entre les usines aux longues fumées. Ainsi les chemins de communication, rails et canaux, étaient ici — comme plus loin les fleuves et les lacs géants — des liens qui créaient l'unité de ce pays immense. Transports = civilisation, a dit Rudyard Kipling. Et je pensais que c'étaient ces voies qui avaient créé la cohésion et la conscience commune entre les vieux centres de l'Est, les plus intellectuels, et les durs hommes de l'Ouest, les plus barbares encore, les plus « américains ».

Je songeais que, grâce à ces voies, nous pouvions contempler, en pleine période moderne, le phénomène d'une grande migration, comme on n'en avait plus vu depuis le début de notre ère, suivie de la création d'un peuple, et que nous pouvions examiner, presque sous nos yeux, ses origines, sa naissance, son histoire. Je voyais défiler tous les éléments anglo-saxons, celtiques et germaniques, puis latins et slaves, qui étaient

parvenus, en trois siècles, à créer tant de grandeur...

Et tandis qu'ainsi s'envolait ma pensée, le paysage artificiel se déroulait... C'était un jour sans soleil et le ciel restait gris, comme si la neige allait tomber. L'atmosphère était — comme elle ne cesse jamais de l'être dans ces régions, même aux roses matins de printemps — tout embuée de fumées.

Ces fumées montaient de partout, les unes comme des flocons d'un blanc éclatant sur la grisaille de l'ensemble, les autres noires et chargées de suie, lourdes et presque immobiles, d'autres, parfois, d'un jaune prononcé comme si on les avait colorées par quelque procédé chimique. Plus haut, elles se confondaient toutes, et, comme il n'y avait pas de vent, elles planaient en longues bandes horizontales sur les cités où se créait, dans la sueur de l'ouvrier, la puissance des États-Unis et le triomphe de la guerre.

Le train roulait depuis plusieurs heures et c'était toujours la succession des usines, des fonderies, des hangars, des forges, des pylones et des rails.

Parfois le flanc d'un prodigieux tas d'immondices et de scories servait de refuge à un dernier vestige de la nature. Car là, cinquante ans auparavant, il y avait peut-être des bois, des prés, des oiseaux, des ruisseaux et des vallons. Ce qui en demeurait était une tache d'herbe rare, brune, comme roussie et salie pour toujours par la poussière noire, c'était une maigre et vilaine végétation

stérile et sans coloration, et il n'y avait plus aucun arbre.

Je songeais, devant tous ces gris et ces noirs avec des taches de clarté, à Brangwyn et à des eaux-fortes prestigieuses. La note vive d'une pièce peinte au minium éclatant, d'une coulée de métal en fusion, ou d'une fournaise en plein embrasement, semblait un brusque rehaussement de couleur plaqué, entre les clairs-obscurs, par quelque artiste de génie.

VI

L'ONCLE SAM ET LE DIEU MARS

> Là-bas, on dit qu'il est de longs combats sanglants...
>
> VERLAINE.

Sam m'a assuré que le jeune poète américain Alan Seeger, qu'il avait connu soldat à la Légion Etrangère de France, expirant un soir de juillet 1916 dans la Somme, murmura à l'oreille d'un de ses compatriotes qui, en pleine bataille, s'arrêtait un instant pour le secourir, ces deux vers dont il était l'auteur :

... Grâce à nous,
Des voix de chez nous crient dans la mêlée sauvage.

Un an après, la République étoilée allait être elle-même, de toutes ses énergies, dans la mêlée sauvage.

Ainsi, dès le début de la guerre, les sympathies

de la jeunesse américaine avaient été ardentes pour les Alliés, et le geste de la Belgique, en particulier, avait soulevé d'enthousiasme bien des garçons du pays. Ils vinrent en Europe par milliers pour contracter des engagements ; la plupart auraient été heureux et fiers de s'engager dans les troupes du roi Albert, mais l'autorité belge n'encouragea pas ce mouvement. Et, ainsi, près de vingt mille volontaires allèrent s'enrôler dans les armées de France, d'Angleterre et du Canada. Ils participèrent à la tâche commune dès 1914.

Mais, en ce temps-là, ils ne pouvaient pas encore arborer leurs couleurs nationales et ils étaient revètus d'un uniforme étranger : les Etats-Unis étaient une puissance neutre. M. Daniel Halévy nous a rapporté ce trait des Américains de la Légion Etrangère, qui voulurent que la bannière étoilée se trouvât au moins secrètement parmi eux avant de pouvoir se déployer au grand vent de la bataille et qui possédaient un drapeau que chaque soldat, à tour de rôle, portait sur son corps même, comme une ceinture. Plusieurs fois, le sang des blessures mouilla cet étendard caché qui, maintenant, relique sacrée, dort dans une vitrine du Musée de l'Armée, à Paris.

Les Américains, gens d'esprit clair, jeune, enthousiaste, amoureux de l'aventure et respectueux du droit et de la liberté, n'auraient pu faire autrement que de se placer ainsi, dès la première heure, parmi ceux qui, pour eux, symbolisaient tous leurs idéals.

D'autre part, c'est cet amour de la liberté lui-

même qui leur rend tout militarisme si antipathique et qui, dans des circonstances où l'existence des Etats-Unis n'était pas directement menacée, les fit hésiter si longtemps à lancer leur nation dans la lutte. Il ne faut pas oublier que beaucoup d'immigrés venus d'Europe mettaient au premier rang, parmi les avantages que leur procurait la qualité de citoyen américain, celui d'échapper à tout service militaire.

L'oncle Sam — qui doit cependant être de la famille de mon fidèle compagnon Sam Courtley — n'aime guère le dieu Mars, et ce n'est qu'à grand'peine qu'il consentit à faire alliance momentanée avec lui, et encore n'était-ce qu'en se prévalant de la formule : *War against War*, la guerre contre la guerre, qui faisait de son action un apostolat. On se souvient des atermoiements du Président Wilson, qui donnèrent de lui une si fausse idée en Europe, cependant qu'en réalité il travaillait l'opinion publique avec patience et maîtrise ; et on se rappelle aussi les mémorables séances du Sénat américain où le vote de l'entrée en guerre fut enfin ratifié, malgré l'opposition irréductible de douze des membres.

Alors, la décision prise, les Américains ne connurent plus que la lutte. Bientôt ils devaient étonner le vieux monde par l'ampleur de leur effort et la farouche énergie avec laquelle ils se mirent à vouloir atteindre leur but.

L'Américain ne retarde jamais : la guerre déclarée, il fut, du jour au lendemain, tout à la guerre, corps et âme. De même, plus tard, dès

l'armistice, je devais constater avec quelle rapidité il changeait immédiatement d'attitude et avec quelle promptitude il oubliait ce qui, hier encore, concentrait toute sa pensée et son activité. L'Américain *réalise* immédiatement le présent et, sans perdre de temps à hésiter dans le cours de son évolution, c'est toujours vers le futur qu'il tourne son énergie. Si ce n'était point devenu de longue date un lieu commun, on pourrait répéter que c'est l'habitude des affaires qui se reflète dans ses méthodes, même officielles : l'Amérique est le seul pays où l'Etat, lui aussi, est *efficient* et où le fonctionnaire se considère comme le serviteur du public.

Dès le mois d'avril 1917, l'effort militaire et maritime des Etats-Unis se déploya.

Quoique ces temps tragiques et passionnés soient maintenant révolus, il n'est pas superflu de dire quelques mots encore de la guerre en Amérique. Arrivé là-bas peu de temps avant l'armistice, et, par conséquent, quand l'effort de plus d'un an et demi était à son maximum et en plein rendement, j'ai pu, après avoir vu les Américains en Europe, contempler avec admiration comment, chez eux, ils se donnaient tout à la tâche sacrée.

Qu'on me permette de citer ici quelques chiffres. Les Etats-Unis sont le pays du chiffre et ce dernier y devient une obsession, dont un artiste pourrait peut-être faire un symbole ou, à tout le moins, un ornement tout à fait nécessaire et caractéristique. « Tout phénomène qui ne peut pas s'exprimer en chiffres, a dit Lord Kelvin,

n'existe pas. » Le phénomène américain s'exprime en chiffres. Il existe.

En août 1918, les crédits pour l'exercice en cours dépassaient cent vingt milliards de francs, tandis que le dernier budget d'avant la guerre n'était que de cinq milliards. Le tiers des recettes nécessaires était demandé à l'impôt. En deux ans, la charge des contribuables s'était accrue dans la proportion de un à huit. L'impôt sur le revenu, autrefois de deux pour cent, fut porté à six pour cent, avec une surtaxe progressive de soixante-cinq pour cent. Les milliardaires donnaient donc six cent cinquante mille dollars sur un million, n'en conservant que trois cent cinquante mille ; et le Président de la République lui-même, dont le traitement est de soixante-quatorze mille dollars, devait en verser vingt-quatre mille au fisc.

Les emprunts founissaient aussi une partie de l'argent nécessaire. L'Etat avait encore recours à d'autres procédés, par exemple à l'émission de timbres d'épargne, qui obtinrent un grand succès et qui aidèrent à ouvrir des crédits aux Alliés.

L'inscription militaire avait donné dix millions d'hommes, agés de vingt et un à trente et un ans et susceptibles d'être incorporés.

En août 1918, les forces américaines débarquées en Europe étaient sept fois plus nombreuses que toute l'armée six mois avant la déclaration de guerre de 1917. Il y avait alors un million et demi de soldats en Europe et autant dans les camps. En novembre 1918, il y avait deux millions de

soldats en Europe; et ce chiffre aurait pu n'être qu'un début.

Les transports, malgré les sous-marins, passèrent de quatre-vingt-huit mille cinq cent sept tonnes, en janvier 1918, à six cent trente et un mille neuf cent quarante-quatre tonnes en juillet.

En septembre, la flotte comptait treize cents vaisseaux de tous genres de plus qu'avant la guerre, soit un accroissement de cinquante pour cent. Le nombre d'hommes de la flotte passa de quatre-vingt-deux mille à cinq cent quarante mille, et quarante-cinq mille marins et officiers se trouvaient dans les eaux européennes en novembre.

Les pertes totales du contingent américain s'élevèrent à près de deux cent cinquante mille hommes, dont plus de cinquante mille morts.

Ces chiffres ont leur beauté. Ils mettent une clarté formidable et précise parmi les éléments d'une grandeur un peu confuse que nous révèle un si colossal effort.

Mais mon but n'est pas de donner des statistiques, et je ne les mets ici que comme une touche nécessaire dans le tableau de la grande Démocratie, ceinte, pour vingt mois, du glaive vengeur.

Les Etats-Unis, pays à première vue hétérogène et dont l'union dans la guerre nous a tous étonnés, ont senti eux-mêmes l'âme de la nation se préciser et grandir dans de tels événements. C'est ce qu'avaient sans doute prévu leurs hommes d'Etat, et c'est, à côté des avantages économiques ou moraux que la guerre leur a procurés, le plus

précieux résultat de leur entrée dans la mêlée.

Cependant, au premier regard, quelle diversité et combien cette énorme armée aurait pu paraître disparate! Une même âme agitait néanmoins tous les hommes qui la composaient, et leur sang a coulé en commun pour la même cause, celle de la démocratie, et le même idéal, celui de la liberté.

Il y avait dans ces rangs, venant de New-York, de Chicago, de San-Francisco et d'autres grandes villes, des hommes d'affaires dont les pères étaient fils de tous les peuples d'Europe : Irlandais, Français, Italiens, Polonais, Ecossais, Allemands. Une différence de type physique seule pouvait encore montrer à un observateur très attentif qu'il y avait quelque diversité d'origine chez ces hommes.

A côté de ces *businessmen*, se mélangeant à eux, vivant de la même manière, jouissant des mêmes droits, ayant, s'ils en étaient dignes, le même avancement, se trouvaient toutes les catégories d'hommes, des plus humbles aux plus élevées : des fils de milliardaires instruits dans les capitales d'Europe et des cow-boys qui sortaient pour la première fois de leur Far-West. J'ai souvent rencontré de ces derniers qu'on pouvait reconnaître facilement, sous l'uniforme kaki, à une stature plus large et plus élevée que celle des autres, à ces yeux clairs et calmes, plus ingénus encore que ceux de leurs frères d'armes, à ces gestes puissants mais précis, habituels à ceux qui montent les chevaux sauvages dans les vastes plaines, qui défient les ours des montagnes et qui vivent d'une facon biblique au sein de ce grand pays

fiévreux dont ils n'avaient même jamais vu, jusqu'alors, les cités. Ils venaient, tireurs experts, calmes et frustes, mais tous bien éduqués, de la Névada, du Texas, du Kentucky, de l'Arizona...

Pour certains, ils me l'ont avoué, le plus grand intérêt de la guerre est qu'elle allait les envoyer au delà de l'océan, vers ces vieux petits pays des ancêtres, dont le souvenir est entretenu dans les conversations, certains soirs, au ranch : ils allaient quitter l'éternel horizon pour partir lutter parmi des choses nouvelles, afin de combattre « pour la liberté » (ah ! comme ils disaient avec une sorte de vénération ce mot !). Quelle plus belle aventure pouvait tenter des *boys* solides et sans soucis?

Il y avait aussi, mêlés à eux dans les rangs de l'armée ou de la marine, des nègres, les fils des esclaves affranchis par Lincoln, venus principalement des Etats du Sud.

Il y avait, enfin, des Indiens Peaux-Rouges, qui apportaient dans certaines spécialités toutes leurs qualités guerrières. Les Sioux et les Apaches du Général Pershing, entraînés lors de l'expédition du Mexique, ont rempli, grâce à l'acuité de leur vue et de leur ouïe, bien des missions périlleuses dans les plaines et les futaies de la Somme et de l'Artois. Les Indiens, cependant si réduits en nombre aujourd'hui, avaient ainsi plus de dix mille hommes, originaires de quatorze tribus différentes, dans les rangs de l'armée et sur les navires de la flotte.

Les divers contingents britanniques avaient déjà fait défiler sur les champs de bataille d'Europe

bien des races de la terre. Mais celles-ci étaient groupées en unités particulières, qui conservaient leur nom national et certaines particularités de costume. Dans l'armée des Etats-Unis, c'étaient tous des *Américains*. Ils étaient mélangés, ou à peu près ; ils ne parlaient que l'anglais ; ils portaient exactement la même tenue et leurs noms étaient tous pareillement américanisés. Si vous avez parcouru une liste de leurs pertes, avez-vous songé que John Smits était un nègre et que William Rochester était un pur indien Cherokee ?

Curieuse faculté d'adaptation que produit le mélange américain ! On dirait d'un grand creuset où viendraient se fondre et se compénétrer toutes les races du globe. Et au lieu de grouper, comme on aurait pu le craindre, toutes les tares et tous les vices des contrées vieillies qui y ont envoyé leurs fils, l'Amérique régénère ceux-ci, les purifie et, par un singulier phénomène, les pare avec une rapidité déconcertante de cet ensemble de marques — qualités, et défauts aussi — qui en font des Américains, rien que des Américains.

Tous, quelles que fussent leurs origines, pendant plus d'un an, luttèrent d'un cœur égal, et chacun d'eux aurait pu redire ces vers de leur compatriote Stuart Merrill :

J'ai, pour imposer l'ordre et rétablir la règle,
Combattu tous les jours, et saigné chaque nuit !...

Cette armée, quoiqu'on la puisse considérer

comme nouvelle, et même improvisée, n'était cependant pas exempte de traditions militaires. Les souvenirs de la guerre de Libération contre l'Angleterre, et ceux de la Guerre Civile (que nous appelons la Guerre de Sécession) sont vivaces et entretenus avec fierté et piété, bien que le plus grand nombre des adversaires de jadis communient maintenant dans la même foi en l'américanisme. La guerre d'Espagne est encore présente à la mémoire de beaucoup de gens ; et des expéditions coloniales, comme celles des Philippines en 1898, ou du Mexique en 1913, avaient déjà fait respecter le nom de Pershing et d'autres officiers qui commandèrent en France.

Certains corps spéciaux, dont la création remonte aux origines de la République, sont fort vénérés. C'est le cas, par exemple, de ces admirables *Marines*, qui correspondent aux fusiliers marins de certains pays d'Europe et qui perpétuent les traditions militaires américaines. Les *Marines*, qui étaient au nombre de quatorze mille au début de la guerre, dépassaient soixante mille au moment de l'armistice.

Les Américains, quoiqu'ils s'en défendent, ne sont pas exempts d'un certain impérialisme continental, et leur politique pan-américaine, très ardente et très développée depuis 1900, n'est pas sans inquiéter les grandes républiques du Sud, qui se rendent compte que laisser les Etats-Unis venir réprimer des révolutions, faire la police ou simplement entreprendre des affaires, serait aboutir un jour à une emprise définitive. J'ai

été à La Havane : je me souviens du ton à la fois craintif et plein de respect avec lequel de hauts personnages de la république cubaine m'ont parlé des Etats-Unis, sous la domination déguisée de qui ils se trouvent pour leur plus grand bien et à leur plus vif déplaisir : il est si ennuyeux de ne plus pouvoir faire un petit *pronunciamiento* tous les ans !... Et toute l'Amérique du Sud, à laquelle il faut ajouter le Mexique, songe avec terreur au sort de Cuba.

Mais cet impérialisme, conséquence du développement économique, est, il faut le reconnaître, provoqué à l'entier avantage de tous ceux qui s'en prétendent les victimes. Les Américains y voient une manière d'apporter la liberté et l'ordre. Ils s'y trouvent satisfaire aussi cette soif d'aventures héroïques qu'ont tous les peuples jeunes comme tous les hommes jeunes, et qui n'est d'ailleurs pas du tout en contradiction avec leur haine du militarisme : on peut aimer, comme on aime aux Etats-Unis, les romans de Rudyard Kipling, qui ont eu là-bas, certes, une grande influence et qui ont développé l'amour de « l'aventure en kaki », sans pour cela être partisan du militarisme casqué et botté à la prussienne.

A l'appel aux armes, les « garçons », qu'ils fussent des villes trépidantes ou de la prairie immense, ont senti renaître l'enthousiasme qui avait animé leurs audacieux ancêtres pour l'esprit d'indépendance, pour le risque, pour le changement. La peur du danger ? Voilà une chose qu'ils ignorent ; ils retrouvent vite l'insensibilité des primitifs.

A son retour du front, un des soldats de Pershing me disait un jour :

— Je n'ai jamais connu expédition aussi *excitante* de ma vie. A la guerre, c'est étrange, tous les crimes sont permis, et même conseillés, tandis qu'ici toute peccadille est punie... Et puis c'était si *romantic*, manger autour d'un petit feu, et dormir en *camping*, sous le profond firmament tout parsemé de diamants ; même les fois où j'ai eu peur, car j'ai eu peur, vous savez, sous certains bombardements, je trouvais, après, que c'était le moment le plus réellement intéressant que j'aie vécu. Enfin, j'étais heureux de voir l'Europe et Paris — et les Parisiennes — et de combattre pour le triomphe de la démocratie dans le monde, « to make the World safe for democracy ! »

Ce *boy* me résumait ainsi parfaitement les sentiments, très simplistes d'ailleurs, qui animaient la plus grande part des soldats américains à l'égard de la guerre. La dernière phrase surtout était typique : « To make the World safe for democracy », c'est-à-dire pour faire régner la liberté et, surtout, pour détruire l'organisation féodale du militarisme germanique.

Car ce dernier système soulevait une horreur que nous-mêmes n'éprouvions pas, je crois, à un pareil degré. Non seulement c'était de l'horreur, mais même une absolue incompréhension : qu'au xxe siècle un tel régime puisse encore subsister semblait aussi invraisemblable aux citoyens américains qu'à nous l'hypothèse de voir demain rétablir l'esclavage ou les jeux san-

glants du cirque. Je pense bien que c'est l'horreur ainsi inspirée qui a pu les enflammer si ardemment pour une cause étrangère, dont ils sont parvenus à faire une croisade pour la liberté de la civilisation. On ne peut, il faut le répéter, comprendre le caractère et la conduite de l'Amérique qu'en se rappelant que celle-ci forme non seulement le peuple le plus candide, mais aussi la nation la plus idéaliste qui soit. L'idéalisme ne va d'ailleurs pas sans une certaine dose de candeur, et le vrai sceptique ne connaîtra jamais un idéal suffisamment ardent pour se battre afin de le faire triompher... L'Amérique est sans doute, avec la France, le seul pays capable de faire la guerre pour une idée.

L'armée américaine, instruite par des officiers français, et qui — malgré les défauts inévitables dans une improvisation si rapide et si colossale — paraît pouvoir être honorablement comparée, au point de vue de la valeur militaire, à celles des autres Alliés, jouit d'une belle discipline qui, elle, est bien à mille lieues de la contrainte que nous avons vue faire la force de l'empire allemand : l'Américain sait obéir.

C'est la discipline basée sur l'égalité et le devoir consenti : tous les membres de l'armée, des généraux aux simples *privates*, sont de libres citoyens. Ils le savent, et c'est pour cela, — « pour se prouver à eux-mêmes qu'ils sont indépendants de s'imposer des maîtres pour leur plus grand bien », comme me disait l'un d'eux, — qu'ils se montrent si soumis. Ils se rendent compte que sans hiérar-

chie et sans autorité les principes démocratiques ne sont qu'un leurre. La supériorité de leurs buts de guerre sur ceux des Allemands, qui n'étaient que domination égoïste sans soutien moral, leur rendit aisée l'acceptation de cette discipline.

J'ai observé bien des cas de la simplicité de rapports qui existe, là-bas, à tous les degrés de la hiérarchie, et qui fait qu'en dehors du service, dans la vie courante, se mêlent sans cesse, dans la meilleure cordialité, des militaires de tous les grades. Il n'y a aucune morgue d'une part, ni aucune servilité de l'autre. On se parle entre citoyens, un peu comme on devait le faire sous la Révolution française, avec un vif respect mutuel et la plus parfaite correction — quand ce n'est pas la plus chaude camaraderie. Je me souviens de cette légende typique qui illustrait le dessin d'un journal satirique de New-York : Un régiment américain était rangé *somewhere in France*, pour être passé en revue par le maréchal Foch. Le colonel, après une inspection minutieuse, avait donné ses instructions à ses troupes et il terminait par ces mots : « Et surtout, je vous en supplie, ne m'appelez pas John devant le maréchal ! »

Les Etats-Unis sont un des seuls pays où l'on juge qu'un acte de courage accompli par un simple soldat, un sergent ou un sous-lieutenant prouve une valeur égale et mérite la même décoration, quel que soit le grade...

Je me rappelle avoir éprouvé un vif plaisir, lors de ma première traversée de retour, de New-

York à Saint-Nazaire, en observant, sur le croiseur auxiliaire à bord duquel j'avais pu prendre passage, l'heureuse cordialité qui régnait entre marins et officiers. A plusieurs reprises je les ai vus ensemble, blaguant et fumant des cigarettes en bons camarades, ou bien jouant comme de grands enfants. Ce qui n'empêchait d'ailleurs pas l'équipage, à l'inspection du samedi, de faire montre d'une tenue impeccable dans la manœuvre et d'une rigueur de discipline vraiment impressionnante et d'autant plus admirable... Ah! les braves gens et le bel esprit!

Vous vous souvenez, peut-être, de ces amusants avis qui étaient placardés, durant la guerre, dans certaines gares de France par les soins de l'État-Major américain, et qui ont dû paraître à certains rats de caserne d'Europe comme des crimes contre la respectabilité militaire. Il est amusant de rappeler la traduction d'une de ces affichettes :

Vous pouvez avoir la tête dure, mais elle est moins dure que les pierres des ponts et des tunnels.

Les compagnies de chemins de fer vous rendront responsables des dommages causés par le contact de votre tête aux ponts, aux tunnels et aux poteaux qui ne sont pas assurés. Gardez donc votre tête à l'intérieur du wagon.

Voilà, n'est-il pas vrai, de bon humour, et qui vous en apprend plus sur l'état d'esprit de l'armée américaine que toutes mes considérations. Je doute que l'état-major impérial de Guillaume II ait jamais songé à s'adresser ainsi à ses « troupes protégées de Dieu ». Mais ne croyez-vous pas qu'un tel avis

faisait plus d'effet que dix circulaires — avec punitions à l'appui — dans la manière officielle ?

Sait-on enfin que tous les soldats américains étaient assurés sur la vie ?

*
* *

Bref, un grand esprit de compréhension et d'initiative se révélait dans toute l'armée et rien n'était négligé pour rendre, non seulement supportable, mais même agréable et attrayante, la rude vie que l'on exige des hommes appelés au service de la Nation.

L'Amérique entière, quand je m'y trouvais, à la fin de 1918 et en 1919, faisait des yeux doux à ses soldats et à ses marins, *our boys !* Ce n'étaient que fêtes pour eux, distractions, jeux, clubs, bals, invitations. De toutes parts, on apercevait des restaurants presque gratuits où ils étaient servis, avec des sourires, par les dames du monde ; partout se trouvaient des baraques de repos ou de distraction de l'admirable organisation des Y. M. C. A. Et que de bals, et de danses, dans ce pays où l'on a la folie de la danse !... Et ces concerts aux musiques étranges et au rythme si prenant, dont j'ai encore le fracas assourdi dans l'oreille !...

Faut-il, en parlant de l'armée, saluer en passant la Croix-Rouge américaine, la « plus grande mère du monde » ? Elle a comblé les Alliés de ses bienfaits et l'on doit, par cela, juger de ce qu'elle a pu réaliser dans son propre pays...

Je ne veux cependant terminer ce bref aperçu

sur l'heureuse et provisoire association de l'oncle Sam et du dieu Mars sans dire un mot de l'intelligence révélée aussi dans l'instruction militaire.

J'ai eu l'occasion de visiter, grâce à mon inséparable captain Sam Courtley, un camp qui contenait trente-cinq mille recrues habitant sous la tente. L'autorité militaire est persuadée, chez nous, que l'on fait déjà beaucoup pour la culture physique; que penserait-elle si elle avait pu contempler la façon dont on entraîne les corps des jeunes soldats américains? Que dire aussi de l'attrait dont se revêtent ces méthodes athlétiques si éloignées des lamentables et assommantes gymnastiques suédoises dont on prétendait nous instruire?... Il faut voir les résultats obtenus : quels muscles, et quels nerfs!

Les Etats-Unis, peu après l'armistice, devaient abandonner tous ces camps : la démobilisation chez eux allait être vraiment foudroyante.

Des combats, ils conservent les leçons et un culte émouvant pour leurs héros. Château-Thierry est un nom que l'on ne prononce qu'en tremblant. Il est, pour eux, tout un symbole, plein de souvenirs et plein de gloire. Et pour leur avoir permis de graver ce nom dans la pierre et le bronze de leurs monuments, et de l'inscrire sur les parchemins de leur Histoire, ils trouvent la guerre justifiée.

VII

LA VILLE EN FOLIE

Une journée dont le souvenir restera dans l'histoire des Etats-Unis et dans celle du monde, comme une des plus populaires et des plus joyeuses que la grande République ait connues, sera sans doute celle du 11 novembre 1918.

Trois jours auparavant, une dépêche erronée de France avait déjà permis d'espérer, pendant quelques heures, qu'un armistice était conclu avec l'Allemagne. Mais cela n'avait été qu'une fausse alerte, reçue avec suspicion. Dans ces temps-là, l'Europe vivait des événements formidables qui se succédaient avec une rapidité telle que l'on en voyait la terre entière toute bouleversée ; les nouvelles les plus invraisemblables étaient accueillies avec passion, durant quelques heures, pour tomber, bientôt, dans l'oubli.

Les éditions spéciales des journaux, dans la ville

industrielle de Cleveland où je me trouvais alors pour la seconde fois, se succédaient de quart d'heure en quart d'heure. Il régnait une véritable fièvre et, dans la soirée du 10 novembre, on ne parlait que des bouleversements inouïs qui étaient en train de se produire; tous s'interrogeaient sur leur conclusion probable : le lendemain, les Allemands accepteraient-ils de signer l'armistice qu'on allait leur imposer et dont, racontait-on, les conditions étaient terribles?

Dans le discret et confortable Tavern-Club, durant cette veillée du 10, avec Sam et quelques-uns de ses amis de la ville, autour de la table du fumoir tiède et sombre, plongés dans les larges fauteuils de cuir, enveloppés de la fumée des cigarettes, nous devisions de l'unique sujet dont on pût, en de tels jours, s'entretenir : de la fin de la guerre que, six mois auparavant, les événements semblaient si peu annoncer. La réflexion des rayons de quelques lampes aux grands abat-jour vert foncé jetait une lumière confuse et intime sur des journaux éparpillés à terre, et qui faisaient des taches de clarté sur les tapis obscurs.

Que fallait-il croire de ces journaux et de ces racontages? J'avais quitté la France depuis si peu de temps, et la face des choses avait tant changé! Je me sentais si loin... Les nouvelles me paraissaient fantastiques, ahurissantes, trop belles depuis deux jours. Je ne savais plus distinguer les fausses rumeurs de la vérité. Je me rendais compte de cette chose horrible : que quatre ans de combats, d'exil, d'aventures en Europe et en Afrique, qui

s'achevaient par cet imprévu voyage en Amérique, m'avaient presque habitué au tragique inconnu quotidien; et je ne parvenais pas à me faire à cette idée que demain tout serait peut-être fini, que la vie normale reprendrait, là-bas, au loin, dans cette tranquille Belgique qui avait tant souffert, dans Bruxelles dont un terrible mur de fer et de feu m'avait si complètement séparé, pendant ces quatre années, que je ne parvenais plus à m'imaginer que cette barrière allait bientôt s'écrouler...

Cependant, dans le chaos, tout faisait présager ce bonheur : la formidable coalition de nos quatre ennemis qui paraissaient, il y a peu de semaines encore, invincibles, s'écroulait. La Bulgarie concluait la paix, son tsar Ferdinand se sauvait; la Palestine perdue, la Turquie abandonnait l'Allemagne, nous ouvrait les Dardanelles, se rendait sans conditions; l'Italie, après avoir pris Trieste et Trente, forçait l'Autriche-Hongrie à capituler; l'empereur Charles fuyait; la révolution éclatait chez tous nos adversaires; la flotte allemande se soulevait; le Kaiser abdiquait et, suivi de son fils, s'allait réfugier en Hollande; les Flandres étaient reconquises... N'était-ce vraiment pas un rêve après une attente vaine durant tant d'années? Je me demandais si les journaux n'étaient pas les organisateurs de ce bluff colossal.



Alors, après une nuit où j'eus quelque peine à

dormir, le 11 novembre, vers six heures du matin, la grande nouvelle me fut révélée dans l'éclat d'un brusque réveil.

Cleveland se levait dans une acclamation de joie délirante. Les vitres embuées par le froid de la nuit tremblaient sous la résonnance d'un bruit fantastique, sorte de long cri que ponctuait la canonnade. Je bondis de mon lit et je courus dans la chambre de mon compagnon. Nous n'eûmes qu'un mot : « Ça y est ! »

Cela y était... Sans que l'on ne nous eût rien dit, sans avoir vu un journal, nous le savions : l'Allemagne avait capitulé ! On ne se battait plus.

La rumeur d'une ville d'un million d'habitants nous l'apprenait : « La guerre est finie ! *The war is over!* »

La nouvelle avait dû atteindre l'Amérique par la télégraphie sans fil à l'heure même où les délégués allemands signaient. Car, à cause de la différence de méridien, à ce moment précis, tandis qu'il était onze heures du matin à Paris, nous n'étions qu'à l'aube du jour de gloire.

Nous nous sentions agités de la fébrilité qui se répandait dans l'air : « *The war is over!* ». Bientôt nous descendions dans la rue, que commençait à remplir une foule en liesse... En Europe, dans les plaines de France et de Belgique, on ne se battait plus... A cette heure, pour la première fois, les ennemis pouvaient se regarder sans se déchirer. Le canon ne résonnait plus. Son dernier coup avait marqué le glas des empires. Un vaste silence régnait, maintenant, sur les champs de mort

qui avaient été arrosés par tant de sang et déchirés par tant de mitraille.

Dans Cleveland — si loin, sur un autre continent — la nouvelle fut accueillie comme elle ne le fut peut-être pas ailleurs. Une joie sauvage éclatait partout. A neuf heures du matin, toutes les cloches sonnaient, les canons tiraient sans relâche. Les usines nombreuses fermaient leurs portes, les machines s'arrêtaient et les sirènes, qui indiquent ordinairement le début et la fin du travail, mugissaient toutes sans arrêt. Des drapeaux surgissaient de partout, innombrables, changeant les rues en une mer de couleurs. Des troupes passaient en chantant... Tous les magasins restaient clos. Bientôt, de la banlieue, des ouvriers, hommes et femmes, par centaines de mille, arrivèrent, ivres de joie, en hurlant, en agitant des oriflammes, et se pressèrent vers le centre de la cité. La guerre était finie ! Les *boys*, les beaux soldats, allaient revenir bientôt dans toute leur gloire !

Les milliers et les milliers de camions automobiles des usines se déchargèrent de grappes humaines, et, cornes, trompes, sirènes déchirant l'air glacé sans interruption, amenèrent le peuple. De tous les environs, des faubourgs, de la campagne, les charrettes, les autos, ornées et pavoisées, affluèrent. La sévère et sombre cité de l'industrie se sentait prise de délire ; on s'embrassait. La rumeur de la ville en folie augmentait sans cesse. Dans le centre, la cohue était invraisemblable, trépidante, agitée. On se lançait des

confettis, comme si cela avait été un carnaval imprévu et fantastique. Des gens se déguisaient, d'autres soufflaient dans des trompettes, des sifflets, des clairons. Au soir de Salamine, Athènes ne dut pas vibrer de plus de joie que Cleveland ce jour-là.

Ouvriers et bourgeois criaient, se serraient les mains, s'embrassaient, formaient des sarabandes folles. Des hommes, par milliers, précédés de drapeaux, chantaient la « Marseillaise ».

Du haut des gratte-ciels on se mit à lancer des papiers multicolores. Et, dans leur longue descente, ils tourbillonnaient en nuée comme des flocons géants. Au bout de quelques heures tout le sol en était jonché.

Et le bruit augmentait toujours.

Dans Prospect Avenue et Euclid Avenue, cent musiques tonitruaient à la fois. C'était une ivresse de jubilation et de tapage. Il me paraissait que cette liesse exubérante de tout un peuple avait quelque chose d'antique, et qu'ainsi, jadis, devait être accueillie l'annonce du triomphe qui délivrait la cité de la terreur du massacre et de l'angoisse de l'esclavage.

Reconnu grâce à mon uniforme, pressé, acclamé, hissé sur les épaules, j'étais promené comme un pantin au-dessus de la foule. Pendant plusieurs heures de l'après-midi, avant de parvenir à me dégager et à me sauver, je fus ainsi porté en triomphe. Mon compagnon, séparé de moi depuis longtemps, subissait d'un autre côté un sort semblable. Quant au captain Sam Courtley, qui avait

avalé, à midi, sept cocktails, il devait être odieusement ivre, et il avait disparu. *The war is over!* La guerre est finie! Hurrah!

Et la folie du peuple s'exagère... La police s'est retirée, submergée. Derrière toutes les autos ont été accrochés par de longues ficelles des morceaux de fer ou des casseroles, qui traînent sur le sol en faisant un bruit infernal. *The war is over!*

Joie d'une démocratie jeune, au jour de la chute des puissances féodales!

On promène des mannequins hideux du Kaiser.

Au soir, des feux de joie s'allumeront, où l'on fera brûler, au milieu de sarabandes désordonnées, ces effigies du Guillaume détesté.

Partout c'est la fête extravagante. Du plus riche au plus humble, tous célèbrent par quelque banquet le grand événement. On boit, on danse, on hurle, on s'embrasse, jusqu'à ce qu'au petit matin la rumeur d'un million d'hommes en folie s'apaise, enfin, dans la fatigue générale.

Ceux qui peuvent croire que le cœur de l'Amérique n'était pas dans la guerre, auraient dû voir ce que fut sa joie délirante de jeune barbare, au jour tant attendu de la Victoire.

VIII

L'HOMME QUI FIT SE COURBER LES ROIS

Un mois avant ce jour mémorable de l'armistice, le 7 octobre 1918 exactement, à Washington, en allant, selon mon habitude, pour me délasser d'une journée d'occupations fébriles, rejoindre mon ami Sam au bassin de natation de l'Y. M. C. A., il me souvient d'être passé devant la Maison Blanche.

L'obscurité tombait et il faisait déjà fort froid, car s'il ne pleut guère dans ces heureuses régions et si le ciel y est généralement d'une pureté admirable, la température est souvent excessive, et l'on connaît outre-Atlantique des chaleurs torrides et des froids rigoureux.

Je m'arrètai cependant, cette fois-là comme au premier jour, pour regarder la modeste façade. Elle cachait l'homme dont tout le monde, à cette heure, attendait la parole, et qui avait atteint le sommet de la puissance morale.

Le nouveau chancelier de l'Empire allemand, le prince Max de Bade, avait fait savoir la nuit précédente qu'il s'en remettait entièrement au Président Wilson du soin d'établir la paix et que les peuples impériaux étaient prêts à souscrire aux clauses établies par lui, dans ses discours de l'année, sous forme de quatorze points.

En cette glaciale fin de jour, on attendait encore la réponse. Les journaux du matin avaient annoncé qu'après son *breakfast* le Président s'était enfermé, seul, dans son cabinet ; il avait fait placer sur sa table de travail les textes qu'on venait de lui câbler d'Europe : le discours pacifique au Reichstag, les propositions transmises par l'intermédiaire du gouvernement helvétique. A ce moment de la soirée, dans la simple demeure blanche doucement attiédie par ses radiateurs, le président Wilson songeait toujours, et nul ne savait, dans le monde extérieur, de quelle manière il agirait, par sa réponse, sur les destinées de ces hommes qui garnissaient des centaines de kilomètres de lointaines tranchées et sur tous ceux dont le sort dépendait de la tension de leur effort de quatre ans.

Les éditions des journaux de l'après-midi racontaient, entre autres détails, que l'on avait entendu longuement le bruit de la machine à écrire du Président, et que l'on en pouvait déduire qu'il avait déjà commencé à rédiger, dans le plus absolu secret, sa réponse.

Quand donc cette réponse, que les plus orgueilleux empires attendaient dans l'angoisse, serait-

elle lancée par mille fils, et câbles, et antennes télégraphiques, sur tous les continents?

L'opinion publique américaine s'était déjà manifestée unanime : pas de paix avant l'écrasement, pas de paix si l'Allemagne ne se courbe point : — *unconditional surrender*, reddition sans conditions!

— Quel chemin parcouru depuis quatre mois, me disais-je! Alors les Alliés, craintifs, tremblaient à juste titre devant les résultats qu'allait peut-être entraîner l'avance allemande en France : Paris allait-il être pris? Pourquoi, murmuraient certains, n'a-t-on pas fait la paix plus tôt? — Cela était le lointain passé déjà. Aujourd'hui, c'était la griserie du triomphe définitif. Demain allait-il être le jour de la paix reconquise? Qu'allait-il répondre au prince de Bade, l'homme de la Maison Blanche?

En contemplant la façade calme dans la nuit bleue d'octobre, seul, pensif parmi les passants affairés, j'aurais dû admirer le simple mystère des grands actes dont dépend le sort de l'humanité. Je m'attardais à examiner les vastes fenêtres toutes obscures et le trou lumineux de la porte centrale, grande ouverte; j'avais l'impression de considérer en quelque façon le cerveau du monde, puisque l'attention et les intrigues de l'humanité entière venaient aboutir vers ce lieu où s'agitait une seule pensée. Quelle magistrale antithèse la plume romantique d'un Victor Hugo n'eût-elle pas évoquée à ce sujet : d'un côté, sur des terres en flammes, le chef d'empire, casqué de l'aigle

d'argent, botté, armé, entouré de gardes et d'étincellements d'épées, habitant, au milieu des parades, des palais somptueux, et lançant, avec des paroles ronflantes où retentit le nom du Seigneur, ses hordes allemandes au pillage de l'Europe ; de l'autre côté, bien loin par delà la mer, un professeur glabre et vêtu d'un modeste complet gris, qui, après avoir fait le matin sa partie de golf et avant d'aller au cinéma, travaille dans une vaste et tranquille maison entourée d'un jardin vert où il dactylographie lui-même des documents — religieux eux aussi à leur simple manière — et qui sont impérissables, car ils forment les arrêts de la justice des nations.

Quel rapprochement ! Et quelle émotion je ressentais en voyant la façade sans statues et sans gardes encore, car la nuit seulement des sentinelles, baïonnette au canon, font les cent pas devant les grilles et veillent à ce que le dépositaire des espoirs du monde civilisé ne puisse pas être assassiné comme l'ont été déjà plusieurs présidents américains, qui cependant n'avaient pas tant excité la vengeance de peuples entiers.

Car — on l'allait savoir quelques heures plus tard — le Président devait répondre « Non ! » aux offres germaniques et soulager, cette fois encore, l'Europe d'une anxiété terrible. Cet homme aura connu, durant peu d'années, le rare privilège d'être l'arbitre de bien des destinées mondiales et — sans doute parce qu'il s'efforça d'être impartial — de provoquer des enthousiames et des haines extrêmes qui le faisaient tantôt acclamer comme

un Messie et tantôt honnir comme un agent des Puissances du mal. Il aura été, pendant quelques mois, adoré par le plus grand nombre d'humains qui, peut-être, s'inclinèrent jamais devant le prestige d'un de leurs semblables, et il aura été haï et voué aux gémonies avec une exagération qui restera, sans doute, comme un des plus curieux symptômes de la fièvre dans laquelle vivait l'esprit surexcité des hommes, en cette époque où des événements si grands, si rapides et si imprévus se succédaient.

*
* *

La vie du président Wilson est un conte, un conte paradoxal et froid à la manière américaine. Unie et logique quand même, elle montre comment l'avocat sans cause, le petit professsseur, le fils d'un pasteur austère, l'enfant qui, né le 22 décembre 1856, mêlait le sang vif et actif de l'Irlandais, son grand-père, au sang conservateur et entêté de l'Ecossaise Janet Woodrow, sa mère, devint l'un des plus grands hommes de son siècle et ramena dans l'Europe de ses ancêtres le total de ses ascendances diverses, de sa mentalité de pays neuf, de ses études variées, de son expérience savante et de sa volonté vaniteuse. Dans cette carrière on remarquera que Wilson, à qui l'on a reproché son obstination, a su parfois, quoique ayant une ligne de conduite très ferme, évoluer. Ignore-t-on que, vers la trentaine, il était partisan d'une solution parlementaire et libérale à la crise qui agitait déjà l'Etat américain ?

Les idées qu'avait alors Wilson sont curieuses à retrouver dans le livre paru en 1885 (alors qu'avocat sans succès il venait de débuter comme professeur d'histoire à Bryn Mawr Collège) sous le titre : « Le gouvernement congressionnel, étude sur la politique américaine » ; il y déplore notamment que le pouvoir central ait été paralysé par des politiciens intéressés.

Puis, après trois autres années de recherches, dans un nouvel ouvrage : « L'Etat, éléments de politique historique et pratique », nous voyons déjà commencer son évolution. Par-dessus les prérogatives libérales et parlementaires, il marque, pour un Etat, la nécessité d'être *gouverné*, et c'est là qu'il développe son plan de direction de la majorité par le chef élu.

Il est toujours resté, malgré les obstacles qu'on sema sous ses pas dans la suite de sa carrière, partisan d'une forte autorité. Mais où, avec les principes de la démocratie moderne, cette autorité peut-elle donc trouver une base stable ?

« Dans la majorité de l'opinion publique », répond Wilson lui-même, en ajoutant ce point essentiel qui donne toute sa pleine valeur à l'autorité ainsi assise : « L'homme d'Etat doit précisément avoir pour but de diriger l'opinion publique, de l'éveiller, de la guider, selon les principes qu'il aura puisés dans la sagesse de son esprit et dans ses réflexions. »

En 1892, sa réputation s'affirme, et l'Université de Princeton lui offre une chaire de droit.

En 1902, il devient président de cette très

importante institution, qu'il réforme si heureusement durant les années suivantes, tout en continuant à développer ses théories politiques dans des articles, des conférences, des brochures, des livres, qu'en 1910 il est élu d'emblée gouverneur de l'Etat de New-Jersey.

Peu après, en 1912, il devait devenir le candidat du parti démocrate à la Présidence de la République, opposé à Roosevelt et à Taft, candidats républicains.

Il fut élu, se révéla avec une autorité rare et une activité débordante mais calme. Il releva bon nombre des prérogatives de sa charge; il fut, comme on s'en souvient, nommé à nouveau en novembre 1916, aux pleurs de la France, qui le prenait pour un germanophile.

Cet élu d'une démocratie devint alors, en certaines heures, le plus puissant des autocrates du monde. Il voulut mettre ses théories en pratique. Car si une démocratie est le régime politique où le chef de l'Etat est désigné par le suffrage général du peuple, il est vrai que les Etats-Unis sont une démocratie. Mais, dans l'exercice de son mandat, il faut reconnaître que le président Wilson ressemblait fort peu à un chef constitutionnel ; dans ce temps où la guerre sévissait, il possédait des pouvoirs souverains dont il usa à certains moments à la manière d'un dictateur, tout en y joignant, par son énorme ascendant et par la puissance de sa patrie, une autorité morale quasi universelle.

« C'est un homme instruit, en écrivait à cette époque un journaliste belge de grand talent, pen-

sant, agissant, moderne des pieds à la tête, mais fortement attaché aux vieilles disciplines intellectuelles dont certains soi-disant hommes pratiques, dans notre vieux monde, se font gloire de répudier le joug salutaire. Il accepte le fait démocratique comme il accepte tous les autres, pour le faire servir au salut de l'Etat et au bien de la nation, en prétendant y mettre, comme sur toute chose, la marque de sa forte pensée, heureux mélange d'idéalisme et de sens pratique, d'amour de l'ordre et de soumission à l'expérience ».

Les journalistes, et puis les peuples qui suivent les journalistes, avaient mis, en 1918, toute leur confiance dans le successeur de George Washington. Ils en avaient construit une image idéale qui n'était pas sans ressembler un peu à la statue de la Liberté qui, à l'entrée du port de New-York, éclaire le monde. Cette image s'est, depuis lors, bien embrumée, mais il restera néanmoins que Wilson a été une des plus grandes, si pas la plus grande figure politique de cette époque. Il ne chercha pas à être avant tout diplomate ou homme politique : il se fit le pasteur de sa nation et s'efforça d'être, quand les circonstances le lui permirent, le pasteur de toutes les nations. Il ne parla point le langage habituel des chancelleries, mais il employa dans ses messages et ses réponses des termes propres à frapper l'esprit des foules auxquelles il s'adressait. Il ne tint guère compte des formules, ni des usages diplomatiques. Il poursuivit seul — tout seul — la réalisation du rêve qu'il avait fait. Certes, on doit trouver, dans une

telle solitude devant de telles responsabilités, un orgueil qui n'est pas sans rapport avec cette prodigieuse candeur qui est une des forces de l'Américain.

Un professeur italien, le Dr Vincenzo de Santo, écrivait à ce propos dans *l'Idea Nazionale* de Rome : « Les adversaires politiques de M. Wilson l'ont souvent accusé d'être un dictateur. Il est connu, en fait, que dans les circonstances de la plus vitale importance pour son pays, il parvint à imposer sa volonté à la fois au Congrès et au peuple. Très souvent il ne prit même pas la peine de consulter ses ministres sur les questions nationales au plus grave moment. Par exemple, deux fois, récemment, il envoya des forces militaires à la frontière du Mexique, sans demander le consentement des représentants du peuple. Il a composé et écrit à la machine, lui-même, dans le secret de son cabinet, la première note à l'Allemagne sans prendre l'avis de ses ministres. Cette note ne plut pas à M. Bryan, secrétaire d'Etat, mais ce dernier n'était pas capable d'en modifier même un iota. M. Bryan, l'apôtre de la paix à tout prix, ne put rien faire qu'envoyer sa démission. La rupture diplomatique de l'Amérique avec l'Allemagne fut aussi réalisée par M. Wilson personnellement. C'est seulement après que ses passeports eurent été remis à l'ambassadeur Bernstorff que le Président lut sa fameuse adresse au Congrès, expliquant les mobiles de son action. »

Et rien ne montre mieux la manière de Wilson que cet acte par lequel la guerre fut déclarée, non

pas, selon la tradition américaine, par le Congrès, mais bien par le président lui-même, qui vint dire alors à l'Assemblée : « Moi, Woodrow Wilson, Président des Etats-Unis, je déclare que l'état de guerre existe entre notre pays et l'Allemagne... »

Ah ! quel enthousiasme dans l'Europe alliée provoqua, en 1917, l'écho de ces paroles impérieuses !

Wilson, alors, était le dieu. S'en souvient-on?

Aussi, après l'armistice, le Président, qui n'ignorait point qu'il jouissait à cette heure-là d'une popularité inouïe, eut le désir d'en profiter pour achever sa tâche en réglant sur place la paix, selon ses rêves. Toujours audacieux, il brava la tradition, cette tradition sacro-sainte à laquelle l'Américain tient d'autant plus qu'il en a fort peu ; il traversa l'Océan et, couvert de roses, dans des carrosses de gala, sous les acclamations délirantes de foules immenses, il parcourut les pays encore tout frémissants de la Victoire... Mais les dieux aimés des hommes ont toujours tort de quitter l'Olympe. Vus de trop près, ils perdent de leur prestige. Et celui que Clemenceau, dit-on, appela « l'homme au candide sourire », parvint, dans son haut souci de justice, à mécontenter presque tout le monde, ce qui prouve à tout le moins son impartialité. Alors, pour lui, la vieille Europe n'eut plus assez de dédain...

Et cependant, dans quelques siècles, on dira peut-être de lui qu'il fut un précurseur. Il a eu un rôle vis-à-vis de l'humanité qui seul peut être

comparé à celui que quelques grands papes guerriers du moyen-âge ont exercé vis-à-vis de la Chrétienté. La postérité le placera sur un plan semblable. En attendant, il est de mode de le bafouer.

Pape guerrier!... La comparaison est plaisante. Woodrow Wilson avait d'abord réussi à conquérir cette autorité morale qui aurait semblé, historiquement, devoir être celle du successeur de saint Pierre. Il a parlé parfois comme un homme inspiré. On ne peut nier le ton mystique de ses proclamations et de ses actes. Et, comme les pontifes guerriers, un jour il a brandi l'épée et, au poids de son excommunication, il a ajouté celui de son armée.

Pour bien comprendre la longue évolution de Wilson par rapport à la guerre, il faut admettre qu'il n'a point voulu combattre et écraser de sa vengeance un ennemi, mais bien s'en faire le justicier et l'amener à résipiscence. Il a essayé — tâche suprêmement difficile! — de se placer « au-dessus de la mêlée ».

Son but, très noble, a toujours été de réaliser la conquête morale de l'Allemagne, et il s'est rendu compte que, pour cela, il devait d'abord réaliser la défaite militaire de celle-ci. Ceux qui ont pensé, le jour où ils l'ont vu se jeter farouchement dans la guerre, qu'il allait épouser toutes leurs vengeances et satisfaire tous leurs impérialismes — même ceux qui pourraient pleinement se justifier — se sont trompés et, dans leur méconnaissance du caractère exact du Président, ils

se sont attirés de fort désagréables surprises.

De là leurs hymnes de joie et de reconnaissance, sitôt suivis de leurs malédictions et de ces grincements de dents que Wilson, sans doute, aurait accueillis avec le même sourire de trente-deux dents, si un destin tragique n'était venu suspendre le cours de sa pensée clairvoyante.

Un de ses compatriotes, M. George D. Herron, a, dans la *Semaine Littéraire* de Genève, excellemment défini le point de vue auquel il aurait toujours fallu se placer pour juger l'intervention du président américain dans les affaires européennes :

« Maintenant l'accomplissement de cette rédemption de l'Allemagne, dit-il, sur lequel repose la rédemption politique du monde, explique l'attitude du Président vis-à-vis de ce pays, motive toute sa politique et lui donne son expression. Si le but des Alliés devait être simplement de punir l'Allemagne et d'aboutir à son impuissance politique et économique, ou de la soumettre à une contrainte internationale temporaire, alors notre triomphe militaire, alors toute la crise présente de l'humanité se révéleraient futiles, triviales même, en regard du dénouement divin et prodigieux auquel elle devait atteindre. C'est comme si Dieu avait, dans l'agonie, préparé la naissance d'un âge nouveau et que, à la fin de cette agonie, on constatât que l'âge nouveau était mort-né »

Le Président Wilson a toujours considéré qu'il fallait — pour maintenir autant que possible la paix future — éviter de créer l'idée de revanche.

Cela ne l'a pas empêché, d'ailleurs, de préconiser toutes les mesures qu'il croyait nécessaires pour provoquer un dénouement et arriver ainsi, quoiqu'il arrive, à réduire au minimun les possibilités de conflits nouveaux. Bien que cette théorie ne soit plus fort de mode dans certains milieux, nul ne peut contester la hauteur de la conception wilsonienne, qui veut la justice égale pour tous et qui semble ne s'être élevée contre l'Allemagne que parce que celle-ci, au lieu d'un rôle d'égalité, voulait un rôle de domination.

*
* *

Le Président Wilson a été, je pense, d'une bonne foi entière et d'une probité qui est une des plus belles caractéristiques de sa nation. Il eut, certes, un haut idéalisme que certains ont pu appeler de l'utopie ; il était rempli d'une si noble idée de sa mission qu'elle lui donna cette apparence un peu mystique qui ne fut pas sans étonner l'Europe, toujours attachée à la théorie de l'Américain matérialiste et brutal.

M. Josuah Courtley, le père de mon vieux camarade Sam, qui se flattait d'avoir approché souvent le Président, me disait, un jour que je l'interrogeais sur les mobiles de Wilson : — « Cet homme est prodigieusement fort, mais on ne peut rien présager de sa volonté. Il renferme un mystère ; il ne demande jamais le conseil de personne. Il prend seul les décisions les plus graves. Il ne connaît que la réflexion devant sa conscience. »

Se rend-on bien compte de la difficulté qu'il y eut, pour un homme sollicité par tant d'influences, d'appels, de courants d'opinions, de solutions diverses, de tentations multiples, de rester toujours fidèle à l'idéal choisi et les yeux tournés vers le but fixé ?

Cette difficulté ne peut-elle pas expliquer la sorte de dualité d'attitudes et de théories dont je parlais et que Charles Mauras a très bien caractérisée? « M. Wilson, écrivait ce dernier, continue ce curieux mouvement alterné qu'on pourrait définir la concentration des réalités du pouvoir et le déploiement des fictions juridiques. Aucun chef d'Etat n'est plus acharné à se réclamer de la démocratie, aucun n'est plus jaloux de la possession et de l'exercice d'une autorité qui confine à l'autocratie. »

On a pu le traiter de *quaker* d'abord, d'hypocrite ensuite, de fou enfin, car il parut, aux dires de certains, vouloir parfois, selon des contingences nationales, faire plier à l'avantage des Etats-Unis l'un ou l'autre de ses inflexibles principes. Mais, enfin, a-t-on songé que, malgré toutes ses manières d'autocrate, il devait toujours compter avec certaines puissances occultes et formidables comme celles qui règnent à Wall Street ? Et s'il n'a pu mener à bien sa tâche, n'est-ce pas parce qu'il eut, à certaines heures, le désintéressement d'oublier qu'il était, dans son pays, le leader d'un parti, oubli que ce parti ne lui pardonna pas ? Sa prétention à n'agir que seul, et qui dénota un singulier manque de souplesse et d'ingéniosité,

n'était-elle pas faite uniquement pour se soustraire autant que possible aux influences politiciennes ou autres ?

En Amérique, d'ailleurs, s'il a été à certains moments admiré, il n'a jamais été bien compris, malgré le désir qu'il en eut ; Roosevelt, homme tout carré, qui synthétisait bien mieux les défauts et les qualités de la race, fut, en dépit de son intelligence évidemment inférieure à celle de Wilson, toujours plus apprécié et infiniment plus populaire que lui. Il est certain que ce manque de popularité, sur lequel nos diplomates auraient bien pu attirer mieux l'attention des gouvernements alliés, a dû parfois paralyser le Président et être cause de certaines de ses lenteurs, comme il devait être plus tard une des raisons de l'hostilité que rencontra le traité de paix.

Sam me demandait, un jour des débuts du voyage de Wilson en Europe :

— Mais pourquoi donc l'Europe admire-t-elle tant le Président et reste-t-elle bouche bée dès qu'il parle ?

— C'est, lui répondis-je, que, pour nous, le Président représente tous les Etats-Unis, nos admirables alliés, dont il est l'élu.

— Eh bien, me dit mon ami, les Etats-Unis admirent M. Wilson d'être tant admiré par l'Europe. Nous ne comprenons pas très bien nous-mêmes ce diable d'homme, mais pour que la vieille Europe, qui s'y connaît en politique et en diplomatie, lui ait voué une telle admiration, il doit être rudement fort. Alors nous en sommes

très fiers et, jusqu'à présent, nous nous fions à lui.

C'est sans doute la raison aussi pour laquelle l'Amérique, toujours éprise d'idéalisme, fut, durant un temps, si enthousiaste du système sur lequel Wilson estimait devoir bâtir la paix : la Société des Nations.

Le Président Wilson avait entrepris dans son pays une nouvelle politique qui semblait être la fin de celle que les Etats-Unis pratiquaient depuis la *Farewell Adress* de Washington et depuis Monroë : selon lui, l'ère de l'isolement américain était finie, les Etats-Unis devaient entrer dans le développement politique du monde, s'intéresser aux grands problèmes internationaux, pratiquer au besoin des interventions et des alliances dans d'autres continents.

L'opposition, qui allait devenir majorité au Sénat, sous la direction du sénateur républicain Lodge, furieux de n'avoir pas été délégué par le Président à la Conférence de la paix, devait faire échec à cette politique et, par corollaire, à tout le système de la Société des Nations dont rêvait Wilson.

Quoiqu'il en advienne, il est néanmoins certain qu'une combinaison politique internationale devra un jour exister, et que le Président Wilson aura eu l'honneur d'être le premier à la vouloir réaliser pratiquement. Ceux qui, plus tard, examineront impartialement ce qui restera de son œuvre (car il en restera toujours plus d'une réalisation) lui rendront sans nul doute cet hommage. Je sais : on a

objecté que Wilson n'avait fait que reprendre des idées fort vieilles et l'on a eu soin de montrer que sa conception de la Société des Nations procédait de sources historiques : des humanitaires du passé, et Leibnitz, et l'abbé de Saint-Pierre en ont rêvé ; mais eux basaient leur système sur une organisation militaire et politique qui avait déjà existé : le Saint-Empire romain germanique et son unité de civilisation réalisée par les Etats du Moyen-Age serrés autour de la Tiare pontificale. Des traités d'autrefois avaient déjà essayé de réaliser un statut de politique internationale. Sans remonter jusqu'à la paix romaine, qui groupait le monde connu et civilisé dans son unité de domination, on peut citer le Traité de Westphalie ou ceux de Vienne. Mais il faut alors marquer une différence essentielle : jadis toutes ces combinaisons politiques avaient pour seuls acteurs les princes ; aujourd'hui le plan wilsonien établit le droit direct des peuples.

Sans doute, cette nouvelle théorie de l'équilibre européen, basée sur l'oubli de toutes les anciennes divergences entre les Etats, ne sera-t-elle pas réalisable de sitôt. La chose semble, hélas ! bien probable...

Wilson a eu, en tout cas, le tort de sembler croire que la guerre de 1914-1918 était comparable à la Guerre de Sécession qui, de 1861 à 1865, vit les Etats du Nord de l'Amérique combattre farouchement les Etats du Sud. Il a, sans doute, songé à son prédécesseur, le président Lincoln, qui, après avoir appartenu au parti du Nord,

réalisa, à l'isue de la lutte, l'unité de tous les Etats, peu à peu oublieux de leurs querelles passées et formant dès lors la plus vaste des républiques. Wilson, auteur d'une histoire approfondie des Etats-Unis, a peut-être cru qu'il en était de même en Europe, et qu'après la défaite de l'un des partis, le vaincu entrerait en alliance avec son vainqueur ; et il songeait qu'à ce moment un nouveau Lincoln pourrait réaliser la noble tâche d'établir les Etats-Unis d'Europe d'abord, les Etats-Unis du monde ensuite, c'est-à-dire la Société des Nations. Wilson a dû constater depuis lors qu'en Europe, *puzzle* de vieux pays pétris de traditions et de préjugés, la question était beaucoup plus complexe. Cela ne semble pourtant pas l'avoir découragé, et tout au plus pouvait-on espérer que cela aurait fait évoluer quelque peu son idée. C'est alors que la Fatalité, par un de ces retours qui auraient inspiré Bossuet, a ébranlé, jusque dans son cerveau, la pensée claire du grand homme...

Peu de temps avant cette maladie tragique et mystérieuse, je devais l'apercevoir pour la dernière fois : ce fut dans le radieux après-dîner du 8 juillet 1919, quand, à bord du « George Washington », revenant d'avoir signé la paix à Versailles, il rentra dans sa Patrie. Son bateau, dans le large Hudson, s'avançait vers le port de New-York et quarante-cinq navires de guerre, géants gris des mers, aux flammes conquérantes, lui faisaient, dans une gloire de soleil que pailletaient des escadrilles d'avions, une escorte d'une majesté

incomparable. Les sirènes hurlaient, les canons tonnaient, une foule innombrable l'acclamait sans répit, et c'était, toutes critiques un moment oubliées, comme un triomphateur qui rentrait, en souriant toujours, dans la terre natale.

IX

LES HEURES HAVANAISES

Mais, sans anticipations, reprenons le cours de nos pérégrinations américaines.

Quand nous sortîmes, le 17 décembre 1918, à six heures du matin, de nos minuscules cabines, à bord du petit bateau qui nous avait amenés dans le port de La Havane, nous formions un groupe qui se donnait l'air aussi majestueux qu'une inconfortable nuit le permettait. Nous étions trois : le plus important était, certes, le chef de notre mission militaire qui, la guerre finie, était chargé de présenter au Président de la République de Cuba, pour la sympathie qu'il avait montrée à notre pays durant la lutte, les hommages et la gratitude du gouvernement belge.

Il ne vous intéresse sans doute pas de connaître les détails de cette visite officielle, à laquelle je me trouvais mêlé non sans quelque étonnement.

Pendant trois jours, et même pendant trois nuits, j'ai goûté toutes les voluptés qui doivent être celles des chefs d'Etat et de leurs suites quand ils vont faire visite dans un pays ami et enthousiaste. On ne nous fit grâce ni d'une réception protocolaire, ni d'un banquet, ni d'une revue des troupes, ni d'un gala à l'Opéra, ni d'une tournée aux usines, ni d'une course de chevaux, ni d'une seule prise de vues cinématographiques, ni d'un départ fleuri et plein d'épanchements... Je me suis beaucoup amusé, j'ai eu des crampes d'estomac, je n'ai guère dormi et j'ai rapporté un souvenir particulièrement curieux de ce qu'est une ville et un peuple combinés d'espagnols et de sud-américains qui prennent un bain forcé d'américanisme.

Vons connaissez, je n'en puis douter, l'histoire de Cuba : la colonie espagnole en révolte latente contre la mère-patrie ; le croiseur américain *Maine* sautant dans le port de La Havane en 1895 ; le gouvernement des Etats-Unis déclarant alors la guerre à la vieille monarchie d'Espagne, et envoyant bientôt au fond de la mer ses vétustes bateaux ; la défaite de l'antique royaume ; l'occupation provisoire de l'île par la grande république du Nord et, enfin, en 1902, l'autonomie officiellement accordée...

Vous devinez ce qui s'en est suivi : les Cubains, grands enfants turbulents, cousins des Péruviens, des Costa-Riciens, des Guatémaltèques et de bien d'autres, ivres de la joie d'être libres et de faire de la politique à leur guise, voulant se payer un peu trop de révolutions intestines... et, alors, la répu-

blique des Etats-Unis, grande ombre qui donne froid et fait peur aux bouillants Cubains, poursuivant son rôle de Mentor, et dispensant de la sagesse aux insulaires émancipés, leur imposant de la discipline et, presque malgré eux, leur créant une prospérité dont ils doivent se sentir fiers.

C'est pourquoi il n'y a pas eu de coups d'Etat pendant les trois nuits que j'ai passées à la Havane ; et c'est pourquoi, hôtes d'un président de la République, nous n'avons pas été fusillés par son successeur inopiné, ni rançonnés pour dix mille pesetas par des brigands descendus de la sierra, ni même jetés par des conspirateurs dans l'humide cachot d'une vieille forteresse construite par les gouverneurs espagnols...

Mais je suis méchant et ingrat. Les Cubains ne sont pas des sud-américains. Ils sont gens du nord ; ils méprisent, oui, vraiment, les sud-américains. Sans l'avoir jamais demandé, je me suis entendu affirmer, avec volubilité, cette différence par chaque personne que je rencontrais là-bas. Alors je n'en puis douter, et je vous le déclare : en vérité, les Cubains sont, par l'allure et le tempérament, tout à fait semblables aux Hollandais.

Ils s'en différencient cependant, ils me pardonneront de l'affirmer, par une chaleur extraordinaire et vraiment touchante dans l'accueil.

Mais comment décrire les sensations qu'entre deux cérémonies officielles nous avons eu le temps d'éprouver? Nous sortions brusquement de la trépidante Amérique pour nous trouver transportés

dans un monde indolent et voluptueux, habitué au soleil, au ciel éternellement bleu, aux douceurs de la vie tropicale dans des terres riches et fertiles. Les Etats-Unis, anglo-saxons et peu amateurs de la bohème, passant là, ont bien changé superficiellement le caractère original de La Havane ; grâce à eux on a tracé de grands boulevards, établi une voirie et une police parfaites, nettoyé les rues, introduit la propreté et l'hygiène aux dépens de la couleur locale et de l'exotisme, mais il est quand même resté tout un charme coloré qui frappe nos yeux européens. On sent le pays latin, avec toutes ses attaches au vieux continent ; on retrouve ces caractéristiques malpropres et sympathiques des villes méditerranéennes ; on découvre les vices pittoresques d'une population habitant dans des îles chaudes et passionnées.

Cela m'a évoqué aussi, avec un peu de mélancolie, certaines villes d'Afrique où j'avais passé, peu d'années auparavant, dans un appareil moins brillant sans doute, mais plus héroïque, avec une grisante ivresse d'aventures, de soleil, de combats et de gloire que je ne retrouverai, j'en ai peur, jamais plus. J'ai songé également à certaines cités de l'Espagne méridionale, cités romantiques où, dans l'odeur des myrtes, vibrent guitares et mandolines, à travers les ruelles étouffantes ombrées de cyprès et de lauriers-roses.

Les bâtiments havanais, badigeonnés, pour la plupart, au lait de chaux, éclatent ainsi de tons éclatants, de blancs qui font mal aux yeux dans la lumière éblouissante, de jaunes orangés qui

s'écaillent sous la cuisson perpétuelle du soleil. Au-dessus des murs, juste assez branlants pour être pittoresques, jaillissent de grands palmiers gris de poussière ; des roses grimpent le long des masures délabrées dont la brise, en soulevant des portières déchirées et des rideaux de toile pouilleuse, laisse apercevoir les intérieurs sombres comme des caves. Au long des voies populaires, il y a des mules pomponnées, qui passent dans un bruit de grelots.

Dans les environs de la ville, vers l'intérieur de l'île, dans la campagne, nous apercevons, cheminant tranquillement sur de petits ânes gris, d'effroyables silhouettes de gens paisibles qui, l'énorme sombrero enfoncé sur des yeux luisants, de terribles moustaches noires barrant leurs faces maigres et tannées, le foulard de couleur éclatante autour du cou, la ceinture chargée de choses effrayantes et un pantalon prenant dans le bas une forme élargie jusqu'à cacher leurs pieds, ont bien plutôt la troublante allure de bandits mexicains que de citoyens cultivateurs d'une république où il n'y a plus de révolutions...

La campagne est admirable, variée, ondulée, et déroule des paysages d'une étendue infinie. Des fermes singulières, qui ont l'air de décors plantés pour ajouter à la couleur locale des habitants, se montrent assez nombreuses. Des arbres centenaires, aux énormes troncs gris et tordus, à la végétation lourde et sombre, ombragent sans régularité la route poussiéreuse, ou bien coupent le paysage de bouquets obscurs. Des champs de

maïs, des plantations de coton dévalent entre les collines vertes. Parfois les hautes cheminées d'une usine sucrière rappellent les droits de la civilisation, du progrès et de l'américanisme.

Et quand, éreintés, fourbus et ravis, nous nous réembarquons, je ne saurais dire ce que j'ai goûté le plus ici : les fètes et les hommages touchants dont nous avons été entourés, ou bien l'atmosphère méridionale et ensoleillée qui leur servait de décor et qui formait un repoussoir momentané à l'ordre mathématique et à la régularité géométrique de la république de Monsieur Wilson.

X

DU COTÉ INTELLECTUEL

— En quoi consiste la vraie civilisation? m'a demandé Sam, assis à côté de moi dans le pullman-car. Est-ce dans la culture de la pensée, dans les réalisations de l'art et les spéculations de l'esprit, bref dans un haut développement intellectuel, comme vous en possédez en France ou en Italie par exemple? Ou bien la civilisation se trouve-t-elle dans l'accomplissement des plus grands progrès matériels, dans l'acquisition du pratique, du rapide, du confortable dans la vie, dans l'établissement du plus parfait état de bien-être qui se puisse imaginer, comme dans nos Etats-Unis?

La question du *captain* m'embarrassa, et, après un moment de réflexion, je répondis :

— L'idéal de la civilisation serait, évidemment, dans la conjonction, en une seule et harmonieuse

floraison, de ces différentes formes de l'activité et de l'intelligence de l'homme. On pouvait, jadis, croire que l'Allemagne allait réaliser cet épanouissement ; on sait à quelle catastrophe cet empire aboutit. Mais le phénomène s'accomplira sans doute, quelque prochain jour, dans un autre pays.

En attendant, ajoutai-je, il ne me paraît pas que la France jouisse, dans toutes ses classes sociales, d'une aussi grande somme de bien-être que vos citoyens américains, et je ne crois pas que les Etats-Unis soient près d'atteindre un développement intellectuel qui se puisse égaler à l'incomparable trésor de la pensée qui, en France, constitue l'héritage des siècles.

Car, si les Américains sont plus pratiques et plus moraux que les gens d'Europe, ils sont moins intellectuels. Vous l'admettez, Sam. La haute civilisation intellectuelle des vieux pays côtoie toujours la décadence et y puise, sans doute, un parfum un peu délétère qui lui ajoute quelque charme étrange... Les Américains ignorent tout ce qui sent la décadence. Cela tient à la jeunesse de leur nation, au manque de traditions spirituelles, à la lutte qu'il a d'abord fallu soutenir pour manger, vivre et prospérer avant de se livrer aux spéculations de l'esprit, cela tient également à leur caractère devenu ainsi utilitaire, à leur manière de vivre et, surtout, à leur éducation.

Il faut bien des siècles à un peuple pour se forger des traditions intellectuelles, et il faut une unité de race et de culture que les Etats-Unis commencent à peine à acquérir par un incessant

amalgame de leurs éléments hétérogènes et que, avec leurs instincts de maîtres à qui le succès ouvre tous les appétits, ils voudraient d'ailleurs se procurer tout d'un coup. Mais là, vraiment, ces diables d'hommes qui, à force de travail et à coups de millions, peuvent se payer tout ce qui leur plaît sur la terre et qui peuvent demain, aussi bien que le trust de l'acier, faire celui des Rubens ou des Véronèse, ne pourront pas acquérir de sitôt une culture et des trésors spirituels que personne n'est capable de leur vendre...

— Est-ce à dire, interrompit Sam, que ceux qu'Anatole France a appelés des marchands de cochons soient des brutes?

— Que non pas! protestai-je. Mais un petit rien dans la pensée et dans les réalisations intellectuelles, un je-ne-sais-quoi inexprimable, une certaine patine, qui ne se vend pas comme un vernis mais que le temps seul donne, vos Américains ne l'ont pas encore. Peut-être est-ce là le secret de leur force et peut-être le jour où ils acquéreront ce qui leur manque de raffinement d'esprit, sera-t-il le jour où leur civilisation, ayant atteint son sommet, sera proche du déclin et à la veille de s'engloutir devant l'apparition d'un nouveau peuple jeune.

Ils sont rares, les peuples qui ont pu unir, pendant quelques siècles, la parfaite civilisation intellectuelle à ce qui était déjà une haute civilisation matérielle. Et depuis Rome et son empire d'abord, depuis la Renaissance ensuite, sans doute n'a-t-on plus rien connu de semblable. Et

encore, ces éclosions magnifiques devaient-elles une grande part de leur floraison, non à elles-mêmes, mais au pillage de la Grèce...

Les Américains ne sont pas artistes. Certes, il y a chez eux de la beauté, une grande et neuve beauté, mais c'est de la beauté qui s'ignore : la beauté naturelle et un peu animale de la jeunesse, de la force, de la grandeur, mais non pas la beauté de l'art que l'on crée...

Je disais, n'est-ce pas, que cette absence d'intellectualisme était due, en partie, à l'éducation. L'école, aux Etats-Unis, est très différente de ce qu'elle est en Europe et elle recherche un but particulier : elle veut non seulement instruire, ce qui trop souvent, chez nous, est l'unique objectif, mais surtout éduquer, créer des hommes, des citoyens, des Américains. La formation est beaucoup plus pratique, plus actuelle et beaucoup moins livresque.

On fait très peu d'études classiques. Les élèves ne s'y adonnent guère, parce que cela « ne sert à rien » et que c'est « du temps perdu ». Le savoir désintéressé, la culture de l'esprit comme but unique ne les intéressent point du tout. Il leur faut de la préparation pragmatique, du rendement utilitaire, tout simplement. Néanmoins, je répète, en y insistant, que la *moyenne* de l'instruction est peut-être meilleure aux Etats-Unis que partout ailleurs. Les écoles secondaires comptent neuf millions d'élèves. Les universités, quelque insuffisantes qu'elles nous paraissent à certains points de vue, sont nombreuses, splendides, florissantes.

Créées et entretenues par des dons, elles restent sans doute les plus vastes, les plus belles et les mieux outillées du monde, mais ce bon instrument est moins bien employé qu'il ne le serait en Europe. Il y a là, à Yale, à Princeton, à Columbia, à Harvard, des professeurs fort savants, des maîtres très doctes, des laboratoires pleins d'appareils, des bibliothèques splendides ; mais la grande majorité des élèves (qui trouve d'ailleurs que cet entourage de luxe intellectuel est chose confortable, plaisante, et, pour tout dire, nécessaire aux jeunes gens aisés d'un des plus grands pays du globe) ne demande qu'à obtenir vite les éléments de connaissances indispensables à une carrière. Les études sont rapides et les heures qui leur sont consacrées se partagent avec celles où l'on joue au base-ball, où l'on nage, où l'on danse.

Les principes sont différents. En Europe, on apprendra à un futur ingénieur à établir lui-même toutes les formules dont il aura à se servir plus tard et même celles qu'il n'aura vraisemblablement jamais à utiliser.

Aux Etats-Unis, la méthode est plus utilitaire : on enseigne les quelques formules nécessaires, toutes faites, à ceux qui auront à les appliquer. Quant à la composition de ces formules, elle est laissée à des spécialistes, des « savants », qui se contenteront de fabriquer du matériel tout prêt pour ceux qui auront à en user.

En 1918, dans un procès de presse qui, vous vous en souvenez, passionna toute l'Amérique, le

célèbre Henry Ford, dont le génie industriel a produit des miracles, faisait, au cours d'un interrogatoire, preuve d'une ignorance générale peu ordinaire; il finit, comme on le harcelait de questions, par s'écrier : « Je puis trouver un homme qui me dira tout cela dans les cinq minutes! ». Il résumait ainsi parfaitement la conception américaine : il était le monsieur habile et audacieux qui emprunte ou achète des matériaux fabriqués par d'autres, qui les puise chez eux comme dans un tiroir, et qui n'a pas besoin, par conséquent, de perdre son temps à les découvrir lui-même. Un ingénieur doit être un conducteur d'hommes avant d'être un mathématicien.

Je sais que ce procédé ferait hurler les pédagogues de chez nous, qui prétendront que le but de nos études, vastes, abstraites, compliquées, n'est pas tant d'éduquer que de cultiver l'esprit. Mais l'Américain trouve dans la vie d'autres moyens, plus empiriques, de s'instruire; et il s'en contente fort bien.

J'ai assisté, à la célèbre Université de Yale, à de grandes fêtes, qui se donnaient à l'occasion de la Victoire et auxquelles participaient des milliers d'anciens élèves revenus de tous les Etats du nord et du sud. J'ai été frappé par le manque absolu de préoccupations intellectuelles que reflétaient non seulement les réjouissances elles-mêmes, mais aussi les propos de tous ces hommes, issus d'un milieu universitaire et retrempés dans cette atmosphère spéciale.

Il régnait à l'exagération cette folle exubérance

de bruits, de chants, de danses, de plaisanteries, de farces, de cris, de batailles, de beuveries, qui caractérise toute fête estudiantine dans n'importe quel pays du monde; mais, à côté de cela, un Européen se sentait frappé par la pauvreté des réunions académiques, l'absence de préoccupations et de manifestations de l'esprit... Cette indigence spirituelle me semblait d'autant plus caractéristique que, d'autre part, les universités jouissent d'un grand respect et sont censées, à juste titre, représenter toute la pensée directrice des Etats-Unis. On sait, par exemple, que le président Wilson était un universitaire qui avait conservé des liens étroits avec l'esprit et la doctrine des milieux dirigeants de l'Université de Princeton.

Autre trait de mœurs et de mentalité du monde intellectuel : Il me souvient d'avoir été, en novembre 1918, l'hôte, dans une grande ville industrielle du Nord, de la Société des avocats, chez nous on aurait dit du Barreau. J'avoue qu'au cours du lunch qui nous fut offert, je ne pus m'empêcher de comparer ces mœurs justiciaires avec celles, plus graves, de chez nous : on ne conversa pas une minute durant le repas, mais on chanta tout le temps en cadence, on poussa des cris aigus et l'on éclata de rire pour des plaisanteries tout à fait innocentes. Le président était un juge, et il dirigea ces chœurs. Il ne resta cependant pas jusqu'au café, car il devait, à deux heures, jouer au foot-ball dans un match important. Je songeai, malgré moi, aux graves bâtonniers de nos barreaux d'Europe...

... Mais pendant que je bavardais ainsi, Sam, à mes côtés, s'était profondément endormi.

*
* *

Les journaux américains sont tout entiers, et uniquement, consacrés à l'actualité, mais à une actualité tellement immédiate que souvent le mardi ils ne continuent plus à donner le récit d'événements dont, le lundi, ils mettaient six colonnes à exposer le début : c'est déjà du passé, quelque chose de plus actuel en a pris la place.

On ignore chez nous ce que sont là-bas les agences d'informations, qui sont en même temps des associations de journaux unis pour bénéficier d'une grande centralisation des nouvelles. Songez que *l'Associated Press* groupe à elle seule douze cents journaux à qui elle envoie, sans aucune nuance politique, ni sans aucun commentaire, toutes les nouvelles de tous les points du globe : elle informe, elle ne juge pas. Au lecteur à interpréter comme il veut. Ce qui fait que, dans presque toutes les gazettes, il ne se trouve que des faits et point d'idées. C'est la raison pour laquelle nous trouvons ces journaux si sommaires et si peu intéressants ; c'est pour un motif opposé que les Américains font à notre presse le reproche que le verbalisme inutile y submerge l'information précise. Il est vrai qu'en Amérique certaines chroniques traitant de faits particuliers et insignifiants : mariages, divorces, héritages, tiennent une place exagérée et fort indiscrète.

La mise en pages est aussi fort différente. Les éditoriaux, qui sont souvent au nombre de cinq ou six, sont perdus dans le corps du journal, aux environs de la douzième page. Ce sont des textes serrés que ne lisent ou ne parcourent que les gens qui ont du temps à perdre ou une heure de tramway à faire, tous les matins, pour arriver du faubourg à leur bureau. En revanche, en première page, commencent tous les articles d'actualité. Vous n'avez pas à chercher : les événements importants se trouvent toujours relatés dans les huit premières colonnes. Bien entendu, ces articles ne peuvent jamais être achevés en première page, aussi sont-ils, au bout de quelques paragraphes, interrompus par ces mots : « Voyez la suite à la troisième page », ou bien : « Voyez la fin à la seizième page ». Les titres et sous-titres de chaque article sont très complets, ce qui fait que les gens les plus occupés peuvent se contenter de les parcourir seuls. Ensuite chaque reportage commence par une sorte d'exorde qui en est le résumé et qui est fait pour les gens moins pressés. Enfin se déroule l'article lui-même, long et bourré d'un nombre infini de détails que fort peu de personnes lisent. Les différents tronçons d'une même chronique sont éparpillés au cours des vingt-cinq ou trente pages, entre des placards de publicité qui occupent la majeure partie de la place.

Car — nul ne l'ignore — les Etats-Unis sont le pays par excellence de la publicité.

— La publicité, monsieur, me disait une fois

un journaliste un peu paradoxal, mais c'est la plus grande puissance du monde ! C'est elle qui accomplit tout, monsieur, qui élève les hommes, qui les fait vénérer et admirer, ou qui les abaisse et les voue au mépris. Qu'est-ce que M. Wilson ? C'est de la publicité ! Qu'est-ce que le roi Albert ? De la publicité ! Tout est de la publicité, vous dis-je.

Dans cette boutade, il y a, je le sais, une part de vérité : il existe toute une psychologie du bluff. N'ai-je pas un jour rencontré un colonel qui venait d'être nommé « chef de la publicité » d'un corps d'armée ?

Une des plus typiques organisations de publicité que j'aie contemplées c'était celle organisée par le gouvernement en faveur d'un emprunt national : il s'agissait, pour la quatrième fois, de faire souscrire le public et d'obtenir la somme de six billions de dollars « afin de réaliser la liberté du monde ».

Pour cette entreprise officielle, l'Etat n'avait reculé devant aucun procédé. La réclame la plus folle, la plus insensée, la plus barnumesque, la plus imprévue avait été mise en usage. Tous les moyens de persuasion, même les plus inattendus et les plus extraordinaires, tous les moyens de pression aussi, avaient été employés. Et cela, dans toute l'étendue d'un territoire énorme, simultanément, et partout avec une rivalité d'intensité et d'originalité vraiment stupéfiante. Acteurs, police, clergé, armée, marine, corps diplomatique, sénat, gouvernement, prési-

dent de la république, journalistes, camelots, marchands, employés, fonctionnaires, s'étaient mués, de quelque manière, en agents de propagande pour l'emprunt.

Il n'y avait pas un sermon, pas un office dans une église, pas un spectacle, depuis le cinéma jusqu'à l'opéra, pas un menu de restaurant, pas un ticket de tramway, pas une vitrine de magasin, pas une revue de troupes, pas une cérémonie officielle qui ne contînt quelque réclame. Tout homme, quel qu'il fût, devait grimper sur les tréteaux et hurler : Souscrivez! Souscrivez!

Dans la plupart des cas, c'étaient des réclames bénévoles, que les gens faisaient par patriotisme et en y sacrifiant leurs propres dollars. On n'entendait que discours : dans les rues, sur les places, dans les restaurants, aux entr'actes des spectacles. Un office spécial avait, sous le nom de *four minutes men*, (hommes de quatre minutes), embrigadé des centaines d'orateurs qui, dans tous les coins du pays, même les plus reculés, faisaient de courts speechs sur le thème obsédant : Souscrivez ! Souscrivez !

Il y avait, sur les murs, des débauches d'affiches, souvent fort frappantes. Le patriotisme en était le thème, et la guerre. Toute la Cinquième Avenue était devenue l' « Avenue des Alliés »; chaque « bloc » ou pâté de maisons était consacré à un des vingt-deux alliés dont les couleurs couvraient les façades et coupaient l'air de mille manières. Chacun des vingt-deux jours que durait l'emprunt avait aussi été réservé à un des peu-

ples associés (car on n'oubliait ni le Nicaragua, ni le Honduras) et, ce jour-là, il y avait en son honneur des défilés, des parades, des revues, des banquets... La première journée fut consacrée à la Belgique, et je fus appelé, avec plusieurs de mes compatriotes, à y participer.

Il y eut, à la cathédrale catholique Saint Patrick, un service pour les soldats morts à la guerre ; il y eut, à la Cinquième Avenue, une revue de troupes où nous marchions derrière un orchestre que dirigeait Sousa, et un défilé au milieu des acclamations frénétiques du peuple de New-York ; il y eut une imposante cérémonie sur un « Autel de Liberté » qui avait été édifié à Madison Square, et au-dessus duquel le Vice-Président de la République Marshall, aux applaudissements d'une foule immense, hissa ce jour-là notre drapeau tricolore ; il y eut un lunch officiel au Waldorf-Astoria, l'hôtel des chefs d'Etat, il y eut bien d'autres manifestations. Tout cela, toujours, au son de l'obsédante antienne : « Souscrivez à l'emprunt ! Souscrivez ! Les soldats font leur devoir : faites le vôtre ! Ils donnent leur sang : donnez un peu de votre argent ! Souscrivez ! Souscrivez ! Souscrivez ! ». Un jour, durant un concert au Carnegie Hall de New-York, j'ai ainsi vendu une carte postale représentant le roi Albert huit cent mille dollars au profit de l'emprunt !

Ah ! qui n'a pas vu pareille organisation, transformant le devoir de souscrire en un hallucinant cauchemar, ne peut se douter de ce qu'est la publicité américaine, même si des journaux de New-

York lui sont quelque jour tombés sous les yeux. Cette réclame bruyante, tapageuse, continue et qui, pour un seul emprunt, éleva les frais à plus de huit millions et demi de dollars, plaît au caractère jeune et expansif des Yankees.

J'ai accompagné, à Cleveland et à Pittsburg, une itinérante exposition de guerre interalliée, énorme, prodigieuse, avec des milliers de soldats, un matériel de combat digne d'une armée, des tentes colossales, tout une organisation à la Barnum, et une publicité sensationnelle qui se faisait par ballons, par aéroplanes ou par des surprises telles que celle qui me fit une nuit sauter de mon lit, vers deux heures du matin, tandis qu'une fusillade intense éclatait dans la rue et sur les toits des maisons.... Nouvelle réclame originale faite par d'authentiques soldats pour la *War exhibition*. Publicité ! Publicité ! Et, comme c'était pour la bonne cause, parfois l'on ne reculait pas devant les moyens de pression les plus extraordinaires : au moment de l'emprunt, les syndicats de banquiers faisaient savoir à leurs clients que la situation de fortune de ceux-ci, dont ils connaissaient le chiffre, les obligeait à souscrire une somme proportionnelle, sous peine de boycottage.

On peut s'imaginer aussi combien la propagande que les gouvernements alliés croyaient devoir faire pour leurs causes respectives était parfois ridicule, maladroite, mesquine, incapable de s'adapter à la mentalité du pays. La Belgique dépêchait d'excellentes gens, fort savants, qui écrivaient dans un petit bureau des petites notes dont

la presse ne voulait guère. La France envoyait de beaux discoureurs — mais qui parlaient mal l'anglais — et qui répétaient à satiété : « Souvenez-vous de Rochambeau, souvenez-vous de Lafayette! Américains, n'oubliez pas que c'est nous qui avons fait l'Amérique! », ne se rendant pas compte que, par cette insistance, ils froissaient un des sentiments les plus délicats de ce jeune peuple. Des hommes comme M. de Cartier ou M. Jusserand, étaient des diplomates remarquables qui, eux au moins, rendirent des services inappréciables à leurs pays; mais, en les exceptant, on peut dire que si les Alliés sont restés si populaires aux Etats-Unis, ce n'est vraiment pas la faute de leurs propagandistes qui révélaient une incompréhension invraisemblable de l'esprit de la nation à laquelle ils devaient s'adresser. Il est vrai que la manière allemande, à la Bernstorff, était encore plus déplorable...

Le rôle aurait été cependant aisé : parler toujours de l'actualité. Et celle-ci ne manquait pas d'intérêt, en cette époque tourmentée...

Non seulement les Américains ne veulent que de l'actualité dans leurs journaux, ce qui peut fort bien se comprendre, mais ils en demandent même dans leurs revues et leurs livres. L'Américain lit beaucoup; il ne relit pas. C'est là un défaut. Presque aucun lien ne le rattache au passé. Malgré les efforts qu'il fait parfois pour se créer des traditions, il est porté à considérer qu'une séparation formidable existe entre les temps révolus et le présent. Pour lui, l'histoire ne commence pas

avant-hier ou hier, mais ce matin, à huit heures, entre la douche et le *breakfast*. C'est pour cette raison que sa littérature passe si vite et que, fort souvent, faite pour un succès tout momentané et trop particulier, elle n'est plus lisible un an après son apparition. Dans la fantaisie, le genre littéraire le plus en vogue est le roman, la nouvelle. Les œuvres d'imagination sont lancées à grand renfort de publicité. Il en est de même pour les livres traitant de sujets actuels ; ceux-ci sont toujours présentés d'une facon vivante, romanesque. Aussi les mémoires, les écrits biographiques sont-ils très goûtés.

Pendant que j'étais en Amérique, le succès alla un moment aux souvenirs de guerre, puis il fut aux questions de l'avenir économique, aux problèmes de reconstruction, aux phénomènes sociaux et, notamment, au bolchevisme, qui paraissait être un sujet passionnant bien plus le public américain que le public d'Europe, encore que celui-ci fût plus directement intéressé.

Les livres étudiant des questions de philosophie empirique et de religion ou de morale jouissent, en tout temps, d'une très grande diffusion. Le mystère de la vie future, le spiritualisme, le somnambulisme, les religions nouvelles, le psychisme, l'interprétation inédite de la Bible et de l'Evangile sont des sujets sans cesse traités et où se trouvent souvent exprimées les opinions les plus bizarres. Il n'y a pas de contrée civilisée où les prophètes et les faiseurs de religion suscitent autant d'intérêt et d'adeptes et trouvent aussi faci-

lement de l'argent qu'aux Etats-Unis. Les milliers de sectes protestantes, souvent extraordinaires, en sont la preuve. La « Théosophie » d'une madame Annie Besant, ou bien la « Christian Science » d'une madame Baker Eddy prennent les proportions de véritables mouvements religieux, avec tout un courant littéraire, des journaux spéciaux et souvent remarquables, des temples très nombreux et fort riches. Là se retrouve le côté sentimental du caractère américain, le sentimentalisme n'étant pas éloigné du spiritualisme et même d'un certain mysticisme tout moderne et qui n'a, au demeurant, que bien peu d'analogie avec celui de saint Francois, le petit pauvre d'Assise.

Les romans, je le disais, obtiennent des succès prodigieux ; ils rapportent des fortunes aux auteurs heureux. Ce sont, en général, des intrigues d'amour, très simplistes, très romanesques, où il y a très peu d'analyse psychologique, mais beaucoup d'imagination. Les purs récits d'aventures sont aussi fort appréciés : romans policiers, histoires de détectives, descriptions des pays exotiques, vie des cowboys, expéditions fantaisistes dans une Afrique de convention...

Tous les volumes sont remarquablement édités. Le papier, qui rappelle celui de Hollande, est épais et souple, la composition typographique est claire et artistique...

Les livres sont mis dans le commerce rognés et reliés, souvent avec fort bon goût. Une enve-

loppe de papier, bruyamment illustrée, recouvre chaque exemplaire et sert à annoncer les mérites du contenu, dont elle donne souvent aussi un résumé. Le prix moyen, correspondant à celui du volume que l'on vendait en France, avant la guerre, trois francs cinquante, varie entre un dollar et un dollar et demi.

Mais, je le répète, sauf de très rares exceptions chez des auteurs modernes, tels que Kipling ou Mark Twain parmi les écrivains de langue anglaise, ou bien Maeterlinck ou Blasco Ibañez parmi les auteurs traduits, dont la vogue ne s'épuise pas, les livres passent vite et un gros succès de librairie tombe en quelques mois dans l'oubli : si on ne relit guère, on ne réédite presque pas.

Dans toutes les demeures, il y a une bibliothèque plus ou moins fournie et qui, souvent, comprend non seulement un bon ensemble de chefs-d'œuvre de la littérature classique anglaise depuis Shakespeare jusqu'à Oscar Wilde, mais même des traductions choisies avec éclectisme des compositions maîtresses des littératures française, italienne, allemande ou espagnole. Seulement, je ne suis pas bien sûr que ces livres soient lus et qu'ils forment, dans la maison de gens qui savent vivre, autre chose qu'un élément de décoration nécessaire au même titre que, sur les dressoirs de la salle à dîner, de l'argenterie dont on ne se sert jamais, mais qui est fort plaisante à contempler.

Les écrivains d'Angleterre possèdent l'heureux privilège, étant donné la communauté de langage,

de jouir, avec les auteurs américains, de la plus large diffusion. Il en est de même au théâtre, et des dramaturges comme Arthur Pinero et Bernard Shaw sont aussi connus de l'autre côté de l'eau que dans l'île.

Dans les magnifiques bibliothèques publiques — et ceci tend bien à caractériser une tournure d'esprit — ce sont, avec les romans, les traités de mécanique et les livres de sociologie qui sont les plus demandés. Les livres d'histoire ou d'érudition ne le sont guère, les œuvres des poètes et celles consacrées à la littérature pure quasiment jamais.

L'Amérique du Nord, conséquence de ses qualités viriles et pratiques, n'est pas le pays des écrivains, bien que l'on y célèbre quelques noms d'auteurs qui ne sont pas à dédaigner : Benjamin Franklin, simple et plein de fine bonhomie ; Washington Irving, qui créa le type devenu célèbre du père Knickerbocker, le Hollandais américanisé ; James-Fenimore Cooper, le narrateur des héroïques aventures de la période coloniale ; Ralph Waldo Emerson, à la douce et poétique philosophie; Longfellow, le poète à la culture cosmopolite ; Nathaniel Hawthorne, trop oublié quoique le plus artiste ; Edgar Allan Poe, l'angoissant conteur; Mark Twain aux récits californiens si pleins d'humour; Joaquin Miller, chantre de la libre et robuste vie de l'Ouest; Jack London, le pionnier qui peignit l'existence multiple sur la terre du vouloir ; et, surtout, le grand Walt Whitman, *the good grey poet*, le bon poète gris. Celui-ci qui, fils de

fermier, fut successivement typographe, instituteur, charpentier, constructeur, journaliste, voyageur et infirmier durant la guerre de Sécession, vivait près de la nature, aimait la beauté humaine, le ciel bleu, les arbres verts et la force de son corps. Il fut le père de l'école du vers libre aux Etats-Unis et, par son œuvre pleine de sauvagerie, de fraîcheur et de vigueur, il se révéla le formidable chantre de l'épopée américaine. Car il fut le plus américain des poètes, et le plus grand.

On remarque enfin, à l'opposé, la jeune école, qui se réclame de toutes les dernières outrances, qui souvent sacrifie la forme au fond et qui compte cependant des noms qui deviendront peut-être illustres, comme Robert Frost et, surtout, comme Carl Sandburg, dont les récents « Poèmes de Chicago » semblent avoir enfin exprimé pour la première fois la nouvelle forme de beauté de l'Amérique.



Faut-il enfin, pour être complet, dire quelques mots, forcément très brefs, car la matière est restreinte, des autres branches où l'esprit yankee se livre à la pure spéculation de la pensée? Il n'entre pas dans ma compétence, ni dans ce cadre, de parler des Fulton, des Morse, des Bell, des Edison et des autres savants dont s'honore l'Amérique, ni d'un philosophe comme William James.

Quant aux artistes, peintres et sculpteurs, leurs noms sont moins étincelants encore que ceux des

écrivains. Walt Whitman, qui est un génie, n'a pas son pendant parmi les peintres.

En art, il n'y a pas d'école américaine. Les artistes des Etats-Unis viennent, pour la plupart, étudier à Paris et subissent toutes les influences esthétiques de la France. Peut-être, cependant, jaillira-t-il, un jour, de ce contact, une originalité nouvelle et puis une école, comme, jadis, des enseignements qu'allèrent chercher chez les maîtres italiens les peintres d'Anvers, naquit l'école flamande, si particulière malgré les emprunts qu'elle avait faits. Munich aussi, surtout dans les années qui précédèrent la guerre, avait influencé, en architecture notamment, quelques novateurs. Mais, jusqu'à présent, aucun peintre ni aucun sculpteur n'a encore su mettre dans ses œuvres le reflet caractéristique de la vie américaine.

Whistler, en peinture, puis John La Farge, Copley, Sargent furent les maîtres parmi les peintres, tandis que parmi les sculpteurs, dont quelques-uns furent, certes, plus originaux, on remarquait surtout French et Saint-Gaudens.

Et voilà, je crois, tout le petit palmarès terminé...

Quand j'aurai ajouté que Boston est le principal centre intellectuel, j'aurai, je crois, tout dit.

Enfin, pour complaire à mon ami Sam, je citerai, parmi les publications littéraires, les magazines innombrables, qui sont, en général, fort beaux, peu coûteux et magnifiquement édités. Il se publie beaucoup de revues techniques, de

science, de mécanique, de sociologie et aussi d'innombrables périodiques d'actualité qui reflètent le goût du public en présentant un habile mélange de nouvelles très sentimentales ou pleines d'aventures et d'articles consacrés aux derniers événements du jour. Les articles biographiques, les interviews, les récits personnels, en un mot tout ce qui intéresse l'existence, même intime, des gens en vue, paraît plus goûté encore dans les magazines que dans les livres.

Les illustrations sont très fines, les couvertures voyantes. Souvent, faut-il l'ajouter? plus de la moitié d'une publication est consacrée aux réclames éblouissantes des fabriques de pneumatiques, des usines de produits alimentaires et des magasins de tailleurs ou de chemisiers.

Je crois que j'aurai terminé cet aperçu succinct des distractions intellectuelles de l'Américain, en disant un mot de son théâtre (où il n'y a pas d'ouvreuses et où le programme est gratuit) qui est également fort différent, au point de vue psychologique, de celui dont les productions triomphent sur les scènes de Paris. Le genre le plus en vogue est la *musical comedy*, que nous appellerions l'opérette si ce n'était d'un genre si américain, si épileptique et si encombré de rag-times, de gigues, de « numéros » de toutes sortes.

Les mélodrames sont aussi très prisés. Les compositions dramatiques françaises sont peu traduites et rarement jouées, sauf certaines comédies légères qui, adaptées, édulcorées et augmentées de musique, deviennent méconnaissables.

Les œuvres purement littéraires semblent rencontrer un meilleur accueil sur la scène que dans les livres. Maeterlinck a remporté en Amérique des succès inouïs et sans cesse renouvelés, Sem Benelli y a connu de longs triomphes, Tolstoï lui-même est souvent représenté. Les Etats-Unis possèdent pour ce genre de pièces d'idées — comme pour le cinéma, rapprochement bizarre — des acteurs d'un jeu merveilleux, tel ce John Barrymore, qui est le plus pur artiste dramatique que j'aie jamais contemplé.

Les pièces graves sont mises en scène avec un art extrême, fort éloigné de tout notre naturalisme, procédé très simplifié, très stylisé, fait souvent de taches de couleurs et de lumières, mais dégageant une impression intense. Il se révèle là toute une recherche d'art moderne, parallèle à celle des ballets russes, qui est vraiment fort originale et encore inégalée en Europe.

Je ne ferai que citer les revues, ou *shows*, toujours parfaitement honnêtes et d'une mise en scène incomparablement fastueuse, et les spectacles féeriques à grand déploiement de décors et de costumes. L'art du costumier, celui du décorateur, la science de l'éclairage sont très supérieurs à ce qui se fait dans ce genre en Europe, sauf peut-être en Allemagne.

Et je m'aperçois que je n'ai pas parlé du cinéma américain qui mériterait à lui seul toute une étude détaillée. Auprès du cinéma américain, le nôtre n'existe pas, tant il apparaît piètre, mesquin, pauvre et sans originalité. Le cinéma en Europe est

encore presque entèrement à la remorque et à la mauvaise imitation du théâtre, tandis qu'en Amérique il s'en est dégagé et révèle déjà qu'il sera bientôt une forme nouvelle de l'art, aux ressources toutes inédites, qui pourront, dans la recherche d'une plastique mouvante, établir la mystique du geste...

Le résumé que je trace ici peut paraître, comme le sujet particulier qui l'inspire, un peu naïf. Je crains qu'on ne le juge ainsi, et c'est votre faute, Sam. Les Etats-Unis sont, pour des gens d'Europe, un des pays les plus difficiles à pénétrer dans leur esprit. Je le répète : l'explorateur qui débarque sur les rives du Congo ou du Zambèze n'est pas vite étonné par ce qu'il voit, car il s'attendait à toutes les surprises que l'on peut rencontrer dans des régions qui ignorent toute notre civilisation. Mais le voyageur, qui se promène aux bords de l'Hudson, du Potomac ou du Mississipi, tombera de suprises en stupéfactions quand il s'apercevra qu'un peuple, qu'au débarcadère il voyait si semblable au sien et si empreint de la même culture, diffère, en fait, par tant de points essentiels de nos bonnes vieilles gens d'Europe qui — je me hâte de le dire — avec leur somme de vertus, de défauts, de préjugés, d'habitudes, sont cependant parmi les spécimens humains les plus charmants que la terre ait vus naître.

XI

PETITES VIES

Les Américains adorent les petits enfants. Je n'ai jamais vu nulle part témoigner aussi ouvertement, en tous lieux et en tous temps, un tel amour pour eux.

Les *babies* américains, gras, roses et robustes, méritent d'ailleurs cet amour, car ils sont charmants. On les entoure de mille soins, on les gâte, non cependant sans les élever avec une liberté qui ne paralyse en rien les ravissantes et spontanées manifestations de leur nature.

Les enfants de cinq à six ans sont de petites individualités importantes, d'une gravité exquise, qui, sans l'ombre de timidité, traitent les grandes personnes en vieux camarades et commencent déjà à avoir des opinions ingénues sur beaucoup de questions...

Petits garçons et petites filles, *boys and girls*,

se ressemblent; tous sont élevés de la même manière et souvent vêtus de semblable façon, car les petites filles portent, pour se livrer à leurs jeux, des culottes. Leurs cheveux sont coupés circulairement à la hauteur de la nuque, dégageant ainsi le cou svelte et les rendant drôles et délurées comme des pages; devant, sur le front, ces cheveux sont taillés en frange plate et droite, toute unie. On n'aime pas, là-bas, le genre caniche : boucles, rubans, papillotes et accessoires ridicules et ennuyeux ne sont pas de mise. Les enfants sont cent fois plus charmants dans cette simplicité.

Ils ne sont entravés par rien; ils n'ont pas de mamans grondeuses ou de gouvernantes grincheuses qui les rendent guindés et leur apprennent la timidité et la gaucherie, sous prétexte de leur inculquer les règles de la bonne éducation.

On n'aime pas non plus, chez l'oncle Sam, à troubler leurs petites âmes par de terribles contes, par des histoires de fantômes et de revenants, ni même par la pensée du diable qui mène en enfer les mauvais enfants.

On laisse aux petits leur conception naturelle de la vie, qui est encore toute rose et pleine de gaîté. On les entoure de ce qui peut les réjouir. Les bébés des riches ont de belles nurseries claires, avec des images drôles, des costumes de couleur éclatante, des jouets innombrables et conçus dans une très amusante volonté d'humour.

Les bébés des pauvres sont moins pauvres que chez nous, grâce à des œuvres de charité nom-

breuses qui s'occupent d'eux, qui leur donnent du bon chocolat en hiver, de la glace en été, et qui les envoient aux champs, par des jours torrides, rire à la Nature et remplir leurs petits poumons de futurs citoyens d'air pur et d'atmosphère vivifiante; les petits garçons dont les papas ne gagnent pas beaucoup d'argent ne sont pas traités en vauriens lorsqu'ils jouent dans les rues et dans les parcs; les policemen ne leur inspirent pas de terreur et personne ne voit de mal à les laisser, aux heures chaudes de l'été, gambader dans l'eau ruisselante des belles fontaines de pierre et de marbre qui ornent les quartiers aristocratiques. On leur donne avec sympathie et un peu d'attendrissement le nom amusant de *Kiddies*.

On n'apprend pas trop aux petits Américains à se taire de peur de dire des bêtises ou de faire du bruit. On les laisse librement s'aventurer dans les sentiers inexplorés de leurs nouvelles existences et l'on pense que l'école de l'expérience personnelle est la meilleure de toutes.

Ces petits êtres heureux peuvent questionner sur toutes choses et poser les interrogations les plus saugrenues; on ne leur répond jamais : « Tu m'ennuies », ou bien : « Tais-toi, toutes tes questions me rompent la tête ». On tâche de leur expliquer ce qu'ils désirent comprendre.

On les fête. On les photographie. On en est fier de la plus jolie fierté qui soit. On a pour eux mille indulgences. On leur pardonne tout, avec attendrissement. Le monsieur aigri, qui n'aime pas les enfants car ils font du tapage, n'existe pas

en Amérique. Tout le monde nourrit pour ces petits dieux tyranniques et innocents une sympathie incommensurable qui se lit même dans les yeux des inconnus et dans leur façon de parler.

Le sentimentalisme de l'Américain se révèle entièrement dans cette adoration (qui n'est, je crois, aussi générale dans aucun autre pays du monde). De tout ce qu'on lui a raconté des Allemands pendant la guerre, rien ne l'a autant frappé que l'idée que des soldats auraient coupé la main à des petits, pendant l'invasion de la Belgique, et que les *babies* de France auraient dépéri à cause du manque de lait.

L'enfant américain est un être sacré; c'est un petit homme déjà; demain il sera un soldat vaillant et solide, et un loyal citoyen. La petite fille deviendra sa compagne et la mère de ses enfants. Il faut tout faire pour que l'un et l'autre acquièrent à la perfection les qualités que ces beaux titres de soldat, de citoyen, de mère exigent. Ainsi le sentiment civique, qui est presque religieux aux Etats-Unis, rejoint et explique cet amour éclatant pour les fruits nouveaux de la race.

XII

LABOR

Loin de moi la pensée de vouloir, en quelques pages, donner une vue, même synthétique, de l'ensemble des phénomènes du travail aux Etats-Unis. Mais pourquoi ne me risquerais-je pas, après avoir parlé de tant d'observations agréables et frivoles, à émettre certaines remarques qu'une attention soutenue et des rapports avec quelques hommes particulièrement mêlés aux milieux ouvriers m'ont permis de recueillir?

Il faut, d'abord, marquer qu'une question de mentalité différencie, de manière essentielle, la façon dont se pose le problème du travail en Amérique et dans certains pays d'Europe, en France, en Belgique, en Italie ou en Russie surtout. Aux Etats-Unis, je l'ai dit d'autre part, la moyenne en toutes choses est excellente : s'il n'y a guère d'élite, il n'y a plus de ces groupes

sociaux si arriérés qu'ils évoquent, parfois, pour nous, les temps barbares. L'éducation du peuple entier est bonne et il n'existe, vraiment, que des dissemblances bien moins sensibles qu'ailleurs dans les apparences extérieures des différentes classes.

En Amérique, il n'y a point — quoiqu'en aient quelques dames fort riches — d'aristocratie, de même il n'y a pas, à proprement parler, de prolétariat, dans le sens un peu péjoratif que nous attachons trop souvent à ce mot. Il y a des citoyens, les uns travailleurs de la pensée, les autres travailleurs manuels : ils sont presque placés au même degré dans la considération publique. Ainsi se développe ce fort sentiment d'égalité qui fait n'attacher d'importance qu'à la valeur intrinsèque de l'individu, à ses actes ; ainsi s'accentuent cette facilité et cet agrément de rapports entre gens de classes différentes. Car si la discipline librement consentie est très forte, même un peu germanique d'apparence, elle n'amène cependant jamais, comme en Allemagne, un ton rogue et distant de la part de l'employeur, ni la moindre marque d'obséquiosité ou même de timidité de la part de l'employé.

Je ne crois pas être le seul à éprouver cet affreux sentiment qui faisait qu'avant la guerre, quand je parlais à un ouvrier, je ne me sentais jamais, quelque effort que je fisse, en véritable état de camaraderie avec lui : j'apercevais le terrible fossé social, je voyais l'homme du peuple mal à l'aise, ennuyé, contraint ; je sentais moi-même

que mes frais d'amabilité devaient sembler un peu faux et, malgré moi, condescendants; je me paraissais gêné d'être habillé trop correctement ou d'avoir des gants ou, si c'était en Belgique, de parler un français qui, je n'en puis rien, ne se ponctuait pas de jurons flamands. J'étais embarrassé d'être un « bourgeois », déplorablement. La guerre a sans doute abaissé cette barrière. Mais, en Amérique, je n'ai jamais éprouvé de sentiment semblable. J'ai très souvent parlé à des hommes de toutes les conditions, même des plus humbles : nous nous trouvions toujours sur un pied d'égalité ou même de camaraderie parfaites, nous nous sentions tous les deux dans la plus complète aisance et je n'avais à faire aucun effort pour tâcher de me donner un air « peuple » devant un interlocuteur qui aurait tourné d'un air embarrassé sa casquette entre ses doigts.

Ce fait m'a beaucoup frappé, et, pendant longtemps, j'ai réfléchi à son explication : « Que diable ! me demandais-je, ne pourra-t-on jamais faire comprendre à l'ouvrier de chez nous qu'il est un homme, avec ni plus ni moins de valeur essentielle que celui qui lui parle ? »

Ceux qui ont eu des rapports, durant la guerre, avec les soldats de l'armée du général Pershing, ou même, à un degré moindre, avec ceux du maréchal Douglas Haig, se sont tous posé un jour semblable question. Il en faut déduire des conclusions tout à l'honneur de la mentalité des Anglo-Saxons. Je crois donc que si les institutions de cette race sont, parfois, moins démocratiques que

celles des peuples latins, son esprit et son éducation le sont plus réellement.

En Amérique, l'esprit démocratique se trouve fortifié, d'une manière qui n'est d'ailleurs possible que dans un pays neuf et exempt de vieux préjugés, par l'absence de classement social *a priori*.

En Europe, la situation de l'ouvrier est terrible, car cet homme se voit, sauf de très rares exceptions, enchaîné pour toute l'existence à la catégorie de gens parmi lesquels la Providence l'a fait naître. Une éducation différente, des habitudes particulières à un état social déterminé, de toutes parts des préjugés plus stricts que des lois, et, de ce fait aussi, le manque de confiance dans la réussite, font que, chez nous, celui qui débute dans d'humbles besognes atteint bien rarement les plus hauts échelons de ce que nous appelons, avec une ironie involontaire, l'échelle sociale. Il n'y a rien qui emplisse autant d'esprit démocratique un parvenu de Broadway que de songer que le garçon qui le sert à table, ou que celui qui poinçonne ses tickets au Great Central jouira, peut-être, dans dix ans, d'une situation plus brillante que la sienne.

Aux Etats-Unis, la valeur et le travail peuvent ouvrir toutes les ambitions, la chance semble heureuse de les favoriser et le public applaudit sans envie à leur réussite.

C'est cela, le large esprit de vie de la nation américaine...

Le principal corollaire de cet état de faits est

d'apporter une autre différence radicale, et sur laquelle je ne saurais trop insister, entre les revendications ouvrières d'Amérique et d'Europe : aux Etats-Unis, il n'y a guère de lutte de classes. Après ce que j'ai dit précédemment, cette constatation est compréhensible sans longues explications : nul homme n'étant rangé dans une catégorie sociale immuable, chacun, grâce à la richesse du pays, trouve facilement du travail et nourrit l'espoir de gagner, par ce travail, l'indépendance et la fortune qui lui permettront de se classer aux premiers rangs de la société. Alors, pourquoi une lutte de classes qui n'amènerait que troubles, arrêts, désordres, sans amélioration effective ?

Voilà la raison pour laquelle la Fédération américaine du Travail n'est pas marxiste, ni socialiste. Quelque confusion s'est souvent établie en France et en Belgique à ce propos. Les socialistes de nos pays, au cours de la guerre principalement, puis pendant et après les négociations de paix, ont entretenu des rapports assidus avec l'*American Federation of Labor*. Les socialistes français auraient bien voulu transformer en absolus coreligionnaires les membres de cette fédération, pour laquelle ils n'avaient pourtant pas toujours été si aimables. Mais les ouvriers yankees, quoique prêts à s'entendre avec les socialistes européens, ne voulurent jamais se laisser embrigader et repoussèrent plus d'une avance. Membres du parti du travail, travaillistes comme nous les avons appelés, ils prétendaient ne point se laisser entraî-

ner à faire de la politique. C'était, au demeurant, la première fois qu'ils consentaient à se rendre à des réunions internationales, et cela non sans manifester quelque appréhension.

Le mot « socialiste » a toujours effrayé les Américains, même ceux dont l'activité les rapproche tant de nos groupes ouvriers. C'est à tel point qu'à la Chambre des Représentants on a refusé d'admettre un membre qui avait été élu avec l'étiquette socialiste, ce qui a pu provoquer de la part des avancés non seulement les mots de « politique réactionnaire », mais ceux, quand même un peu exagérés, de « terreur blanche ». Ceux qui se dénomment socialistes sont traqués, déportés, honnis, malgré qu'il semble que l'actuelle crise économique doive leur faire accomplir quelques progrès.

Le mot « socialiste » signifie, pour la Justice et pour le public américains — à tort, j'en conviens, — anarchiste, bolcheviste, révolutionnaire. Il y a bien un petit groupe qui se proclame audacieusement socialiste, et l'organisation révolutionnaire des *Industrial Workers of the World ;* mais ces organismes sont rejetés par presque tous et n'ont rien de commun avec l'*American Federation of Labor*. Ce petit groupe socialiste, lui, est politique, à la différence de la *Federation of Labor*, qui est purement syndicaliste.

Un jour, à Washington, au début de 1919, je causais avec un membre du Comité du Travail, le Président de la très puissante Association inter-

nationale des Machinistes, William H. Johnston, à qui m'avait présenté mon ami Sam W. Courtley, et je m'étonnais un peu de ce qu'à ce moment-là, en France, Gompers, le vieux président de la Fédération, semblât en flirt avec les socialistes, dont, aux Etats-Unis, il était un des premiers à rejeter le nom avec horreur. Mon interlocuteur me répondit fort justement :

— D'abord, nous avons à nous entendre avec le seul parti ouvrier régulièrement et puissamment organisé en Europe. A défaut d'autre groupement et quelle que soit son étiquette et nos profondes divergences de vues et de doctrines sur certains points, nous avons pour obligation de collaborer avec ce parti à la réalisation des progrès principaux qui peuvent intéresser et améliorer le sort de la classe ouvrière internationale. C'est là notre but et notre devoir. Ensuite, vous devez savoir que ceux que vous appelez socialistes en France et surtout en Belgique ne correspondent pas du tout à ceux que nous nommons socialistes aux Etats-Unis. Les mêmes mots ne désignent pas les mêmes gens. Malgré les nombreux points qui nous divisent, vos socialistes, du moins la partie modérée et raisonnable de ceux-ci, sont ce qu'il y a de plus rapproché de nous autres, « travaillistes », comme vous nous appelez.

D'ailleurs, poursuivit-il, si, en Europe, vous avez parfois commis l'erreur assez excusable de nous baptiser « socialistes américains », vous aurez pu remarquer ici que nos journaux ont, en revanche, bien soin de toujours baptiser les vôtres

« membres du parti du travail français ou belge ». On aurait bien garde d'employer dans nos gazettes le mot « socialiste » qui, quoique plus exact, serait mal compris et ferait un effet déplorable. Au surplus, ajoutait M. W. H. Johnston, nous n'avons que des prises de contact toutes momentanées avec vos socialistes. Le seul parti ouvrier européen avec qui nous ayons eu des relations suivies est celui des Trade-Unions d'Angleterre. Avant la guerre, nous avions aussi entretenu des rapports, mais beaucoup moins assidus, avec certaines organisations allemandes. Peut-être, plus tard, arriverons-nous, dans le monde, à plus de cohésion. Mais il faut encore attendre un peu : pour le moment, les peuples évoluent...



Il semble, en tous cas, certain qu'aux Etats-Unis le parti ouvrier rejettera toujours le marxisme. Il repoussera la lutte de classes parce que la classe ouvrière, qui est la plus nombreuse, se confond chaque jour davantage avec l'ensemble de la population nationale.

Ceci ne veut point dire qu'il n'y ait jamais de grèves. Bien au contraire. Durant l'été 1919 j'en ai vu de nombreuses. Mais les grèves présentent un caractère de revendications professionnelles et jamais d'action politique ; elles ne paraissent pas être révolutionnaires. Les grèves, après la guerre, eurent très souvent pour cause, là-bas aussi, l'augmentation du coût de la vie. Leur but était

d'obtenir la majoration des salaires et la diminution des heures de travail. Bien souvent elles furent terminées à l'amiable, par un accord direct entre patrons et ouvriers, accord établi dans cette atmosphère de « démocratie intellectuelle » qui tend heureusement à s'implanter et à reconnaître des privilèges distincts aux deux parties.

Les membres de l'*American Federation of Labor*, et Gompers, leur Président, en tête, présentent encore cette originalité qui les distingue des socialistes d'Europe : ils sont plus nationalistes qu'internationalistes.

En Amérique, le prolétariat suit le sort de la nation et désire avant tout la prospérité de celle-ci. Il refuse de faire de la politique qui diviserait les activités et dissiperait les forces. Réaliste avant tout, la Fédération du Travail est très puissante parce que très unie, et elle ne veut pas risquer de rompre cette cohésion dans le jeu de la politique ou y chercher un supplément de puissance dont elle n'a nul besoin.

Ce réalisme doit être utilement opposé, dans l'intérêt même des travailleurs, à l'esprit des démocraties mystiques d'Europe, où on le remplace trop souvent par le verbalisme et où l'on perd une grosse partie du temps à philosopher sur la Révolution, le Communisme, la lutte de Classes ou l'Anticléricalisme. Ce sont là jeux d'esprit dont les Américains, gens barbares selon certains, ne goûtent pas encore toute la beauté.

Outre-Atlantique, en revanche, l'éducation et l'instruction dans la classe ouvrière sont bien

meilleures que chez nous. J'ai dit déjà combien j'avais été fortement saisi par cette atmosphère d'égalité intellectuelle. C'est bien à cette communauté d'idéal, à cette absence de lutte de classes, à cette absence de classes elle-même, qu'il faut attribuer la bonne éducation générale. Il s'ensuit qu'aux Etats-Unis les ouvriers ont beaucoup plus de besoins qu'en Europe, qu'ils demandent plus de confort, plus de plaisir, plus de repos... Mais ces exigences mêmes, — on le verra quelque jour chez nous, — sont un excellent stimulant.

La classe ouvrière américaine est foncièrement imprégnée du sentiment de l'égalité, de la plénitude de son droit à la vie, large et humaine. Chez nous, des politiciens, à coups de discours démagogiques, tâchent bien de soulever artificiellement le peuple à l'appel du même sentiment. Mais ce mouvement reste factice ; l'instruction provoquerait bien mieux, d'une façon plus certaine et qui ne pourrait plus être contestée, l'explosion de si légitimes désirs.

Des soldats et des marins américains, ouvriers de leur métier, m'ont parlé avec pitié du sort des ouvriers d'Europe, spécialement de ceux de la « belle France », où ils avaient séjourné longtemps et où ils avaient pu faire à loisir des comparaisons. Ils qualifiaient la façon de vivre et de travailler des prolétaires de chez nous de *médiévale ;* ils étaient sincèrement horrifiés par le manque d'hygiène, les habitudes étroites, la vie ardue, sombre et mesquine des ménages ouvriers qui « triment » jusqu'à la vieillesse dans la déso-

lante condition d'une classe peu différente, maintenant encore, de celle des serfs.

Comme mes amis américains avaient raison ! Mais je crois comprendre mieux qu'eux combien d'obstacles retardent la réalisation des améliorations et quels liens, tel celui de l'ignorance, empèchent encore la démocratie d'arriver, chez nous, à un réel état de fait. En France, pas plus qu'en Belgique, la classe ouvrière, il faut le dire avec franchise, n'est prête à remplir le rôle qui lui revient légitimement. Il faut aussi ajouter que ce n'est point sa propre faute, mais bien celle des préjugés du passé, de ceux qui subsistent, du long esclavage des habitudes et aussi du manque d'efforts sincères de la part des hommes qui auraient dû se constituer les éducateurs du peuple.

Il est d'ailleurs surprenant d'observer la transformation radicale qui s'opère, aussitôt après leur débarquement, parmi les émigrants de toutes les contrées d'Europe qui arrivent en Amérique. Bientôt ils subissent la bienfaisante influence du milieu et, à leur tour, éprouvent des besoins nouveaux qui en font d'autres hommes, plus « civilisés » si j'ose dire ainsi, qu'ils ne l'étaient auparavant, car la civilisation se manifeste toujours par le plus grand développement des besoins.

Le récent immigré se sentira sans tarder vivifié, grandi, par l'atmosphère qui l'entoure. Il ne sera plus un paria, il commencera à comprendre qu'il est tout simplement un homme, comme tous les autres.

Sait-on, à ce propos, qu'aux Etats-Unis il

n'existe pas de journaux de classe? L'ouvrier ou le banquier milliardaire lisent le même quotidien. Il se publie, il est vrai, des organes, des revues et des magazines surtout, tout à fait spécialisés, mais ceux-ci ne traitent alors que de matières professionnelles et non de nouvelles courantes.

Qu'on réfléchisse combien, chez nous, la lecture de divers papiers, écrits chacun dans une distincte atmosphère de classe et pour un public spécial, accentue la division entre les différentes catégories sociales. Aux Etats-Unis on ne pense pas que le citoyen ait besoin d'apprendre les faits divers ou ceux de la politique, de la finance ou des sports, dans une forme et un langage différents selon qu'il travaille des mains ou de l'esprit.

*
* *

Dans la démocratie américaine — qui est la vraie démocratie, c'est-à-dire celle qui ne consiste pas dans l'absence de discipline, dans le plus de liberté personnelle et de licence individuelle, mais bien dans l'égalité des chances, pour tous les hommes, d'acquérir le bien-être, la fortune, le pouvoir — dans la démocratie américaine, l'organisation ouvrière a atteint un stade plus avancé que chez nous. Je ne fais pas allusion, en disant cela, au suffrage universel, qui est une acquisition antédiluvienne, purement politique d'ailleurs, mais bien à la démocratie industrielle qui va naître.

Il est incontestable — du moins ce me semble — qu'en politique les hommes ont définitivement

renoncé au pouvoir de droit divin, et que les gouvernés ont acquis la faculté, quoique d'une façon souvent illusoire encore, de participer à la direction du gouvernement. La chose est fort juste et nous paraît aujourd'hui toute naturelle.

Mais pourquoi, dans l'usine, petite autocratie, n'en est-il pas de même? Pourquoi les hommes qui choisissent leurs constituants pour la nation, ne pourraient-ils pas participer à la rédaction de leurs propres contrats de travail? Et pourquoi le gouvernement de l'atelier, comme celui de l'Etat, ne pourrait-il être exercé avec l'agrément des gouvernés?

J'entends des chefs d'industrie crier :

— C'est de la spoliation; l'atelier m'appartient, c'est moi qui, par mon travail, mon intelligence et mes capitaux, suis arrivé à l'édifier; il est mon bien, et je préférerais cesser mes affaires que d'abdiquer mes droits.

Les rois ne pouvaient-ils pas dire aussi qu'ils avaient, dans bien des cas, édifié leurs royaumes et réalisé l'unité et la grandeur de ceux-ci? Cependant vous reconnaissez, patrons, qu'on a été juste en mettant des bornes au caractère absolu de leur pouvoir... D'ailleurs, quand se développera la démocratie industrielle, le patron gardera encore son mot à dire et sa jolie part de bénéfice. Il sera un monarque constitutionnel, voilà tout. Croyez-vous vraiment que les monarques constitutionnels soient tant à plaindre et qu'ils aient renoncé au métier ou fermé boutique parce que dépossédés du droit divin?

Aux Etats-Unis, nous pouvons déjà constater d'heureuses expériences de principes démocratiques introduits dans les usines. En un livre récent, *Man to Man*, un homme qui a étudié longuement ces questions, M. John Leitch, a donné de nombreux exemples d'usines américaines où l'on a ainsi réalisé une sorte de système constitutionnel industriel qu'il définit ainsi : « L'organisation de toute usine ou autre institution d'affaires en un petit état démocratique, avec un gouvernement representatif qui aura ses phases législatives et exécutives ». Il cite, notamment, le cas typique de la fabrique de pipes William Demuth and C°, dans le Long-Island, où, bien que la plupart des ouvriers fussent des étrangers qui ne parlaient même pas l'anglais (sur un total de neuf cents hommes, il y avait environ la moitié d'Italiens, un quart de Polonais, et le reste venant de tous les points du globe), on parvint à établir, non seulement un système de dividendes sur les bénéfices pour les employés, mais un véritable gouvernement constitutionnel copié sur celui de l'Etat.

On y forma un Cabinet ministériel, groupant les chefs de l'usine, avec le président de la Compagnie comme Premier. Le Corps législatif se composait d'un Sénat comprenant les directeurs des différents départements et les contremaîtres, et d'une Chambre des Députés élus par les ouvriers. Les élections pour cette Chambre des Députés se faisaient par département ou atelier, un député représentant chaque groupe de vingt-cinq ouvriers.

Dans le cas où cet atelier aurait eu moins de vingt ouvriers, il s'unissait, pour l'élection, avec un autre petit département. Ces différents corps constitués élisaient eux-mêmes leurs chefs qui étaient, pour la Chambre des Députés : un président, un vice-président, un secrétaire et un commissaire ; ils constituaient ensuite des commissions qui s'appelaient : Commission des Programmes ; Commission des Projets et Réformes ; Commission du Matériel imparfait et du Travail défectueux ; Commission de la Publicité ; Commission de la Sûreté ; Commission des Fêtes et Commission de l'Education. Des ordres du jour adoptés par vote couvraient la procédure. Au sein du Sénat, des commissions du même genre furent organisées.

Toutes les plaintes, les difficultés, les conflits relatifs au travail et au salaire étaient présentés aux députés, qui les discutaient dans des réunions publiques et qui prenaient des décisions ou les suggéraient. Toutes les mesures touchant à la conduite de l'usine devaient passer devant les deux Chambres et être approuvées par le Cabinet...

On m'objectera, à propos de cet exemple typique pris entre beaucoup d'autres, que, chez nous, expérience semblable a été tentée déjà. Je le sais. Mais ce ne fut jamais aussi complètement, et ce qui est nouveau, c'est qu'on est arrivé, en Amérique, à des résultats excellents. Il est vrai que l'esprit tout particulier qui règne là-bas est nécessaire pour que de telles réformes soient prises au sérieux. Il faut aussi un grand nombre d'ouvriers,

au moins cinq à six cents, pour pouvoir constituer un organisme si complet.

Beaucoup d'industriels américains comprennent d'ailleurs et admettent la démocratisation des industries. et ils ne cachent plus que, pour les grands moyens de production, ils deviennent favorables à la nationalisation.

On se souvient, à ce propos, qu'en août 1919, la « Fraternité des employés de chemins de fer des Etats-Unis » demanda que, comme solution au haut coût de la vie et au problème des salaires, on nationalisât purement et simplement toute l'exploitation des railways. Les réseaux, appartenant à des sociétés particulières, avaient été réquisitionnés et exploités (dans des conditions d'ailleurs tout à fait désastreuses) par l'Etat, durant la guerre. Un certain Plumb proposa qu'ils fussent, cette fois, rachetés définitivement aux compagnies par l'Etat, et qu'ils soient remis en pleine propriété à tous les employés et ouvriers, qui les auraient exploités à leur propre profit, les bénéfices étant partagés entre tout le personnel.

On saisit quel formidable bouleversement social aurait été l'adoption par les Etats-Unis de cette mesure de nationalisation qui aurait, évidemment, été suivie par celle de toutes les grandes industries. Cette transformation, accomplie en dehors de toute révolution, dans le calme et selon la voie légale par un des premiers pays de la terre, aurait été la plus grande étape réalisée vers la socialisation du monde.

Le projet fut très discuté. La presse, en géné-

ral, lui fut hostile, car elle y voyait une avance vers le communisme et le bolchevisme. Elle admettait, néanmoins, que les ouvriers avaient le droit de recevoir une participation directe à la gestion des affaires des compagnies et de percevoir des dividendes sur les bénéfices.

La question de la nationalisation, qui n'est pas encore réglée définitivement, est toujours très aigüe et le sera sans doute longtemps encore...

*
* *

[illegible] *American Federation of Labor*, elle, pousse, [illegible]is où elle en a l'occasion, à la nationali[illegible]. Celle-ci se produira fatalement un jour, et [illegible]entera encore de façon formidable la puis[illegible] déjà si grande de l'organisme ouvrier des [illegible]ats-Unis, puissance dont celui-ci use de raisonnable façon parce que, je le répète, son intérêt s'identifie avec l'intérêt général.

Cette fédération reste le groupe syndicaliste le plus puissant des Etats-Unis. Elle représente surtout un organe de concentration dont le but essentiel est d'obtenir « un juste salaire pour un juste travail ». Elle forme une véritable aristocratie, car elle n'accepte que les ouvriers qualifiés, et en leur faisant payer une forte cotisation. Elle fut, de ce fait, souvent attaquée par certains éléments révolutionnaires, comme les I. W. W. (*Industrial workers of the world*) qui lui voudraient faire changer de rôle et la transformer en un organisme de combat.

La *Federation of Labor* n'a jamais fait de politique, à proprement parler. Il n'y a pas de parti ouvrier puissant. On vit bien, autrefois, en Californie, Denis Kearney essayer de soulever la masse populaire pour qu'elle se coagulât en un parti du travail, mais il échoua. Plus récemment, on vit encore différentes tentatives, mais il ne semble pas qu'elles aient chance d'aboutir à des résultats importants.

Samuel Gompers, qui depuis vingt-huit ans a été perpétuellement, sauf une fois, réélu président de l'*American Federation of Labor*, est un petit vieillard d'origine juive hollandaise, très laid et presque ridicule, ce qui est fort rare pour un homme de sa situation dans un pays où la foule attache beaucoup d'importance à l'impression que produisent ses élus ; c'est lui qui s'est presque constamment opposé à ce que la Fédération se mêlât de politique. Il a cependant, un moment, semblé soutenir Wilson et le parti démocrate, à l'époque où, pendant la Conférence de Versailles, il rêvait d'une Confédération internationale du Travail. Mais l'expérience a mal réussi. Wilson a acquis l'impopularité que l'on sait. Le malin Gompers s'est hâté de revenir à la neutralité d'autrefois, et son idée de confédération a échoué par la faute des socialistes européens qui, assez absurdement, semblaient vouloir confondre l'internationale politique avec l'internationale ouvrière.

Notons qu'en Amérique, pays où il y a un nombre énorme de fermiers, ceux-ci commencent

à s'organiser aussi et à se grouper en puissantes associations qui ont des tendances à se rapprocher de celles du travail. Un des socialistes belges les plus cultivés et les plus intelligents, qui, depuis plusieurs années, étudie ces problèmes, aux Etats-Unis même, y voyait un des symptômes les plus curieux de la transformation qui s'accomplissait, et prédisait que l'on verrait bientôt évoluer l'Etat vers la forme d'une république coopérative des producteurs, suite d'une alliance entre les syndicats ouvriers et les organisations de fermiers. Nous ne savons pas, vraiment, si les choses iront si vite que cela...

Quoi qu'il én soit, et tant qu'elle défendra des idées saines, même les plus avancées, il semble que c'est la *Federation of Labor*, dirigée par des gens intelligents, fonctionnaires zélés et actifs, éloignés de toute démagogie, qui triomphera, parce qu'elle englobe tous les éléments qualifiés du monde ouvrier et parce que ceux-ci sont soutenus par ce très réel idéalisme démocratique que l'on comprend encore si mal en Enrope, où tant d'exemples nous en furent cependant fournis depuis quelques années. Les ouvriers américains sont des réalistes poussés par leur idéalisme. Ceux d'Europe, mal dirigés, sont trop souvent des utopistes poussés par du verbalisme. Je ne saurais assez insister sur cette différence radicale que j'ai pu observer notamment dans les Etats si industriels de l'Ohio et de la Pensylvanie et dans la ville de Pittsburg.

C'est le même idéalisme pratique qui fait que

l'ouvrier américain rejette le Taylorisme, à l'heure où certains professeurs européens semblent pris d'engouement pour lui. On n'ignore pas que ce système, baptisé du nom de Taylor, son inventeur, étudie la durée de temps élémentaire de chaque mouvement accompli par les ouvriers ; son but est de corriger ces mouvements, de les réduire au minimum, d'en augmenter la rapidité et, en un mot, d'accroître le rendement.

Eh bien, les ouvriers, et la *Federation of Labor* à leur tête, ne veulent plus de ce Taylorisme, dont il fut tant parlé chez nous. Ils n'en veulent plus parce que cette méthode oublie l'élément psychologique dans le rendement et que l'ouvrier américain, qui n'est ni un animal, ni une machine, ne veut pas être traité comme tels. On prétend, à juste titre semble-t-il, que cet élément psychologique peut, à lui seul, modifier tous les calculs mathématiques accomplis à propos du rendement de l'ouvrier, deux hommes n'étant jamais pareils, l'un étant jeune, l'autre vieux, l'un apathique, l'autre ambitieux, l'un fort, l'autre fatigué : ces facteurs individuels ne peuvent être calculés et suffisent donc à ébranler tout le système de Taylor.

On reproche aussi à ce système d'annihiler les fonctions intellectuelles des travailleurs, qui ne pensent plus et deviennent de vrais accessoires mécaniques. Réduisant à rien la part de l'énergie et de l'intelligence, la méthode taylorienne supprime également la chance de réussir, de briller, de se faire valoir ; elle sanctionne de façon définitive l'inégalité de naissance en enlevant au bon

travailleur la chance qu'il possède (en Amérique) de faire fortune ; elle supprime l'initiative, l'émulation et aussi ce puissant stimulant américain qu'est, en toutes choses, la notion sportive de la lutte, ce sentiment du record que les Yankees aiment à mettre jusque dans les détails de leur besogne quotidienne.

On n'ignore pas qu'aux Etats-Unis on en est déjà arrivé à obtenir de très économiques moyens de production, dus à la fabrication en séries de types uniformes, c'est-à-dire à ce que l'on a appelé la « standardisation. » Je lisais dernièrement l'exemple des pneus d'autos, dont on fabriquait avant la guerre deux cent trente-deux types différents, tandis que, maintenant, on n'en fabrique plus, dans tout le pays, que neuf, réalisant ainsi une précieuse économie de matériel et un grand gain au point de vue pratique.

Il faut néanmoins ajouter que la diminution du coût de la production est due pour une bonne part à l'application intelligente et atténuée du système de Taylor, quelque critiqué que celui-ci soit aujourd'hui.

Par ces procédés divers, la production étant plus grande, la richesse le devient aussi et, de même, tout naturellement, les salaires. Ceux-ci s'élèvent et peuvent arriver à satisfaire des ouvriers qui sont plus exigeants que ceux de France, d'Italie et de Belgique...

Ainsi vit et prospère cette heureuse république, où il y a moins de troubles sociaux qu'ailleurs, où, par conséquent, nul ne veut du bolchevisme,

qui ne pourrait rien lui apporter, où, à cause de l'étendue infinie du territoire, il y a toujours plus de travail que d'ouvriers, et où l'on voit, même en temps normal, un charretier gagner le double de ce que reçoit dans la très vieille Europe un officier ou un professeur d'université...

XIII

UNE VIEILLE CITÉ DE FRANCE

Quand, en décembre 1918, j'arrivai à la Nouvelle-Orléans, j'étais saturé d'impressions vives et de paysages colorés.

En quelques jours, nous étions descendus du nord glacial et neigeux pour traverser la vieille Virginie, toute embuée de pluie, puis les Carolines du Nord et du Sud, la Géorgie et la Floride, où le soleil avait paru et la chaleur augmenté d'heure en heure.

Eclatement de l'été au cœur de l'hiver! Nous avions dépassé Miami ; l'Atlantique était apparu d'un bleu intense entre les palmiers verts. Puis nous étions entrés tout à fait dans les régions tropicales au sable éclatant, ne séjournant que quelques heures à l'extrême pointe de la presqu'île de Floride, dans le port militaire de Key-West, brûlant, isolé, perdu, écrasé par le soleil blanc.

Au cours d'une nuit chaude, lourde, voluptueuse et comme féminine, sur un petit bateau clair, nous avions traversé, en six heures, cette partie de la mer du Mexique qui nous séparait de Cuba...

C'est alors que nous avions passé quelques jours dans la vieille ville de La Havane, colorée, sale, espagnole, si étrange après les cités américaines. Ensuite nous étions repartis, toujours en grande hâte ; après une autre traversée, nous avions parcouru les plaines, dénudées en cette saison et presque inhabitées, de l'Alabama, où il y avait jadis tant d'Indiens, et, enfin, nous étions arrivés un soir, après des jours et des jours de pullman-car, dans ces régions immenses, à l'embouchure du Mississipi cher à M. de Chateaubriand, tout au fond du golfe bleu du Mexique, dans la Louisiane lointaine.

Et, cependant, la Nouvelle-Orléans ne déçut point mon œil blasé et mon esprit lassé de trop de visions rapides et diverses.

A minuit, sur le quai de la gare, nous descendions de notre wagon et un journaliste, avant que j'aie quitté la station, me demandait déjà : « Quelle est votre impression sur notre cité? ». Sur quoi je répondis, imperturbable comme il convenait, qu'elle me paraissait admirable. O américanisme !

Pendant les jours de Christmas, jours encore tout enfiévrés des joies de la Victoire, pendant lesquels nous allions être reçus dans cette ville, ce fut comme une oasis européenne et charmante.

New-Orléans, chaque jour plus importante

à cause de la proximité du canal de Panama, possède, dans une boucle du Mississipi, un port qui est le deuxième des Etats-Unis et qui est assez comparable, comme situation, à celui d'Anvers.

Mais ce qui m'a laissé la plus forte impression, ce ne sont point les docks énormes, échevelés de grues, de cheminées, de câbles, d'élévateurs, ou le mouvement du fleuve, ou les prodigieux entrepôts bourrés de coton et de denrées venues du Sud ou du Japon, mais c'est de m'être trouvé dans une vieille cité encore très française malgré cent ans de séparation...

La Louisiane a conservé le nom charmant et évocateur qui lui fut donné par les colons français pour rendre hommage à Louis XIV, et sa capitale, la Nouvelle-Orléans — aujourd'hui New-Orléans — fut fondée, en 1718, par un sujet de Louis XV : Bienville. Au milieu de cette très grande ville américaine, a subsisté presque intact un quartier original, sans doute le plus ancien du pays, et qui conserve tout un exquis parfum de vieille France. A part certains détails, tels que des écriteaux en anglais ou des arbres tropicaux, on se croirait, sous l'ancien régime, dans quelque calme cité de Touraine à l'architecture d'un XVIIIe siècle simple et bien ordonné.

Les rues portent des noms désuets, qui sont inattendus dans ce pays de voies numérotées. Vous y trouvez la rue Dauphine, que coupe la rue Conti ; la rue de Bourbon, où l'on montre un vieux et enfumé « cabaret d'absinthe » géré depuis 1798 par la même famille, qui y a protégé,

dans les jours révolus, les rendez-vous du pirate Laffitte et de sa bande ; plus loin est l'Opéra français, qui organise encore chaque année une « saison » ; la rue Royale, où se rencontre un antique corps de garde espagnol, car les Espagnols avaient été maîtres de ce pays durant quelques années ; la rue de Chartres, où se trouve, à front de l'ancienne place d'Armes, le « Cabildo », qui pourrait être l'hôtel de ville d'une cité normande ; c'est dans la salle capitulaire de ce palais que fut signé l'acte de transfert de la Louisiane, de l'Espagne à la France ; c'est là aussi qu'eut lieu, en 1803, la cession de ce qu'on appelait à cette époque la Nouvelle-France, par les mandataires de Napoléon à Jefferson, président des Etats-Unis ; c'est là enfin qu'habita, en 1826, Lafayette. A côté, s'élève la cathédrale Saint-Louis et le palais dénommé « Presbytère » ; puis ce sont d'autres voies aux noms qui évoquent toute une belle période de la France royale : rue du Maine, rue d'Orléans, rue Sainte-Anne, place de Beauregard, rue de Toulouse, rue Saint-Philippe, rue Conti... Tout cet ensemble fané forme, dans une disposition régulière comme celle de Versailles, ce que l'on appelle de nos jours le « Vieux Carré. »

En cette ville ancienne et charmante, beaucoup de gens parlent encore un français très pur et évoquent avec émotion et fierté les liens qui les rattachent à la patrie du passé et à sa gloire d'hier et d'aujourd'hui : Que serait-il advenu de toute l'histoire des Etats-Unis si la Louisiane était restée française?...

Nous avions pour cicerones, dans notre promenade, des hommes d'une affabilité extrême, dont plusieurs appartenaient à cette vieille et opulente classe des aristocratiques créoles, portant des noms qui sonnent leur origine, et parlant avec un peu d'accent le beau langage de Jean-Jacques Rousseau. Un de ces créoles, le général X..., se montrait notre compagnon dévoué et nous donnait des détails intéressants, et parfois touchants dans leur naïveté, sur tout ce que nous apercevions. Parce qu'en Amérique presque rien n'est ancien, les citoyens du Nouveau-Monde conservent avec une pieuse fierté le moindre détail, souvent même le plus insignifiant et parfois celui du goût le plus déplorable, de ce qui les rattache à leur court passé. Et dans l'hôtel de ville, neuf celui-ci, où l'on nous a si aimablement offert un vin d'honneur, le portrait de Louis XIV, entouré de ceux d'autres seigneurs à perruques, domine le cabinet du *Mayor*.

Ce sont là, comme en plusieurs endroits de la ville, des souvenirs des rois de France, et d'autres de Napoléon, des « jours coloniaux », de la guerre d'Indépendance, du général Lee et de ses confédérés, du président Jackson, et même de Louis-Philippe, qui vint dans la « Cité du Croissant », comme on l'appelle joliment à cause de la forme elliptique que lui fait épouser le fleuve... C'est vraiment un tout autre monde, plein d'évocations de l'histoire des Etats-Unis au XVIIIe et au début du XIXe siècles.

On éprouve un sentiment un peu nostalgique,

après la douche d'américanisme, à se trouver dans cette ville si pleine encore de l'Europe et de la France. Malgré l'énorme cité et le vaste port qui sont venus aujourd'hui s'agglomérer au « Vieux Carré », c'est toujours celui-ci qui reste le plus impressionnant. *The city of romance*, disent les Américains eux-mêmes, en parlant de cette ville du sud, où le climat est plus doux que le long de l'Atlantique et où, dit-on, les tempéraments, peut-être parce qu'on se rapproche de la frontière du Mexique, sont plus ardents, plus voluptueux, plus latins que ceux des habitants des quarante-sept autres États...

XIV

LA BEAUTÉ NOUVELLE

Personne, que je sache, pas même Paul Adam, ne s'est, jusqu'à présent, aventuré à dire congrument la grande beauté des Etats-Unis d'Amérique. Tâche téméraire ! Il faudrait, pour l'accomplir, un homme inspiré et audacieux qui fût de taille à chanter, dans une synthèse grandiose, en un poème aux parties multiples et aux vers d'une cadence nouvelle, l'ample splendeur de la démocratie naissante.

Je ne trouve pas, quant à moi, les mots qui pourraient faire comprendre quelle sensation neuve et toute empreinte de magnificence se dégage de la vie américaine.

Aujourd'hui, toute l'Amérique est mue par une force colossale, et sa beauté — c'est ce qui la différencie surtout de celle du passé — ne vient pas d'un détail, de la perfection d'un travail isolé,

d'une œuvre d'art parfaite en ses parties, ni même d'un ensemble de ces œuvres d'art, mais bien de toute une accumulation d'activité et de vie, qui se mêle en un vaste et souverain poème sans expression verbale et dont nous saisissons encore mal le rythme. Là, se confondent les réalisations matérielles, les activités physiques et les créations intellectuelles. Le génie de la Grèce fut formé de l'union de la culture physique et de l'art. Celui des Etats-Unis se forme — si j'ose dire — de l'union du sport et du cinéma...

Si je sens cette harmonie, je ne la pénètre pourtant qu'avec peine. Ouvrant les yeux, j'hésite. Mais quand je m'absorbe dans ma pensée, que je tâche de regarder avec recul cet ensemble, je perçois un peu, dans une synthèse confuse, cette beauté de la chose colossale, de la création utile, de la machine puissante, cette splendeur de tout un peuple âpre au travail, qui rit et chante parfois, dont la volonté tendue est ardente, dont la mâle ambition, sans cesse flattée par la réalisation plus grande des plus vastes de ses rêves, ne connait pas de limites dans ses entreprises, d'un peuple sain et jeune qui lutte, parce que c'est la vie de lutter, et qui sait faire de cette vie de lutte une œuvre d'art étrange, encore imprécise et un peu monstrueuse, car à peine enfantée. Ainsi l'antiquité avait su élever au rang d'un art une lutte d'une autre forme, celle de ses athlètes aux muscles souples et forts.

Est-ce à dire que tout, aux Etats-Unis, me paraisse beau? Que non pas! Il y triomphe beau-

coup de choses laides et mêmes hideuses... Le détail est presque toujours imparfait ou négligé. Les heurts sont nombreux. Mais une très belle statue ne peut-elle être faite de pierre rugueuse? Les imperfections d'une matière vile peuvent-elles empêcher que celle-ci ne soit d'un emploi heureux dans l'ensemble de quelque monument?

Certains peintres modernes ont déjà su tirer des effets puissants de paysages industriels, et un poète comme Verhaeren avait senti palpiter en lui la notion de la beauté angoissante des villes tentaculaires. L'Amérique du Nord, ainsi, peut développer une sensation artistique, étrange et nouvelle...

Parfois, mes amis et moi, nous parvenions à nous isoler des particularités de l'activité ambiante et à dégager, dans un ensemble dont nous demeurions saisis, les palpitations de la démocratie d'outre-Atlantique. Ce qui nous paraissait noble, c'était la marche de toute la machine compliquée formant la nation, c'était la multiple vie du peuple.

On peut, sans doute, regretter que l'élite ne mette pas quelques lumières plus rayonnantes sur ces sommets lointains, mais c'est la grande collectivité organisée et anonyme qui est tout entière l'auteur agissant du poème de la beauté américaine.

Et, dans les soirs, quand, à travers les espaces sans fin de plaines des Etats-Unis, les villes gigantesques, de distance en distance, s'allument et flamboient, d'un océan à l'autre océan, c'est la

divine splendeur du plus beau des chants humains qui retentit vers le ciel étoilé : C'est le travail d'un peuple libre.

Beauté ? Harmonie ? Sans doute. Mais, j'y reviens, faites d'un mélange de réalisations morales et matérielles, bonnes et mauvaises.

L'esprit américain, ardent, libre, farouchement fier et nationaliste, large, brutal parfois, mais vivant et éclatant, forme une partie de cet ensemble. La vie industrielle des cités de fer et de feu, de labeur mécanique et précis dans un vacarme d'acier, en forme une autre. L'architecture et la décoration en sont aussi des éléments.

Trop souvent, dans la même rue, vous voyez, à la suite, un temple grec, une église gothique, un palais vénitien, un château Renaissance. C'est le disparate d'une exposition universelle. Et, cependant, dans la recherche d'un style moderne, que de jolies et intéressantes choses ! Quelles trouvailles ! Quelle originalité ! Certes, nous avions déjà vu, en Europe, quelques tentatives dans ce genre. Mais, à cause des attaches aux anciennes formules, nulle part une telle adaptation au milieu n'avait été atteinte et n'avait pu unir de si heureuse façon le côté pratique à la sensation artistique.

Dans les toilettes des femmes américaines, toilettes assez différentes de celles des Parisiennes, mais souvent fort belles, on retrouve une assez forte impression de goût allemand, notamment dans le choix des couleurs et dans la brusquerie de leur assortiment. Mais, là encore, sous le ciel

clair, cette bigarrure lumineuse est plus agréable que n'importe quel discret assemblage de tons savamment choisis. Cette audace d'harmonie est nécessaire dans la vivacité des tableaux.

Il y a, enfin, éléments essentiels de la floraison américaine, la pensée et l'art à proprement parler, à peine naissants et qui se trouvent déjà un cadre original...

Il existe tout un romantisme américain, qui date de la fin du XVIIIe siècle et de la première partie du XIXe, et qui n'est pas sans un charme étrange et un peu sauvage. Dans sa gaieté et sa joie du présent, l'Américain, qui éprouve l'attrait des horizons, ne déteste pas une note de mélancolie, un rappel de son court passé, un fugitif sentiment de *never more*. Son âme tressaille aux seuls noms sonores de certaines de ses provinces les plus lointaines. Et, pour nous aussi, Arkansas, Klondyke, Arizona, Colorado, évoquent, dans des levers de soleil resplendissants, les rêves prodigieux des chercheurs d'or, les conquêtes des bâtisseurs d'empires qui partaient, durant des jours durs, sur le long sentier de Santa-Fé, au milieu des plaines et des déserts, avec leurs caravanes de lourds chariots que les Indiens, dissimulés dans les montagnes, guettaient sans cesse. Ces noms chantants rappellent la marche vers la Californie en fleurs et vers le bleu Pacifique qui baigne les côtes légendaires de la Chine et du Japon, la vie héroïque dans la prairie infinie, à l'heure où venaient s'y confondre les aventuriers de tous les pays du monde.

Par un phénomène d'amalgame unique et admirable, ce sont les fils de ces hommes divers qui ont formé les beaux soldats de la guerre d'hier, au corps solide, à l'âme ardente, au patriotisme d'autant plus farouche que les parents de beaucoup ont quitté des patries ingrates et de misérables gagne-pain pour venir chercher, dans la grande contrée accueillante, dont ils portent avec fierté le nom de citoyens, une existence d'action et de lutte, mais une existence d'hommes libres, avec tous les champs qui s'ouvrent aux espoirs et au succès...

J'ai connu quelques-uns de ces garçons qui sont, sans doute, les plus vrais de tous les Américains et qui, étranges et ingénus, mènent, dans les vastes régions de plaines et de montagnes, la rude vie des ranchs et des fermes. Beaucoup vivent presque en sauvages, loin de la compagnie des femmes. Ils sont frustes et sains, mais une grande douceur apparaît sous leur brusquerie d'allure, une grande simplicité d'âme se montre dans leur regard clair et droit, une grande gaieté de cœur et une grande amitié prête à se donner se révèlent dans leur accueil.

Ils sont très hospitaliers, ces hommes des déserts, qui gardent les troupeaux innombrables et qui dressent les chevaux sauvages. Dès longtemps, leur nom de cow-boys s'est enveloppé, chez nous, de tout un parfum d'aventure, de roman et de cinématographe...

Est-il donc déjà si loin, ce temps morne du collège, où nous dévorions les brochures hebdoma-

daires contenant les mémoires de Buffalo-Bill et où certains de mes camarades se sentaient pris de la folie de l'américanisme ?

Mon pauvre Henri G..., qui êtes mort à la guerre, j'ai bien souvent pensé à vous, durant mes deux voyages d'Amérique, à l'air yankee que vous excelliez à prendre, à vos photographies, le col découvert, le large feutre sur la tête, un browning à la main... Bien des choses ont passé, ont changé, sont mortes depuis lors, et cependant c'était il y a quelques ans à peine... Je ne partageais pas votre enthousiasme pour les hardis cavaliers des plaines transocéaniques et, lisant Musset et Verlaine, je vous avoue que je trouvais, en ce temps-là, vos distractions d'un genre bien inférieur.

Et cependant, la vie, extraordinaire impresario, m'a mêlé bien plus intimement que le grand nombre de mes camarades à ce monde épique qui nous paraissait légendaire, presque inaccessible. Aujourd'hui, Musset et Verlaine sommeillent dans ma mémoire, mais j'ai songé à nouveau aux récits de Buffalo-Bill, qui me sont réapparus tout parfumés et que j'aurais voulu relire...

Le cinématographe, art populaire, a rendu l'allure de ces cow-boys et de ces trappeurs, et la vision de leurs plaines et de leurs montagnes, presque aussi familière en Europe qu'en Amérique.

Le cinéma, qui a atteint aux Etats-Unis un épanouissement vraiment surprenant, est arrivé à des réalisations auprès desquelles celles de nos

films ne sont que des tâtonnements enfantins. L'Amérique est le grand atelier du cinéma, des *movies*, des *moving pictures*. Le cinéma y a réalisé la création d'une nouvelle plastique, la plastique mouvante, que seule la danse nous avait parfois donnée jusqu'à maintenant : mais la danse est fugitive et ne possède que des moyens limités. Le cinéma est un art qui, comme la peinture, peut donner, sur un plan, l'idée de l'espace ; il devient en outre l'école du geste harmonieux et un moyen d'information et d'instruction, ou une distraction souvent raffinée.

Les Etats-Unis, presque aussi grands à eux seuls que toute l'Europe, sont la merveilleuse contrée du mécanisme ; aussi le cinéma ne s'y révèle pas seulement un art et une affaire, mais un symbole.

Un jour, un compatriote, qui venait de débarquer à New-York, et à qui je demandais ses impressions, me répondit : « Je suis abasourdi : c'est du cinéma ». Le mot est juste. La vie américaine est cinématographique. Du film elle possède la rapidité, la trépidation, la nouveauté. Elle copie le bruit de mitrailleuse de son appareil. Elle renferme, comme le cinéma, la variété, la lumière, l'électricité, les éclairs d'émotion, la beauté faite souvent de bien des morceaux imparfaits.

*
* *

L'Amérique du Nord — et, en cela encore, elle ressemble à l'Allemagne — a le goût du colossal.

Chicago, énorme, donne une impression germanique.

Vraiment, l'Amérique réussit à émouvoir par la grandeur de ses idées et de ses conceptions elles-mêmes comme par celle de ses entreprises financières et de ses réalisations matérielles. Cela encore forme un élément tout particulier de sa beauté...

Le *Woolworth Building* est-il beau ? Je crois bien que oui. En tout cas, il ajoute un facteur nécessaire à l'esthétique du bas New-York, de ce quartier des affaires qui entoure la rue où sont enfermés les milliards, Wall-Street, étroit, grouillant et sombre. Cette maison, qui est la plus gigantesque du monde, qui a trois cents mètres de haut, cinq mille fenêtres, douze mille locataires et employés, et où pénètrent, pour leurs affaires, vingt-cinq mille personnes par jour, est la formidable réalisation de la volonté. Belle en elle-même, élancée comme une tour et blanche comme un minaret, elle a des façades d'une architecture gothique aux nervures fines et élégantes. L'ensemble est d'une richesse inouïe avec ses revêtements de céramiques éclatantes, ses marbres, ses porphyres, ses bronzes ouvrés. Le hall d'entrée, tout éclairé par réflexion indirecte, est revêtu, dans son mystère, de mosaïques précieuses, vert et or, qui font penser à Saint-Marc de Venise ; et c'est de là que s'élancent, sans arrêt, trente ascenseurs que dirigent d'impeccables employés gantés de blanc. Assurément, cela est émouvant et beau.

Cette maison, qui renferme, entre autres organismes, plusieurs banques, est fort justement « une cathédrale du commerce », comme les Américains l'ont baptisée : *A Cathedral of commerce.* Et, là encore, on pourrait découvrir plus qu'un étourdissant chef-d'œuvre de construction, une pensée grandiose et un symbole. Comme la religion a monopolisé l'art et l'architecture à l'époque médiévale, ainsi le commerce a, depuis cinquante ans, soulevé toutes les initiatives aux Etats-Unis. La valeur de toutes ces réalisations n'est, d'ailleurs, pas tant dans la pierre, le marbre ou l'or que dans l'aspiration spirituelle qui les a fait élever. A ce titre, le *Woolworth Building* est émouvant comme le Parthénon ou Notre-Dame de Paris.

Quand, de la terrasse supérieure, où Sam me fit un jour monter, on regarde le prodigieux New-York, que l'on contemple une étendue urbaine où grouillent huit millions d'habitants — la population de toute la Belgique ! — on est saisi à la fois de vertige et d'admiration... Puis, là, c'est l'Hudson, le large fleuve aux docks innombrables ; là, ce sont les îles de plaisir et les plages de soleil ; là-bas, de l'autre côté, c'est l'East-River où, sous les ponts gigantesques, passent sans difficulté des escadres ; là, c'est la ville en quadrilatères jusqu'à l'horizon ; là, c'est l'océan où défilent mille vaisseaux de toute la terre ; de l'autre côté, au delà de la ville, on devine des collines, derrière lesquelles se développent jusqu'au Pacifique les quarante-huit Etats immenses. Là-bas, dans les plaines

et les montagnes que l'esprit évoque et que l'œil ne peut apercevoir, s'enfoncent, se creusent et s'agrippent des chemins de fer à quadruple ou à sextuple voies qui relient l'Est à l'Ouest lointain. Là, se cachent les trésors miniers des Montagnes Rocheuses, de la Géorgie, de la Pensylvanie. Là, se déroule la Prairie sans limites, l'Illinois, l'Iowa, le Dakota, l'Indiana, qui sont devenus les greniers du monde entier. Là, sont les cités du commerce intense, de l'industrie effrénée. Et là, partout, à nos pieds, jusque derrière les horizons, sous des bannières étoilées, cent millions d'êtres respirent cette admirable atmosphère, qui est l'esprit de vie et qui crée, de tout cet ensemble disparate, la beauté unique, incomparable, nouvelle, des Etats-Unis d'Amérique.

Notre Dame des Victoires

XV

LE GHETTO SUR LE SABLE

Cheerio!

Parmi les nombreuses plages qui parsèment les îles entourant New-York, il en est une d'un caractère particulier. C'est Coney Island.

M. Josuah Courtley m'avait dit :

— N'y allez pas, c'est affreusement populaire et bruyant, cela ne vous plaira guère.

Son fils Sam (qui, depuis une semaine, n'est plus *captain*, mais a repris ses affaires d'avant-guerre) m'avait dit :

— C'est unique, vous devez voir cette plage. C'est quelque chose de tout à fait américain, au sens où vous autres, Européens, entendez ce mot, et de particulièrement new-yorkais.

Je n'ai eu garde de manquer une telle visite. Et, à plusieurs reprises, à la fois attiré et dégoûté,

je suis retourné à Coney Island. En une heure, en partant du centre de la métropole, on peut s'y rendre, soit en *elevated railway*, soit en tramway souterrain, soit dans de grands chars automobiles, soit dans de larges bateaux où tonitrue un orchestre tintamarrant... Et ce ne sont là que les moyens de transport les plus populaires...

Imaginez, sous le soleil de juillet brûlant, alors que tous ceux qui le peuvent quittent la cité, devant la mer intensément bleue, une foire gigantesque et échevelée : Kermesse, Luna-Park, plaine d'attractions d'exposition universelle. Une rue longe la mer sur plusieurs milles et se trouve bordée d'édifices abracadabrants ; là, se suivent des carrousels vieux style semblables à ceux des foires d'Europe et des roues métalliques vertigineuses qui, dans un grand bruit de fer, vous font tourner à la folie ; ici se rencontrent des paniers capitonnés dans lesquels, pour cinq *cents*, on vous attache pour vous faire rouler ensuite comme une balle ; ici, ce sont des montagnes russes gigantesques ; ici, des fritures dorées ; ici, des cirques à la Barnum ; là, des cinémas aux films extravagants, des enceintes où l'on boxe, des tentes où l'on vous exhibe, dans une lamentable promiscuité, les phénomènes humains les plus hideux. Au milieu de cette débauche d'attractions les badauds déambulent, coupés par le courant des autos de plaisir, parmi les cris, les chants, les rires. Vingt orchestres, cent peut-être, jouent à la fois des airs en vogue. Des orgues sont en train de moudre des valses pleurardes, tandis que des bandes de

musiciens nègres se décarcassent pour obtenir des rythmes « syncopés » dans des instruments inconnus et qui ont l'air de serpents mugissants. Des sirènes meuglent, des cris, parfois, éclatent, dominant un roulement insensé, fait du bruit de mille machines qui actionnent les moteurs et les trucs de cette ville de délassement. Des sifflements de trains déchirent les oreilles.

Dans l'eau, dans l'eau bleue de l'océan, la cohue se baigne. Cent mille personnes, deux cent mille souvent, trois cent mille à certains jours de fête, barbotent au milieu des premières vagues ; de cette foule d'hommes et de femmes, monte une clameur telle qu'elle couvre le fracas de la mer.

Sur le sable chaud, grouille tout un peuple déshabillé, en maillot, ou dans des accoutrements de fortune. Les jeunes filles et les hommes se révèlent en général bien bâtis et solidement charpentés, mais je contemple avec effarement des matrones aux proportions éléphantines, mafflues, adipeuses, dans des costumes trop courts et trop légers, que l'eau dont elles sortent fait coller à leurs corps de pachydermes. Vraiment, il faut avoir dépouillé toute pudeur pour se montrer ainsi. Ces femmes parlent en grasseyant... Est-ce de l'allemand? Non, c'est bien de l'anglais, mais de l'anglais éructé avec un accent qui me paraît à tout le moins tudesque.

Ces matrones vont se vautrer à leur tour sur le sable souillé de détritus divers : papiers gras, journaux, reliefs de nourriture et de pique-niques... Elles couchent sans honte leurs masses

flasques sous l'ardent soleil, gourmandent la marmaille noire et frisée qui se poisse dans le sable, et appellent un camelot à qui elles achètent, dans un flot de paroles, un de ces journaux quotidiens de vingt-cinq pages plus remplis d'illustrations et de publicité que de nouvelles. Ce journal, comme presque tous ceux que je vois traîner là, est imprimé en caractères inconnus de moi : c'est, à proprement parler, de l'hébreu. En effet, Sam m'en a prévenu : ces femmes sont des juives qui parlent familièrement yiddish, quand ce n'est pas un anglais trop guttural. Ces enfants sont juifs. Ces jeunes hommes aux cheveux frisés et rasés dans le cou, aux beaux yeux sombres et aux profils accentués, sont des juifs ; ces jeunes filles si jolies, qui bientôt seront fanées et ressembleront à leurs mères éléphantines, sont des juives. Coney Island est plein de juifs. Toute la petite juiverie pauvre de New-York, qui compte près d'un million et demi d'Israélites, s'amuse ici et se distrait tout son saoul. C'est — enfin trouvée — la Terre Promise.

Des marchands de cacahuettes, pouilleux émigrés syriens ou arméniens à qui l'Amérique n'a pas encore appris à se laver, passent en vendant leur marchandise. Des Italiens en chemise de soie à ramages — ces chemises d'un affreux luxe de pacotille que porte le peuple des Etats-Unis, en été, sans gilet, sans veston, sans bretelles, à la manière d'une blouse bouffant au-dessus d'un pantalon collant et étriqué — vendent pour six *cents*, plus deux *cents* de taxe de guerre, de l'orangeade glacée; dans des échoppes peinturlurées, on débite

sans arrêt des pains à saucisses jaunes dénommés « Frankfurter rolls ».

Des marins, les beaux marins américains, passent en bande, enlacés et rieurs. D'autres s'isolent aux bras de girls, jolies comme des poupées ou des couvertures de magazines, mais vêtues de façon trop criarde. On s'interpelle, on rit, on chante, on transpire dans cet été souvent aussi torride que le froid a été excessif en hiver.

Des affiches hallucinantes occupent tous les pans de murs et mêlent leurs couleurs, qui prétendent trop copier la nature, aux tons vifs des constructions baroques. Les boules d'or des clochetons en staff brillent au soleil; les plâtres blancs s'effritent et fulgurent; des façades cubistes sont badigeonnées d'un vert épinard qui injurie le bleu indigo de la mer et qui fait pâlir le ciel intense, d'autres éclatent d'un rouge sang qui jalouse le soleil à son couchant radieux.

Toujours les musiques jouent, tournent, hurlent plus éperdûment tandis que s'avance le soir. Cela devient de l'épilepsie.

Mille lumières s'allument; la plage populaire, d'un coup, se transforme en camp électrique. Des phares et des projecteurs s'embrasent, des jeux de feux de toutes les couleurs incendient les rues, les enclos, les baraques en planches. Des réclames aux tons mouvants flamboient et s'éteignent, ou courent comme des serpents. Tout s'enchevêtre, grouille, forme une vision incomparable de vie et de plaisir, de plaisir américain, c'est-à-dire un peu enfantin, trépidant, expansif et agité.

Les trains, les autos arrivent toujours, à mesure que la nuit approche, et dégorgent des flots de gens, principalement des employés qui ont travaillé tout le jour dans les maisons à trente étages, les officines d'affaires surchauffées, dans le quartier des banques, à Wall Street, à l'extrémité de l'interminable Broadway, dans ce Manhattan qui fut le berceau de New-York ; ce sont des *clerks* et des demoiselles de magasin, des garçons de café, des ouvriers aisés, des demoiselles sténographes ou téléphonistes : le labeur intense est fini, on vient respirer un peu de brise marine, on vient danser, danser et toujours danser, on vient en promenade sentimentale, on se distrait comme tout Américain, à quelque monde qu'il appartienne, se distrait : par discipline.

C'est ici que le peuple, sous l'œil d'Israël, s'amuse.

XVI

L'IMPÉTUEUX TEDDY

> Beware of the man who does not translate his words into deeds!
>
> Théodore ROOSEVELT.

A Washington, le 6 janvier 1919, par un matin glacial, j'entendis, de ma chambre, crier des éditions spéciales de journaux, et je vis, par les fenêtres embuées, les gens se précipiter et lire avec consternation des gazettes que barraient des manchettes de cinq centimètres de haut. Je descendis dans la rue et achetai un papier : Durant la nuit, Théodore Roosevelt était mort subitement en sa propriété de Sagamore Hill.

Je pensai tout de suite à Sam Courtley, qui, en sincère ennemi de Wilson qu'il était, nourrissait, comme la plupart des garçons de sa génération, un véritable culte pour l'homme qui venait brusquement de disparaître.

Quelques jours après, parmi le déluge d'articles et d'illustrations consacrés par les journaux au grand mort, je vis, dans le supplément dominical du *New-York Times* (un de ces quotitiens de trente pages dans la semaine et de quatre-vingts le dimanche) un dessin représentant une femme drapée qui, de la pointe d'un stylet, barrait énergiquement, sur une tablette, les qualificatifs qui suivaient le nom de l'ancien président : Successivement l'Histoire, car cette femme symbolisait l'Histoire, effaçait, sous le « Théodore Roosevelt » resplendissant, les mots Président, Homme d'Etat, Soldat, Historien, Explorateur, Naturaliste, Orateur, et elle les remplaçait par un seul : *Américain.*

Le symbole était exact. Théodore Roosevelt fut ardemment, passionnément, furieusement, Américain. Il le fut, selon sa propre expression, cent pour cent. Il s'affirma le plus bouillant apôtre de l'américanisme ; en cet homme d'une activité extraordinaire se rencontrait une juste somme de qualités et de défauts qui en faisaient bien le prototype du Yankee. Agressivement optimiste, ce touche-à-tout de génie jouit, jusqu'au delà du tombeau, d'une popularité et d'une affection que le promoteur de la Ligue des Nations, malgré tous ses sourires émaillés, n'a jamais pu trouver. Roosevelt fut pleuré par sa patrie entière, qui porta son deuil, car il était plus que respecté, il était aimé, aimé chaudement, familièrement, à la manière d'un camarade. On votait plus par sympathie personnelle pour lui que par intérêt pour

ses programmes électoraux. Les journaux l'appelaient tout posément Teddy, ou bien se contentaient, tant était grande sa popularité, d'imprimer ses seules initiales : T. R. Tout le monde, en Amérique, savait qui était T. R. Un des nombreux livres publiés sur son compte s'intitule *Great Heart*, Grand Cœur.

Roosevelt eut une vie romantique, couronnée par une réussite éclatante, ainsi que cela plaît aux Américains. Il connut des aventures épiques, prononça des paroles heureuses. Il captiva la chance. Il pratiqua aussi, admirablement, aussi bien que Barnum ou que Buffalo Bill, l'art national de la publicité. Il sut faire retentir autour de lui, c'est-à-dire autour de l'Amérique, un vacarme prodigieux.

Un peu superficiel, il parvint, par une activité inouïe et savamment distribuée, et par un travail formidable et très « efficient », à s'imposer, non seulement à ses compatriotes, mais au monde entier. Aussi, à l'amour pour lui s'ajouta la fierté nationale, ce sentiment que les Américains possèdent d'autant plus qu'ils sont à la fois le plus récent et le plus grand des peuples. Une sorte de légende l'entourait déjà de son vivant, comme un héros. Et le Rooseveltiana s'enrichit encore tous les jours d'épisodes et d'anecdotes que ses amis, depuis sa mort, publient sous toutes les formes.

Je n'entreprendrai pas de vous raconter cette carrière si remplie qui, en 1919, se termina inopinément dans la paix du sommeil nocturne, après soixante années d'une existence qui fut, au plein

sens du mot, de la vie. Car c'est Roosevelt lui-même qui lança la formule « La vie intense » et il n'était pas homme à émettre des formules sans les essayer en pratique. Ah ! oui, cet homme, et c'est pour cela que nous devons l'admirer, aima passionnément la vie.

Quelques années auparavant, très malade dans un hôpital de Chicago, il disait : — « Je suis tout à fait prêt à mourir. J'ai eu une vie entière. Je ne connais personne qui, plus que moi, en ai joui. J'ai trouvé la vie grande, exaltante, et le temps plein de valeur dans tout ce qui m'arriva. »

Il adora la vie dans toutes ses formes et s'y donna tout entier, car il était agité, selon l'expression de certains de ses compatriotes, d'une force dynamique exceptionnelle.

Roosevelt avait connu bien des aventures et en était presque toujours sorti avec succès. Après avoir débuté sans éclat au barreau, puis après avoir été fermier dans un ranch, il se lança dans la politique. Ce furent des préliminaires sans gloire... Mais, peu d'années plus tard, c'est lui qui, lors de la guerre contre l'Espagne, en 1898, devait recruter lui-même, à San Antonio, en plein Texas, un régiment de cavaliers extraordinaires, cow-boys des plaines, joueurs de polo et chasseurs de renards de l'Est, dont il devint le colonel et qui, sous le nom de Rough Ridders, combattirent à Cuba et se rendirent bientôt fameux dans le monde entier. C'est lui qui les mena à l'assaut de Santiago...

C'est lui qui, plus tard, occupait la Vice-Prési-

dence de la République, lors de l'assassinat de Mac Kinley, et qui lui succéda comme vingt-cinquième Président. C'est lui qui s'était auparavant habitué au commandement des hommes, non seulement comme colonel dans le sud, mais comme directeur de la police de New-York, comme ministre de la Marine, comme gouverneur de l'Etat de New-York. C'est lui qui, devenu chef de son pays, reçut un jour, à Milwaukee, une balle de revolver en pleine poitrine et ne s'interrompit pas, pour cela, une minute de sa besogne officielle. C'est lui qui, à l'époque où le progrès matériel faisait naître l'impérialisme américain, après une présidence retentissante, où il pratiqua une politique étrangère brillante, où il sut régler la question de Cuba et des Philippines, où il sut adapter la doctrine de Monroë à l'actualité, où il envoya la plus grande flotte de guerre jamais assemblée pour un tel voyage faire le tour du monde, où il lutta contre la puissance de ces consortiums de capitaux et de moyens industriels appelés trusts, c'est lui qui alla, en 1909, en Afrique centrale où il chassa les grands fauves avec un renfort de reporters, de cinématographes et de photographes qui, en Europe, n'a pas été sans nous paraître un peu excessif.

C'est lui qui, en 1913, partit explorer les parties les plus inconnues du Brésil et y découvrit cette fameuse « Rivière du doute » qui donna lieu à tant de controverses. C'est lui qui, durant la grande guerre, voulut, quand les Etats-Unis hésitaient encore, lever une division de soldats amé-

ricains et se mettre à leur tête, pour venir combattre avec les Alliés. Car c'est lui aussi qui, depuis le torpillage du *Lusitania*, avait été un fervent interventionniste parce qu'il prétendait que l'honneur américain demandait la guerre contre l'Allemagne, et aussi sans doute parce que ses goûts le poussaient à aller se battre et à prendre une part active dans ce qu'il nommait la « Grande Aventure », appellation qu'il donna pour titre à son dernier livre.

« Les hommes sont seulement dignes de vivre qui ne craignent point la mort », écrit-il dans cet ouvrage, et « personne n'est digne de mourir qui a fui les joies et les devoirs de la vie. La Vie et la Mort, toutes deux, participent de la même Grande Aventure... »

Hélas! son gouvernement, dont il n'était plus le chef, l'empècha de courir la grande et dernière aventure, mais il y envoya ses fils, et l'un y trouva la mort, que le père devait bientôt rencontrer à son tour.

C'est Théodore Roosevelt aussi qui, malgré les multiples occupations d'une carrière si remplie, parvint à publier trente-cinq livres de genres divers, qui vont de la biographie aux sciences, des voyages à la politique, de l'histoire aux belles-lettres, et qui rassemblent tous les éléments de sa lutte en faveur de l'Américanisme intégral. C'est lui qui ne cessa jamais d'écrire dans les journaux et les revues avec son style martelé, sonore, nerveux et puissamment littéraire.

C'est lui, enfin, qui fit des discours par milliers,

comme durant ce tour de son vaste pays, où il passa soixante-quatre nuits successives dans un wagon, de la plate-forme arrière duquel il parlait durant le jour. Car cet homme politique voulait sincèrement « aller au peuple » et réussit à être le Président du Peuple.

Quand il discourait, il avait une force de persuasion extraordinaire. Non pas qu'il fût brillant : il parlait lentement et les mots lui venaient parfois avec difficulté. Mais il avait lui-même une profonde conviction qui vibrait dans une voix puissante au moyen de laquelle il pouvait se faire entendre de dix ou de quinze mille auditeurs. Il persuadait par sa solidité et sa virilité. Il possédait cette grande force qui est de croire en soi-même, d'avoir « confiance en son étoile ». Il fallait voir l'expression de vigueur que prenait son geste et sa figure terriblement contractée quand il parlait...

Il était, avant tout, un homme, un brave homme ; il fit un travail d'homme et la foule l'aimait.

Il avait été, au début de sa carrière, repoussé par son milieu, qui était celui des conservateurs et aristocratiques Knickerbockers : car sa famille était fière de descendre d'un des fondateurs de la nation, de Claes Martenzen van Roosevelt, émigré de Hollande à la Nouvelle-Amsterdam, en 1649, à la suite des audacieuses entreprises de l'anversois Guillaume Usselinck. On le désapprouvait, dans ce clan, pour la même raison que les conservateurs anglais avaient blâmé Gladstone. On n'ad-

mettait pas qu'il fît de la politique contre sa propre tradition et que, comme on y disait, il sortît de « son monde » pour pactiser avec des gens qui n'avaient aucune ambition d'être jamais reçus dans un club de la Cinquième Avenue.

Il fut le plus démocratique des républicains. Qu'on entende par là qu'il appartenait au parti républicain (celui-ci, on le sait, partage l'opinion politique américaine avec le parti démocrate, plus avancé, et dont le plus illustre réprésentant fut le Président Wilson) et que, s'il combattit, en sa qualité de chef républicain, les démocrates, il fut cependant, personnellement, toujours inspiré par le désir d'accroître le bonheur du peuple. Il était réformateur de nature, radical par tempérament, indépendant et accueillant à tous par instinct. Il était hospitalier, tenait à la respectabilité et aux vieilles vertus familiales.

Durant sa présidence, l'austère Maison Blanche fut, sans aucun protocole, un endroit de simplicité, de vie et de joie. L'habitation présidentielle était toujours pleine d'invités, d'amis, de visiteurs, et les réceptions étaient tout empreintes de cordialité. C'est à cette époque qu'en faisant un jour de la boxe, il reçut sur l'œil un coup qui eut pour résultat de le rendre presque borgne pour le restant de ses jours. Car, faut-il l'ajouter? Roosevelt était un fervent sportsman. Il était trop américain pour ne pas l'être. Dans sa prime adolescence, raconte-t-on, il languissait, pâle, chétif et anémique; souffrant de consomption, il avait même été soigné en Egypte,

mais il avait acquis, par un prodige de volonté et beaucoup d'exercices en plein air, cette robustesse qui le caractérisa par la suite.

Jusqu'à soixante ans, — jusqu'à la nuit où il mourut, seul, pendant son sommeil, — il garda les mêmes vertus de jeunesse et de combativité.

Cependant, à son œil perdu par la boxe et à la balle qu'il portait dans la poitrine depuis l'attentat de Milwaukee, venaient s'ajouter des crises de malaria et de rhumatisme, maladies qu'il avait rapportées de l'Est africain; physiquement, il s'était alourdi. Dans cet homme qui, au moral, restait une grande et admirable figure héroïque, on voyait, quand le feu de la parole ne l'animait pas, s'accentuer avec l'âge l'apparence débonnaire et pesante d'un paysan hollandais. Le corps massivement charpenté, la tête ronde et forte avec des cheveux châtains clairs, courts et toujours un peu broussailleux, les traits sans finesse, le regard bleu derrière de rondes lunettes d'or, les yeux plissés, la moustache courte et tombante, l'habit ample et peu soigné, il paraissait bien être le fils de ce Claes Martenzen, le marchand qui, trois cents ans auparavant, était venu des froides rives du Zuyderzée faire souche dans une patrie nouvelle.

XVII

LE CROUPION

OU « CHEZ LES GENS AU SANG PALE »

Je parlerai, madame, avec la liberté,
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.
RACINE.

Foin de la politique, de l'industrie, de l'art, du commerce, de l'histoire, des problèmes sociaux, de la guerre et de la paix !

Je fus un jour invité dans un endroit heureux où l'on ne pense que fort peu à toutes ces affreuses choses et où l'on n'en parle que quand on manque vraiment tout à fait d'autres sujets de conversation.

Cet endroit, qui se trouve situé dans l'Etat de Rhode-Island, s'appelle Newport. Nous possédons aussi, en Belgique, un endroit qui s'appelle Nieuport. Depuis octobre 1914, il est célèbre ; mais ce n'est point du tout de la même manière : A New-

port, pendant la guerre, en fait de combats, on n'a connu que les tournois de tennis et, si l'on y a détruit quelque chose, cela n'a pu être que des réputations.

Newport, pour vous le rappeler tout de suite, est la plage mondaine, effroyablement mondaine, des Etats-Unis. C'est là que se retrouve une grande partie des « 400 », cette aristocratie de l'argent et du luxe qu'a si mal décrite Paul Bourget.

En Europe, chez nous qui ne prétendons pas encore à la démocratie intégrale, il n'existe rien de semblable. Newport se vante d'être la plage la plus « exclusive » du monde : Entendez par là que fort peu de gens sont autorisés à s'y rendre. Il ne s'y trouve pas d'hôtel, à peine découvre-t-on deux ou trois vastes pensions très fermées. L'hôtel, en effet, étant ouvert à tous par destination, aurait pu amener de regrettables promiscuités : on n'en a pas édifié.

Pour aller dans cet endroit charmant, il faut donc être possesseur ou locataire d'une propriété, ce qui veut dire, vous le pensez bien, être à tout le moins millionnaire ; ou bien encore il faut être invité, ce qui signifie que l'on doit être de la société des milliardaires ou posséder quelque attrait momentané qui flatte leur snobisme. Ecrivain illustrissime, homme politique retentissant, diplomate au rôle international, aviateur aux exploits mondiaux, on vous exhibe comme un singe savant. J'ai d'ailleurs été moi-même invité à Newport... Mais oui, je le confesse, non sans un orgueil immense ; j'ai dû cette exceptionnelle fortune aux

hautes relations de la famille Courtley. Grâce à Sam et à son père, je devins l'hôte d'un ami absolument charmant ; une modestie qui m'est imposée par les faits me persuade, d'ailleurs, que celui-ci ne m'avait invité que par amabilité et, sans doute aussi, pour le plaisir de se montrer à côté d'un uniforme étranger.

Là, j'ai évolué, quelque jours, parmi des gens des deux sexes, et surtout du féminin, qui représentaient certainement la plus effroyable accumulation de millions et de milliards que peuvent constituer des fortunes particulières rassemblées ; ce qui n'a pas cessé de me troubler légèrement. J'ai été admis à tremper mon corps dans l'eau sacrée d'une plage, clôturée de rochers, dont le populaire ne peut pas approcher et de laquelle on n'est autorisé à fouler le sable que si l'on a été dûment présenté par deux parrains et admis au ballottage par le comité. L'océan privé : nous n'avions pas encore trouvé cela...

Mais, que voulez-vous, quand on possède des millions, il faut bien se singulariser un peu, dans un pays où cela est particulièrement difficile, et montrer, même aux Etats-Unis, que l'on est d'une autre essence que des gens qui n'ont, tous les mois, que quelques milliers de dollars de revenu.

L'aristocratie américaine n'existe pas : tout le monde est plus ou moins nouveau riche ; aussi l'on tente de se donner des airs aristocratiques par tous les moyens ; et la hauteur a toujours passé pour en être un des meilleurs. Ah ! l'aristocratie !... *Aristocraty*. Toutes les dames et

quelques messieurs de Newport rêvent de cette entité. Toutes les jeunes filles songent au gentilhomme de France, d'Italie ou surtout d'Angleterre, qui sera si heureux d'être leur époux.

Le principal sport est d'inviter et d'entretenir des membres de l'aristocratie anglaise... A coté de celui-là, on cite encore le golf, le tennis, le cheval, l'auto, la danse, la natation. Dans la mer, on chevauche d'amusants animaux de bois peint qui flottent sur la houle. Pour les dames, la natation consiste à porter un costume fort seyant et fort court qui laisse les bras et la gorge nus, de hauts bas de soie noire, des souliers à talons Louis XV, un chapeau, un parasol japonais et quelque rangées de perles. Parfois l'une ou l'autre, craignant l'ardeur du soleil, y ajoute un voile partant d'endessous les yeux, à la manière turque. Je ne dois pas ajouter que ce costume de bain n'est pas destiné à connaître le contact de l'onde amère.

A Newport, la vie s'écoule en fêtes continuelles : lunchs, dîners, thés, bals, soirées ou l'on exhibe des toilettes sensationnelles. Je me souviens d'avoir vu là des femmes de cinquante ans qui portaient au cou des bouchons de carafe dont la valeur aurait suffi à édifier plusieurs hôpitaux. Dans ce curieux endroit, plus que dans tout le reste de l'Amérique, le divorce sévit. Tout le monde, par exemple, sait que la belle madame P... en est à son troisième mari, mais qu'elle va s'en séparer pour épouser le jeune et brillant capitaine G..., qui, dans ce but, va quitter sa seconde épouse.

On potine, effroyablement. On est méchant, terriblement. La méchanceté est une institution : c'est elle qui sauvegarde l'intégrité de Newport. Car il ne suffit pas d'être milliardaire et de venir acheter une propriété pour être « reçu ». Les femmes intrépides et assoiffées d'ambition qui veulent être classées dans la *society* de Newport n'y réussiront pas du premier coup : elles seront d'abord l'objet de toutes les vilenies, de toutes les attaques, de toutes les calomnies, de toutes les insolences. Cela durera ainsi deux ou trois saisons. Si la femme intrépide résiste à toutes les avanies, si elle prouve ainsi qu'elle a plus d'ambition que de fierté, si elle se montre assez insensible, elle finira, petit à petit, à coups de fêtes et de millions dépensés, par être reçue, entre le 1er et le 14 juillet, par les milliardaires, les duchesses anglaises et les ambassadeurs. Elle pourra alors aspirer, si elle possède de l'orgueil, à devenir à son tour une *social leader*, comme on les appelle là-bas. Cette ambition réalisée, elle connaîtra toutes les joies de la publicité : les photographies, les articles de journaux, les interviews que, chez nous, on réserve seulement à quelques actrices en vedette. Alors elle pourra se livrer à toutes les excentricités, elle sera intangible, classée *social leader* pour toujours.

A Newport, — c'est là une bien grande originalité, — il n'existe pas de ce demi-monde qui, à Ostende, à Nice ou à Deauville, forme la partie principale du public élégant et qui s'amuse. N'oubliez pas que Newport est la plage la plus

« exclusive » de la terre. Pas une dame légère n'y est admise : les femmes du monde se réservent toutes les prérogatives qui sont, en d'autres lieux, l'apanage presque exclusif de celles-là.

Enfin, à Newport, on pose. On pose sans cesse et avec la joie d'être entouré de toute la publicité qu'on peut souhaiter dans ce genre d'exercice : Newport est le royaume du snobisme.

Mon court séjour dans cette plage m'a prodigieusement amusé et intéressé; c'est, en effet, aux Etats-Unis, une des nécessaires et seules exceptions qui confirment la règle de la démocratie générale. Car vous ne devez pas croire que les vrais Américains, les Américains qui ont du sang dans les veines, les « hommes au sang rouge », comme ils disent, aiment ou admirent le moins du monde cet endroit. Ils le méprisent et ils s'en moquent. C'est le chancre de la démocratie ou, si vous préférez, ce que des Yankees eux-mêmes appellent le « croupion » de leur pays de bonne humeur.

XVIII

PROPOS SUR LA RÉPUBLIQUE

M. Josuah Courtley, le père, qui se pique de clairvoyance politique, me tint les propos suivants :

— Il semble que la grande guerre aura marqué dans le monde, qui en est pour une longue période tout ébranlé, le triomphe de l'idée républicaine. Les empereurs et les rois ennemis ont tous vu leurs trônes s'écrouler; en quelques mois de 1918, les deux tiers des princes d'Europe ont perdu leurs couronnes; si les souverains des pays de l'Entente règnent encore, ils le doivent souvent à des sympathies personnelles, à leur adresse ou à leur effacement, à la chance, et, surtout, à ce que les peuples alliés semblent avoir compris que se livrer au jeu des bouleversements politiques à l'heure de la lutte aurait compromis les chances de succès de celle-ci. Mais cela n'empêche point que

les quelques rois très constitutionnels qui subsistent ont, à certaines heures, eu hâte de se courber bas devant Woodrow Wilson, représentant d'une république...

J'interrompis M. Courtley par cette exclamation dans le style de Bossuet :

— O mélancoliques pensées qu'a dû inspirer aux descendants de tant d'illustres princes ce déclin de l'ancienne puissance royale!

— On peut, sans doute, déplorer la disparition des monarchies, poursuivit mon grave interlocuteur. Des hommes comme Albert de Belgique se sont montrés dignes de toute admiration; mais cette disparition est un fait inéluctable, bon ou mauvais, qui attire les désirs de l'humanité : l'entraver n'est qu'y apporter un obstacle éphémère en retardant le progrès de la société. La grande guerre aura marqué cette étape du pouvoir populaire. De nouvelles républiques sont nées. C'est une république, celle de notre alliée la France, qui aura fait le plus pour la Victoire et qui, ayant déjà donné en quarante ans à la mère-patrie le Tonkin et la Tunisie, et le Maroc et Madagascar, lui aura su reconquérir les provinces que l'Empire avait perdues, marquant ainsi, en dépit des heurts et des fautes, toute la sagesse et l'habileté de sa politique extérieure. C'est une république, celle des Etats-Unis, qui aura fait éclater le plus bel esprit d'entreprise au sein de la plus prodigieuse organisation et qui, dans une guerre de civilisation, aura su apporter le plus définitif appoint, au moment décisif. C'est une république

encore, celle de Suisse, qui, alors que l'Europe entière était bouleversée par les batailles et les révolutions, aura su faire montre du plus de sagesse et de générosité...

J'interrompis encore :

— J'ajouterai cette remarque que ce sont des républiques comme celles de France et des Etats-Unis qui, aussi paradoxal que cela paraisse, pratiquent aujourd'hui la politique la plus conservatrice et la plus traditionnelle, pour ne pas dire la plus réactionnaire...

— L'empire britannique lui-même, continua M. Courtley, le père, tout empire avec un chef héréditaire qu'il se nomme, est-il autre chose qu'une république fédérative, avec un ornement traditionnel et impuissant à son sommet? La confédération des Dominions, avec chacun son *self-government* (dont le principal devoir envers la royauté consiste, jusqu'à nouvel ordre, à mettre le portrait du chef couronné sur les timbres) n'est-elle pas une société d'Etats qui n'est pas sans nous faire penser à un premier modèle de ligue des nations?

— Oui, les rois s'en vont, dis-je, et sans doute sera-t-il donné à plus d'un d'entre nous de parler un jour, en soupirant, du temps où il y avait des monarchies...

M. Courtley se mit à mâchonner un gros cigare et, se rapprochant de moi, il poursuivit :

— S'il y a des empires qui sont des républiques, il y a des républiques qui sont de vrais empires. Et laissez-moi, puisqu'aujourd'hui nous

avons quelques loisirs pour causer, vous dire très franchement qu'il me paraît que c'est notre république, celle des Etats-Unis, l'une des plus originales et l'une des plus anciennes, qui pourrait fournir des enseignements et des exemples aux autres. Par son fédéralisme même, elle semble avoir devancé le régime qui s'imposera de plus en plus aux nations, surtout aux petites nations si elles veulent continuer à vivre sans suzeraineté et acquérir, au prix d'une bonne entente entre elles, le pouvoir qui leur manque. La fédération est la forme des gouvernements de l'avenir, car il permet la conciliation de l'impérialisme et de la démocratie.

Vous connaissez, n'est-ce pas, l'histoire des Etats-Unis, et je ne la retracerai point. Notons, pour saluer au moins la date de leur naissance, que c'est en 1775 que les treize vieilles colonies anglaises de l'Amérique du Nord, dont certaines avaient été établies par des Hollandais et par des Belges plus d'un siècle auparavant, commencèrent à résister ensemble aux exactions fiscales de la métropole, pour, bientôt après, entreprendre et gagner la guerre d'Indépendance.

L'insurgé vainqueur, le général George Washington, se hâta alors de faire reviser l'acte d'alliance entre les Etats et d'établir une convention, qui se trouve être la base même de toute la constitution de la république. Washington, le plus grand homme de l'histoire de son pays, modèle idéal de toutes les vertus civiques — aussi critiqué à son époque que l'est aujourd'hui

le président Wilson — devint le premier président.

Puis peu à peu, au cours des années qui suivirent, pour affermir la vie encore chancelante et entourée d'embûches de la jeune nation, on resserra la fédération et on l'étendit.

L'union américaine avait surtout présenté jusqu'alors le caractère d'une alliance militaire. Plusieurs des Etats, après avoir d'abord refusé de s'y joindre, se rallièrent au cours des années suivantes; il faut remarquer, à ce propos, que ces Etats purent apporter à la constitution tel ou tel amendement qui leur convenait : tous les Etats adhérents, chose bizarre, n'obéissaient donc pas aux mêmes devoirs.

Le Constitution de 1788-89 stipula même que le Canada serait admis dans la Confédération dès qu'il le voudrait. Et il ne manque pas de bons esprits pour penser qu'un jour arrivera où le grand Dominion britannique viendra, à son tour, ajouter ses étoiles à celles qui parsèment l'azur de la bannière américaine.

Les premiers lustres se passèrent à solidement établir l'indépendance de la jeune république.

A partir de 1814, on envisagea, dans l'intention de poursuivre cette unité territoriale, la possibilité de quitter les rives de l'Atlantique et de s'étendre vers l'ouest. Certains Etats furent achetés, comme la Louisiane que céda Napoléon en 1803, ou la Floride vendue par l'Espagne en 1819; d'autres furent conquis par l'armée fédérale, comme la Californie, le Texas, l'Arizona et, plus récemment, le New-Mexico.

Sam, qui jusqu'alors avait écouté avec beaucoup de recueillement le discours de son honorable père, l'interrompit pour ajouter :

— Une aussi grande et rapide extension devait amener une crise terrible et presque rompre le lien fédéral, qui faisait cependant, vis-à-vis des ennemis communs, la seule force de la république. Cette crise, la *Civil War*, ou guerre de Sécession, dura cinq années et fut acharnée. Elle avait pour cause directe un problème nouveau : c'était la question nègre. A partir de 1719, et durant un siècle et demi, trois cent trente mille esclaves noirs avaient été amenés d'Afrique. En 1861, les Etats du Nord voulaient l'émancipation de ces nègres, ceux du Sud exigeaient le maintien de leur servitude qui était, d'après eux, nécessaire aux plantations de coton, de cannes à sucre et de tabac. Les Etats du Nord triomphèrent en 1865 et l'accord se fit selon leur désir.

Je me risquai à ajouter moi-même, pour montrer aussi mon érudition :

— Cependant, la population noire est très prolifique, et les trois cent trente mille nègres de jadis ont pour descendants, aujourd'hui, dix millions d'hommes de couleur qui s'opposent aux cent millions de blancs et, de plus en plus souvent, agitent la vie intérieure des Etats-Unis. Depuis que je suis en voyage, il s'est produit encore de sanglantes émeutes, à Washington et à Chicago notamment, entre gens des deux races.

M. Courtley m'approuva du geste, et je continuai :

— Il est indéniable que les nègres n'ont point

les qualités qu'il faut pour s'assimiler la civilisation américaine : ils sont de caractère trop différent. Ce qui n'empêche qu'il est piquant de constater combien, dans le pays qui aime le plus l'égalité d'origine, les citoyens noirs sont méprisés et tenus à l'écart. La terrible loi de Lynch existe toujours. C'est un des seuls points sur lesquels les Américains ont des préjugés.

— Le problème nègre, ponctua Sam, constitue encore un des trois grands dangers qui me semblent à l'heure actuelle menacer le plus la vie future des Etats-Unis. Le deuxième danger est l'immigration jaune ; les Japonais de plus en plus nombreux en Californie et le long du Pacifique, très prolifiques et aussi inassimilables que les noirs, sont, en outre, puissants, ambitieux et organisés. Enfin le troisième danger, qui est d'ordre social, réside dans le déséquilibre des situations financières et dans les trop grosses fortunes.

— La guerre civile, continua M. Courtley le père, épopée fratricide, coûta de lourds sacrifices et faillit ébranler l'édifice construit en quatre-vingts ans. Mais après la victoire des Nordistes et l'émancipation des noirs, cette lutte eut pour principale conséquence une augmentation des liens fédéralistes. Ceux-ci furent resserrés encore par de grandes et communes entreprises : la guerre avec l'Espagne, la colonisation des Philippines, le creusement du canal de Panama, la lutte contre le Mexique et, enfin, la grande guerre européenne. Celle-ci terminée, on sent déjà tous les Etats-Unis groupés contre cet ennemi commun qui pourrait

venir de l'autre côté du mystérieux Pacifique et que l'on craint par-dessus tout : le Japonais.

*
* *

Je vais maintenant faire effort pour reproduire le plus fidèlement que je puis la petite dissertation que M. Courtley me fit ensuite à propos de la Constitution américaine :

— Peu à peu, dit-il, l'unification s'est accentuée avec la nécessité d'être fort pour vaincre, et, de 1917 à 1919, on a vu les Etats réaliser, pour la première fois, une centralisation administrative et politique extrême, tandis que le président qui, par la Constitution, avait déjà des pouvoirs de guerre très étendus, obtenait du Congrès une autorité militaire absolue.

Il existe aux Etats-Unis un double pouvoir : le pouvoir national ou fédéral d'un côté, le pouvoir des Etats de l'autre. Il me paraît que l'on pourrait assez bien symboliser le monument imposant et complexe qu'est la Constitution américaine par le Capitole de Washington lui-même, le blanc et gigantesque édifice qui abrite le Congrès. Il semble, par ses corps de bâtiments aux colonnades multiples, représenter les Etats et leurs lois innombrables, qui tous viennent se rattacher au corps central dominé par le dôme imposant, c'est-à-dire au gouvernement fédéral dominé par l'autorité présidentielle.

Avant 1775, les petites communautés, qui dépendaient de la couronne du roi George III, n'étaient

unies par aucun lien. La lutte contre l'oppresseur rapprocha, en une union qui semblait d'abord devoir être toute momentanée, treize de ces Etats épars le long de la côte de l'océan. Comme nous venons de le voir, cette ligue d'Etats devait bientôt se transformer en une puissante république fédérale, avec un gouvernement national. Après bien des discussions, l'acceptation, en 1789, de la Constitution, marqua la naissance d'une nation.

La Constitution fédérale possède, à cause de ces circonstances, la caractéristique de présupposer des gouvernements d'Etats qui continuent à exister et à gérer leurs affaires particulières. Elle ne s'occupe donc que de ce qui peut être commun à l'ensemble de la nation, notamment la guerre et la paix, les traités, l'armée et la marine, une partie de la justice (nous y reviendrons) et même un contrôle éventuel contre d'injustes lois qui seraient votées par un Etat particulier.

Le point le plus remarquable de cette Constitution est qu'elle ne peut être modifiée ni par le Congrès seul, ni par le Président seul, ni par tous deux ensemble. Le peuple souverain doit agir en cette matière, et encore dans les formes prescrites par cette Constitution elle-même, et qui sont fort étroites puisqu'une révision constitutionnelle doit réunir à la fois les deux tiers des voix dans chacune des deux Chambres, puis l'adhésion des trois quarts des quarante-huit Etats qui, eux-mêmes, doivent avoir, selon les modes de leurs Constitutions particulières, l'approbation de leurs deux Chambres.

Le Congrès se compose du Sénat et de la Chambre des Représentants ; son action législative est limitée par l'existence des parlements d'Etats dont le nombre, aujourd'hui, s'élève à quarante-huit et dont l'autorité est, pour chacun d'eux, distincte.

Le Cabinet est nommé par le Président, qui, seul, peut en remplacer les membres. Il en est le chef. Le Cabinet n'a, officiellement, aucun rapport avec le Congrès. Le Président parle et, chose tout à fait caractéristique, alors que dans nos pays nous sommes habitués à voir le chef de l'Etat irresponsable et le Cabinet responsable, aux Etats-Unis le Président est responsable et ses ministres ne le sont point : ces derniers n'ont à répondre qu'au Président. Il n'y a pas de gouvernement de Cabinet. Le Président lui-même n'est d'ailleurs point responsable devant le Congrès, mais devant le peuple. Il choisit ses ministres (ou secrétaires) n'importe où et rarement dans la politique. Ces ministres, même s'ils appartiennent au Congrès, ne peuvent voter dans les assemblées.

Le Congrès n'est capable en aucun cas de forcer le Président à modifier la composition du Cabinet. Le Sénat peut, tout au plus, émettre des votes de censure, mais vingt votes de censure ne pourraient cependant jamais obliger le Président à se séparer d'un de ses collaborateurs ou à transformer sa politique. Ce fait, il faut y revenir, provient de ce que l'autorité du Président ne dérive pas du Congrès.

Le Parlement peut cependant entraver, en cer-

taine manière, l'action du chef de l'Etat (on l'a bien vu quand Wilson a voulu faire ratifier son traité de Versailles !) ; il peut, par exemple, refuser de voter les crédits militaires si le Président déclare une guerre à laquelle il est hostile.

Dans le gouvernement national américain, il y a une séparation complète entre le législatif (Congrès), l'exécutif (Président), et le judiciaire (Cours Fédérales).

Le Sénat occupe, contrairement à ce qui se passe chez nous, une place bien plus importante dans la vie publique que la Chambre. Il est composé de deux délégués de chacun des Etats fédérés, et si ce corps représente ainsi la volonté de tous les Etats dans la gestion de la Confédération, chacun des membres ne possède cependant pas, moralement, la même influence : Un sénateur représente parfois les millions de citoyens d'un Etat peuplé, tandis qu'un autre ne représente que quelques centaines de mille hommes d'un Etat presque sauvage. A l'heure du vote, tous sont cependant, en fait, égaux.

Le Vice-Président de la République, qui est élu en même temps et de la même manière que le Président, et qui le remplace automatiquement en cas de mort, est, de droit, président du Sénat. Mais il n'a pas le droit de vote, sauf en cas de parité, pour départager les votants. Les prérogatives du Sénat consistent notamment à amender les traités et à les retourner au Président (pensez toujours au Traité de Versailles !), il peut même proposer des traités nouveaux ; il contrôle la poli-

tique étrangère, il peut se constituer en Haute-Cour pour juger des gens spécialement désignés par la Chambre. Il joue surtout, et de façon remarquable (ô Wilson !) le rôle d'élément modérateur...

La Chambre des Représentants, elle, est composée d'élus dont le nombre est proportionnel au chiffre de la population, un Etat pouvant, par exemple, avoir deux élus, tandis qu'un autre en aurait quinze. La Chambre est peu considérée. Ses membres ne jouissent d'aucune célébrité, à l'inverse de ce qui se produit pour certains sénateurs. Il est à remarquer, d'ailleurs, que, d'une façon générale, il y a peu de publicité autour des débats de l'une et l'autre Assemblée. Les comptes rendus, qui tiennent fort peu de place dans les journaux, ne sont guère lus.

Rien ne montre mieux le double jeu des institutions fédérales et de celles des Etats que le fonctionnement de la Justice. Il y a, dans tout le territoire, deux juridictions superposées, ce qui constitue un système coûteux et compliqué, mais qui a donné d'excellents résultats.

Les Cours Fédérales, qui comprennent notamment la *Suprême Court*, à Washington, s'occupent des causes intéressant l'ensemble du pays, tels que les atteintes à la Constitution nationale, les cas internationaux, les procès ayant trait à l'armée ou à la marine. Les autres causes, par exemple ce qui se rattache à la juridiction criminelle, ne constituant pas offense contre les lois fédérales, dépendent des tribunaux particuliers de chaque Etat.

*
* *

— Comment donc, demandai-je, le président est-il élu, et quel est ce mécanisme des partis, qui nous semble si étrange ?

— Il y a, vous le savez déjà, répondit mon interlocuteur, deux partis : le parti républicain et le parti démocrate, dont l'origine remonte aux débuts de la république, c'est-à-dire à la convention de 1787, où se manifestèrent deux tendances, que James Bryce appelle très justement la tendance centrifuge et la tendance centripète.

La tendance centripète fut défendue alors par les Fédéralistes, qui s'appelèrent ensuite le parti Whig, puis le parti Abolitionniste (de l'esclavage) pour prendre enfin, vers 1855, le nom de parti Républicain, qui est favorable au pouvoir fort. La tendance centrifuge, qui était plus particulièrement inspirée des idées révolutionnaires françaises, commença par mouvoir le parti d'abord dénommé Républicain, puis Démocrate-Républicain, et enfin, de nos jours, Démocrate, qui est pour la décentralisation.

On s'imagine quelle peut être la force de deux grands partis, vieux comme l'Etat lui-même (d'autres partis n'ont pu, jusqu'à présent, les concurrencer sérieusement) et qui, par un heureux jeu de balance, corrigent alternativement, dans la direction du pays, ce que l'une ou l'autre tendance pourrait avoir d'excessif.

— Alors qu'en Belgique, fis-je remarquer, ce

sont les partis qui veulent imposer leurs conceptions à la nation, en Amérique ils cherchent à se calquer sur la volonté des masses populaires.

— L'indépendance de l'électeur, poursuivit M. Courtley, qui était décidément lancé, l'indépendance de l'électeur est d'ailleurs telle que l'on voit parfois, dans la même période, un corps électoral donner, d'une part, une majorité à un candidat démocrate à la présidence et, d'autre part, à des candidats républicains au Sénat. On vote pour une personne plus que pour une idée...

— Le jeu de la préparation politique aux élections, ajouta Sam, que cette question passionnait, est très compliqué, et nulle élection ne suscite un aussi grand intérêt, un tel *excitement*, que celle qui se reproduit tous les quatre ans (ce qui est trop fréquent) pour la présidence de la République. Laissez-moi, car cela ne manque pas de pittoresque, vous en dire quelques mots :

Il faut d'abord rappeler qu'aux Etats-Unis, plus qu'en n'importe quel autre pays, les élections sont abondantes, puisque de très nombreuses fonctions, et même parfois celles de la magistrature, sont choisies au scrutin. Les constituants ont voulu ainsi, tout en créant un gouvernement d'opinion, répartir celle-ci, pour plus de sûreté, en plusieurs canaux différents. Le résultat est que certaines gens vivent, à l'exclusion de tout autre métier, de la cuisine électorale. Beaucoup lient leur sort à un homme, ou à un groupe, ou bien encore créent des sortes de clubs ou agences poli-

tiques dont ils sont les maîtres et qui acquièrent parfois un grand pouvoir. Un homme qui agit ainsi s'appelle un *Boss*, le cercle qu'il dirige un *Ring*. Un des rings les plus célèbres, dans les élections municipales, est le Tammany de New-York.

Le boss, continua Sam, le boss qui n'est pas nécessairement un monsieur très recommandable, joue un rôle essentiel, notamment lors des élections sénatoriales. Il est lui-même convaincu de son influence ; il a une clientèle ; il règne dans les salles de comité ; il se passionne pour l'un ou l'autre candidat, ce qui n'implique, au surplus, pas du tout qu'il ait, dans le fond de son cœur, de l'amitié pour son favori : il fait son métier, il gagne sa vie ; c'est, si vous voulez, un condottiere de la bataille électorale. Bien vite il devient un tyran ; on le craint et on lutte contre lui ; et l'on gémit sur l'institution des boss en général...

Ceci explique aussi pourquoi les élections coûtent si cher et pourquoi on parle tant, à ce propos, de corruption. Les élus, qui sont obligés de se servir des boss et qui ne sont pas nécessairement très riches, récompensent ceux qui leur ont été utiles en leur procurant des places.

Ainsi il arrive parfois que l'un ou l'autre boss adroit arrive lui-même à se faire élire Représentant, ce qui, comme bien l'on pense, n'est pas pour ajouter à la respectabilité de cette Chambre déjà si déconsidérée.

C'est aussi à cause de cette habitude de récompenser la « clientèle » que les présidents ont pris

pour coutume, surtout depuis 1882, de changer à leur arrivée au pouvoir les titulaires de tous les emplois officiels, depuis les ambassadeurs jusqu'aux percepteurs des postes de village : cela se pratique surtout quand le nouvel élu n'appartient pas au même parti que son prédécesseur.

Maintenant, tandis que se poursuit, de manière plus ou moins ouverte, l'agitation électorale des boss, qui, dans les journaux, déploient des prodiges de stratégie, voyons, puisque cela vous intéresse, comment, officiellement, se prépare l'élection d'un Président de la République.

Une élection de ce genre comprend deux stades : d'abord le choix des candidats par les partis réunis chacun en Convention, ensuite la lutte entre les partis et les candidats choisis pour la conquête de ce poste qui constitue sans doute à l'heure actuelle, avec la Papauté, le plus haut mandat qui dépende d'un scrutin électoral.

Pour les Conventions de partis, qui se tiennent dans l'une ou l'autre grande ville du centre, chaque Etat envoie deux fois autant de délégués qu'il possède de mandataires au Congrès ; c'est-à-dire que s'il a deux sénateurs et trois représentants, soit cinq mandataires, il peut en dépêcher dix à la réunion de la Convention de chacun des partis. Dans la Convention du parti républicain il faut, pour devenir le candidat officiel, obtenir la majorité absolue des votes de ces délégués d'Etat, tandis que dans la Convention démocrate il faut en recueillir les deux tiers.

Une fois les deux candidats choisis par chacun

des partis, la lutte, âpre et terrible, commence entre eux. Cette campagne dure environ quatre mois, jusqu'à ce que, dans un vote général du peuple, un des postulants soit choisi.

— Bryce, demandai-je alors, dans son *American Commonwealth*, qui fait autorité en la matière, ne prétend-il pas qu'aux Etats-Unis ce ne sont point les meilleurs qui deviennent présidents ? Il est de fait que l'homme d'Etat américain représente quelque chose de très particulier et qui n'est comparable à aucun de ses semblables du vieux monde. Il est moins brillant, certes, et vous ne trouverez aux Etats-Unis ni le type de Bismarck, ni celui de Cavour, ni celui de Clemenceau. Mais il y a celui de Wilson, qui a bien aussi ses particularités... Les citoyens américains s'intéressent à la vie privée d'un candidat à la Présidence, à son « magnétisme », à son « record » et à bien d'autres choses qui ne peuvent se comprendre que de la part des jeunes foules yankees...

— L'explication en est, me répondit Sam, que celui qui veut *play politic*, jouer politique, comme nous disons, devient la proie des organisations, des cercles. Il parle, il écrit, il voyage. On le photographie, on le promène, on l'exhibe, on le cinématographie. Il y a des milliers d'agents qui discourent et qui écrivent pour lui ; on se sert de tous les moyens, les plus extraordinaires, c'est-à-dire les plus américains, de publicité. Chaque jour, il y a des cortèges dans les rues, des processions presque carnavalesques, que l'on appelle des *parades*.

Le candidat, à ce métier, ne doit pas être très fin, ni très intellectuel; il doit révéler de rares qualités d'endurance et d'énergie, et Roosevelt reste, à ce point de vue, le type du candidat *dynamic* et *magnetic* qui soulevait les foules. Le candidat, pour réussir, doit appartenir plutôt au type *businessman*. Il doit être, aussi, homme de dehors, orateur puissant et habile manœuvrier dans le dédale des comités politiques. Il peut se borner aux questions nationales; les questions internationales étant considérées comme très secondaires par les Américains, malgré les efforts de Wilson.

L'opinion publique est très puissante, mais elle se laisse plus influencer par la parole et par la lecture que par la réflexion; elle a peu d'esprit critique (d'où l'importance de la propagande) et elle pratique à l'égard des candidats cette maxime singulière : s'ils ont été assez intelligents pour se faire élire par les comités, ils le seront bien assez pour remplir leurs fonctions. C'est pour cela aussi qu'un candidat une fois évincé n'a plus aucune chance de réussir plus tard. Il est « brûlé ».

Voilà, conclut Sam, quelques caractéristiques de ce curieux système républicain dont on a pu faire remarquer à juste titre qu'il réalisait, par une convention volontaire et effective entre de libres citoyens, l'hypothèse du Contrat social.

*
* *

Il ne faut cependant pas oublier, reprit M. Courtley le père, qui venait d'avaler un cocktail, que

notre système fédéraliste est, avant tout, une bizarre combinaison d'impérialisme et de démocratie.

Chacun des quarante-huit Etats possède sa constitution particulière, son gouverneur élu, ses deux Chambres, ses lois, sa justice locale, et conserve ainsi une part effective de souveraineté.

Il peut arriver, pour prendre un exemple, que l'on soit expulsé d'un Etat et pas d'un autre.

Les mandats électoraux, qui sont innombrables, étaient autrefois très courts, et beaucoup ne dépassaient guère un an. Dans l'Etat conservateur de Massachusetts, le gouverneur et les députés ne sont encore élus que pour trois cent soixante-cinq jours. Enfin, depuis peu, on a introduit de-ci, de-là, une curieuse coutume qui est, pour la municipalité de Boston par exemple, le *recall*, en vertu duquel le corps électoral, s'il est mécontent, peut, avant l'expiration du mandat, révoquer son élu pour le remplacer par un autre.

D'autre part, dit M. Courtley en se levant, il se manifeste une tendance à supprimer l'électorat pour un certain nombre de fonctions.

Et il conclut d'un air grave : Avec l'exagération des élections, la satiété et le dégoût commencent à se faire sentir.

*
* *

« L'usage harmonieux de la liberté ne s'acquiert que par un long abus des bienfaits de celle-ci. » Je pensais à cette phrase de Maeterlinck, après que mes amis m'eurent quitté. Et je me disais aussi :

— Pays neuf, pays presque sans histoire et sans traditions, pays composé de gens venant de toutes les parties du monde, pays où des citoyens des deux races, la blanche et la noire, se heurtent, pays où des communautés de nationalités et de langues diverses se groupent en conservant chacune ses habitudes, son parler, son esprit, pays où toutes les religions de la terre sont représentées et où trois, parmi les plus grandes d'entre elles, sont presque aussi puissantes et prospères l'une que l'autre, pays où, depuis cinquante ans surtout, un afflux constant d'émigration hétérogène a altéré de plus en plus l'ancienne physionomie purement anglo-saxonne et protestante de l'époque coloniale, l'Amérique, a-t-on pu avancer avant la guerre, formait « un agglomérat d'individus qui ne présentait aucune garantie quant à son caractère moral et politique ». Est-ce exact?...

Bien que l'homogénéité de ses éléments ne soit pas encore complète, il semble cependant que, depuis 1917, on peut affirmer de façon définitive que les Etats-Unis sont une nation ou, à tout le moins, un Etat très compact et fortement nationalisé. Peut-être cette révélation a-t-elle surpris autant certains Américains eux-mêmes que des Européens qui se croyaient très au courant des choses de là-bas.

La guerre aura ainsi rendu aux Etats-Unis ce service inestimable de s'être prouvé leur unité, leur foi et leur volonté nationales.

On dira : mais cette unification va marquer précisément la disparition du fédéralisme. Je

répondrai : Non, le fédéralisme qui, dans le passé, a accompli sa tâche, qui était justement de créer une unité de pensée et d'idéal et d'abolir les luttes intestines, va, sans doute, la continuer dans le même sens. Le fédéralisme américain a eu son siècle de gloire. Mais fédéralisme et nationalisme peuvent aujourd'hui fort bien s'entendre. Que seraient devenus les quarante-huit Etats si, pour des questions de jalousie et d'orgueil, au lieu de se grouper, ils étaient restés indépendants l'un de l'autre comme ces petites républiques sud-américaines ayant des origines communes, mais qui, par leur émiettement, ont perdu tous les avantages qu'aurait pu leur apporter une union?

Aux Etats-Unis, il existe, c'est vrai, des problèmes qui sont inconnus à l'Europe. A côté de la question noire et de la question jaune, il y a l'opposition des blancs entre eux, c'est-à-dire des nationalités, dont certaines semblent ne pas parvenir encore à se fondre entièrement dans le creuset de l'unité américaine. Tels sont les juifs, nombreux, organisés, qui constituent une puissance formidable dans la nation. Tels, les Allemands qui, à la veille de la guerre, étaient pour un tiers environ dans les ascendants de la population des Etats-Unis, ce qui faisait craindre que, selon le mot du Prince Henri de Prusse, « la guerre entre l'Allemagne et les Etats-Unis ne revêtit immédiatement le caractère d'une guerre civile », fait qui ne s'est pas produit, bien que, en 1919, dans les vingt-quatre premières heures qui

suivirent la réouverture des rapports postaux avec l'Allemagne, on put constater que la seule poste centrale de Chicago reçut dix mille lettres pour la Germanie. Il y a des Italiens qui restent fortement groupés et qui sont de plus en plus nombreux. Il y a d'inquiétants émigrés des pays slaves... Mais le problème des langues ne se pose pas, puisque chaque émigré est citoyen américain par libre élection.

En 1916, un écrivain américain qui était l'auteur de la phrase plus haut citée sur « l'agglomérat d'individus », M. William Morton Fullerton, sous le titre « Hésitations », analysait la raison qui empêchait les Etats-Unis de se lancer aussitôt dans la grande aventure européenne. « Aux Etats-Unis, le fameux creuset des nations déborde de scories non encore amalgamées entre elles, écrivait-il ; les Etats-Unis sont une communauté incomplètement unifiée, leur hétérogénéité est inquiétante et les grands événements d'Europe s'y répercutent en échos discordants... Des milliers d'immigrants non assimilés, qui n'ont pas partagé les dangers, les souffrances et les succès communs, menacent l'unité morale traditionnelle qui est la principale marque de la nationalité. »

Les événements de ces dernières années ont montré que ces dangers étaient plus apparents que réels, ou que, du moins, ils ont momentanément disparu à l'heure même où ils auraient été particulièrement inquiétants...

La participation à la guerre a donc été non seulement politiquement et économiquement, mais

moralement et socialement, un grand bienfait pour les Etats-Unis.

Je n'irai point prophétiser ici le rôle que l'Amérique du nord pourra jouer dans l'avenir, avec ou sans Ligue des Nations, ni si la doctrine de Monroë, qui, en 1823, fut établie bien plus dans la crainte qu'une Puissance européenne ne prît un contrôle sur les Etats-Unis que pour empêcher ceux-ci de se mêler éventuellement de la politique de chez nous, continuera à être suivie ou sera abandonnée. Ce seraient là pronostics qui n'auraient, au surplus, rien qui pût intéresser dans son essence le régime fédéral américain lequel, comme me le disait M. Courtley, avec son pouvoir fort, choisi directement par les citoyens, pourrait peut-être servir utilement d'inspirateur à bien des peuples européens actuellement en mal de Constitution.

XIX

PAR LES ROUTES DE CAMPAGNE

En 1919, au printemps qui suivit l'armistice, entre deux séjours aux Etats-Unis, il m'a été donné de parcourir à plusieurs reprises, avec des Américains, des parties de mon pays dont la guerre m'avait tenu éloigné pendant plus de quatre ans.

J'ai trouvé à ces promenades un charme extraordinaire. Nos campagnes des Flandres, colorées et riches, m'ont paru revêtues d'un soleil plus chaud et plus doré qu'autrefois. Les verdures étaient lourdes et opulentes, les toits de tuiles rouges éclataient comme des éclosions de fleurs et, parce que c'était comme une découverte après un long exil, je compris tout l'attrait que ces belles plaines grasses devaient exercer sur l'esprit de mes compagnons qui les voyaient pour la première fois. Certes, il y avait bien des choses qui les surpre-

naient et que je ne remarquais même pas : que nos routes étaient pavées au lieu d'être macadamisées ; que les paysans portaient d'extraordinaires et primitives chaussures de bois appelées sabots ; qu'il y avait des moulins comme ceux que l'on voit dans les tableaux du Muséum de New-York et qu'ils tournaient vraiment ; que les villages se suivaient sans interruption ; que la pointe bleue d'un clocher d'ardoises n'était jamais hors de vue sans que l'on en aperçût déjà une autre ; qu'il y avait du fumier dans les cours de fermes ; qu'à l'intérieur il n'y avait ni gramophones, ni bibliothèques où s'alignaient Victor Hugo, Tolstoï et Stuart Mill ; que les jeunes garçons roulaient encore à bicyclette mais qu'ils ne pilotaient pas d'autos Ford ; qu'il n'y avait presque pas de réclames le long des routes ; qu'il ne surgissait nulle part de grandes tentes avec des cirques ou des cinématographes en tournées; qu'il y avait des églises ou des maisons communales qui dataient de plus de deux siècles et qu'un des principaux édifices n'était pas, dans chaque bourg, la banque.

Je goûtais autrement la richesse plantureuse de ce paysage qui, malgré les ravages de la guerre que des floraisons nouvelles ensevelissaient déjà, semblait pour moi d'une douceur et d'une poésie inexprimables...

Une autre fois, je me souviens d'avoir ainsi parcouru en auto quelques parties de la vallée de l'Escaut : C'était un émerveillement. Entre des bouquets d'arbres auxquels je découvrais un art incomparable de ligne et de groupement, s'aper-

cevaient des étendues de paysages blonds qui, par-dessus la nappe du fleuve, allaient en ondulations moelleuses jusqu'à l'horizon imprécis. Un brouillard flottait, atténuait le soleil clair et les verts mouillés des champs printaniers La vue s'étendait sur de bleuâtres profondeurs de campagnes, très douces et très fines comme les fonds des vieilles tapisseries.

Puis, un autre jour encore, quelle splendeur qu'un paysage d'après-midi dans le sud du Brabant, entre Renaix et Bruxelles! La lumière était étrange et violente, sans cesse changeante. Les couleurs de la nature étaient heurtées; les verts éclataient, sombres et tranchants. La terre lourde était odorante, l'atmosphère semblait oppressante malgré le vent. Et les nuages passaient, de lourds nuages du nord, qui semblaient d'une ampleur de chair grasse, où les tons chauds et vifs se jouaient, roses, dorés, bleus, gris. Des trouées de soleil se faisaient mouvantes et, sur les collines et à travers le ciel, des faisceaux de rayons éclatants se mouvaient. Sans cesse je me disais en moi-même : « Ils n'en ont pas de ces paysages, là-bas... »

Sans doute était-ce le sentiment du pays natal qui me faisait penser ainsi, et la nature a-t-elle aussi d'admirables beautés aux Etats-Unis : La côte ensoleillée du Pacifique avec la Californie où rit un éternel été, le grand cañon du Colorado aux bizarres montagnes coupées horizontalement en rouges terrasses granitiques, le parc immense de Yellowstone, sont, paraît il, des merveilles. Mais, dans leur ensemble, les monotones campagnes du

nouveau monde ne m'ont pas paru comparables aux régions si variées de France et de Belgique. Et je crois bien que mes compagnons américains devaient partager mon admiration.

J'avais parcouru dans leur contrée, en décembre, des centaines de kilomètres à travers plusieurs Etats du nord et du sud. Je les avais trouvées mornes. Chez nous, en Belgique, les paysages d'hiver ont un caractère tragique qu'un Breughel ou un Laermans ont su admirablement exprimer.

Là-bas, que ce fût dans la Pensylvanie ou la Virginie, l'Ohio ou le Mississipi, le Massachusetts ou l'Alabama, c'étaient toujours les longues plaines fauves, avec une végétation sans caractère, répandue partout uniformément. Parfois de vastes champs incultes en cette saison. Rarement quelques habitations. De loin en loin des villages construits en bois et qui, en ayant l'aspect éternellement provisoire, prennent vite, sous les fréquentes pluies d'hiver, une apparence délabrée. Des cieux en grisailles, uniformes, sans chocs de lumières et de nuages. Aucune variété. Des plaines brunes et terreuses, et encore des plaines uniformément ternes...

En été, j'ai pu à nouveau parcourir certaines de ces contrées. Elles semblaient plus gaies de tout le charme que le soleil et la verdure renouvelée mettent inévitablement sur la terre. Mais elles étaient toujours aussi monotones et longues. Seuls, de forts beaux arbres coupaient de-ci de-là les lignes floues de cette nature médiocre.

Il m'est arrivé d'aller, un jour, pour visiter l'université d'Harvard, dans l'auto de Sam, jusqu'à Boston, le long des côtes de la Nouvelle-Angleterre, la seule région, avec la Louisiane, où il y a de vieilles maisons.

Là, enfin, j'ai vu défiler sous mes yeux quelques jolis paysages. Les vallons et les collines verdoyantes viennent mourir en vastes découpures dans la mer. La route serpente entre les pins et les bouleaux. Les villes et les villages rapprochés sont nombreux, gais, étonnamment propres. Ils ont souvent l'aspect de petites villes d'eaux.

Ce qui, pour moi, était le plus frappant, c'est que les agglomérations ne sont pas campagnardes, au sens où nous entendons cette expression. Pas de poules sur les routes, pas de tas de fumiers, pas d'étables apparentes, pas de paysans aux vêtements terreux.

Des hommes et des femmes exactement de même type et de même costume que les ouvriers des villes. Des maisons semblables à celles de toutes les banlieues. Des réclames gigantesque et bariolées cachant toutes les perspectives. Les étables, car il doit y en avoir, sont dissimulées et construites en bois peint comme le reste ; les poules sont enfermées ; le fumier est dans des fosses invisibles ; les appareils mécaniques, en bon ordre, remplacent nos charrues et nos herses ; des tracteurs luisants et des camions automobiles tiennent lieu de nos charrettes ; il y a de l'électricité partout, et le ciel est coupé par les hauts piliers métalliques de la télégraphie ; l'hygiène et

le progrès règnent, si pas le pittoresque... Les bâtiments sont admirablement entretenus. Leur peinture claire et fraîche luit au soleil.

Il y a de très grandes places plantées de chênes touffus et vénérables qui jettent une ombre épaisse sur le sol gazonné. Pourquoi les nobles places communales de nos petites villes et de nos villages n'enclosent-elles pas aussi de vieux arbres?

Il règne dans ces quelques bourgades américaines un réel charme d'intimité et de vie heureuse. La verdure est claire, le soleil est doux. Les cottages de bois, qui s'ornent souvent d'un frontispice et de colonnes, dégagent une impression un peu vieillotte. Il devrait circuler tranquillement, dans ces antiques foyers du puritanisme, de ces demoiselles en larges robes de faille qui laissaient dépasser sur le bas blanc le feston d'un pantalon brodé et qui, sous un chapeau cabriolet, portaient des boucles, dites anglaises, des deux côtés du visage. Les messieurs devraient être engoncés dans des redingotes bleues, serrées à la taille et ornées d'un haut collet; ils devraient avoir les mollets moulés dans des pantalons à sous-pieds en casimir gorge-de-pigeon et cacher leurs toupets sous des chapeaux Bolivar démesurés, ô Dickens !

Une autre impression de passé, bien rare en ce pays, m'est aussi évoquée sans doute par tous les souvenirs historisques qui se rencontrent ici. La Nouvelle-Angleterre fut, jadis, le théâtre de longues luttes. C'est dans ces lieux que les soldats du roi Georges III combattirent en vain les habi-

tants de la colonie soulevée. Et il n'y a presque pas une petite ville où, soit une inscription, soit un monument, ne suggère la commémoration de quelque épisode de la guerre qui, gagnée par le général Washington, donna aux Américains l'indépendance.

Mais, hélas, ce qui domine tout et rompt sans cesse le charme de croire que l'on se retrouve dans un vieux pays ayant une vieille histoire, c'est, sans cesse, au long des larges routes, parmi les chênes et les pins, les panneaux énormes de la hurlante publicité. Parfois, entre les placards représentant une auto à toute allure ou une machine à écrire de dix mètres de haut, on aperçoit la mer, ou bien des rivières, des embouchures de fleuves et des îles verdoyantes. C'est alors joli, reposant, frais, sans caractère...

Il ne faut pas, en Amérique, vouloir chercher plus beau spectacle que celui des villes monstrueuses, toutes palpitantes de la lutte pacifique des hommes.

XX

SA MAJESTÉ L'AMÉRICAINE

Je veux terminer ce livre par la plus charmante de toutes les évocations — et par la plus difficile aussi, — celle de cet être étrange, complexe, séduisant et un peu effrayant qu'on appelle la femme américaine.

Je pense à Vous, toutes celles que j'ai rencontrées durant mes pérégrinations là-bas et dont je n'ai pas oublié les noms frais et audacieux : Mabel, Diana, Molly, Géraldine, Mary, Lilian, Norma, Jessy, Ruth, Daisy, Eleanor, May, Dorothy, et vous, Kate, qui étiez si rose que ce garnement de Sam vous appelait *The Pink Miss*.

Vous mettiez votre grâce vivante, robuste et éternellement souriante, dans les cités où il semble d'abord que le triomphe des jeux de l'acier doive faire oublier la fraîcheur de la chair...

Belles Misses, qui m'avez certainement toutes

oublié, ce ne sera pas un jugement, car je n'ai pas assez d'audace pour cela ; que ce soit, peut-être, une invocation... Vous, Diana aux noirs cheveux courts, qui écriviez à votre *sweethearth*, retenu à l'armée d'occupation sur le Rhin, des lettres d'amour tapées à la machine et dont vous conserviez le duplicata, vous souvenez-vous encore de ce rire éclatant qui vous agita, quand, un soir — c'était à Newport, votre royaume, dans le palais-villa d'un ambassadeur qu'un livre d'indiscrétions habiles sur de grands et récents événements avait rendu millionnaire — vous souvenez-vous du rire qui vous agita quand notre amphitryon me demandant ce qui m'avait le plus frappé aux Etats-Unis, je lui répondis après un moment d'hésitation : « la femme américaine » ?

Je ne mentais pas tout à fait, Diana, mais, maintenant qu'un océan nous sépare et que sans doute vous êtes mariée, et divorcée peut-être, je puis bien ajouter que d'autres choses m'ont bien surpris dans votre pays, des choses qui vous paraîtraient toutes naturelles et que vous ne comprendriez pas : l'esprit civique de votre peuple, sa haute conception morale, sa force d'audace clairvoyante et organisée. Mais laissons cela, qui ne vous intéresse guère...

Durant mes séjours aux Etats-Unis, j'ai fait quelque peu cette chose ridicule qu'on appelle « aller dans le monde ». A Washington notamment, et à Cleveland, et à New-York, et à Pittsburg, et dans d'autres villes, j'ai été admis à pénétrer dans ce qu'on nomme là-bas, non sans

une pointe d'affectation, la *society*. Et j'y ai fait de piquantes observations de mœurs... J'ai, d'autre part, dû fréquenter différents milieux où j'ai pu rencontrer des femmes de diverses conditions : ouvrières, employées, commerçantes, jeunes filles, grandes dames, infirmières. Aussi je puis répéter que la femme est, en Amérique, un des êtres les plus charmants qui soient, tant du point de vue physique que du point de vue moral...

Vous, mesdames d'Europe, qui êtes si bonnes et qui me faites l'honneur de me lire, je vous en supplie, ne jugez pas toutes les Américaines d'après celles que la guerre vous a fait voir sur notre continent. Ces braves filles étaient — certes, vous le reconnaîtrez — d'un dévouement admirable auquel on ne saurait assez rendre hommage, mais il faut bien le constater, dans leur ensemble, elles n'étaient pas particulièrement séduisantes. Je vous accorde cela. Je ne sais, d'ailleurs, à quoi attribuer cette différence qui est cause que moi-même, quand j'arrivai en Amérique, n'ayant aperçu jusqu'alors que les femmes attachées à un titre quelconque à l'armée du général Pershing, je fus si délicieusement surpris en constatant que les Américaines chez elles étaient tout à fait différentes. Il y a là une constatation curieuse et dont nous devons dégager quelque philosophique enseignement : il est vain de juger un peuple, ou des gens, sur la vision incomplète qu'ils provoquent loin de leur milieu, mais nous devons nous efforcer de les comprendre chez eux, ou, tout au moins, faire l'effort de substituer leurs

conditions d'esprit aux nôtres, et de nous en pénétrer.

La femme américaine est, par son type physique d'abord, par son éducation et son genre de vie ensuite, plus différente qu'on ne le croit généralement de la femme d'Europe. Il semble, néanmoins, qu'on peut la rapprocher par plus d'un trait de l'Anglaise ou de la Scandinave, n'est-ce pas, Hedda, qui n'aviez pas seulement le nom, mais aussi les beaux traits tragiques d'une héroïne d'Ibsen ?

Mais je sens que mettre en comparaison la femme d'Amérique et celle d'Europe, c'est presque fatalement se prononcer pour l'une ou l'autre. Jeu dangereux ! Je tremble... Pensez cependant, mesdames d'Europe, pensez qu'aux Etats-Unis j'étais sans doute bien mal placé pour juger avec impartialité : Arrivant dans un pays neuf où l'on est toujours heureux d'accueillir et même d'éblouir l'étranger, appartenant à une nationalité dont le nom, en ce temps déjà lointain, était un titre de gloire pour quiconque le portait ; entouré, par le fait seul que mes compatriotes étaient très peu nombreux en Amérique, d'une auréole d'héroïsme, et de martyre, que je ne méritais pas du tout, mais qui n'était pas sans exciter une vive curiosité ; portant un bel uniforme, vrai chef-d'œuvre d'un coupeur anglais, et provoquant ainsi une curiosité qui se mélangeait, je crois, de quelque snobisme, muni, par-dessus le marché, d'un lot d'histoires de guerre (c'était encore la mode) à faire frissonner les plus insensibles et,

en outre, appelé par mes fonctions à prendre part à certaines manifestations publiques; heureux, enfin, car c'était la victoire et la paix, comment n'aurais-je pas, au milieu des attentions charmantes dont on m'accablait, trouvé que les femmes d'Amérique sont des créatures en tous points exquises ?

Exquises... non, le mot est mal choisi : il est frêle et donne une idée d'être mièvre et un peu fragile, ce qui est bien le contraire de la réalité : L'Américaine n'a rien d'une poupée, et c'est fort heureux pour la nation américaine, si pas pour la satisfaction intime des Américains. Elle a, plutôt, le port d'une belle statue et l'allure d'une déesse, encore qu'elle n'ait rien de rigide ni de gourmé et et qu'elle adore les mouvements spontanés. C'est une Junon descendue de l'Olympe par le dernier avion et pour qui l'audace dans la toilette et la science du décolletage moderne n'ont rien de secret.

Tout le monde sait qu'en Angleterre ce n'est guère que dans les magazines que l'on aperçoit de jolies filles. En Amérique, elles courent les rues, ce qui est une image, car la prostitution, dans ce beau pays, est sévèrement pourchassée et presque enrayée. La vraie Américaine, fille d'une belle et solide race, est grande et bien en chair, elle a le teint frais, les dents saines et, plus que de beaux traits, ce qu'on appelle là-bas avec admiration une *good complexion*. Elle a été élevée dans le culte de l'exercice physique, elle nage dans les rivières claires, elle court sur les grèves de sable doux, elle

joue au tennis, elle monte à cheval et, tout comme l'homme d'ailleurs, il ne lui déplaît pas de faire voir l'énergique souplesse de son corps. Elle est pudique d'ailleurs, ou plutôt d'une impudeur tellement naturelle et innocente que c'est exactement de la pudeur.

Blonde souvent, elle rejette son abondante toison sur la nuque, découvrant ainsi un front qui est souvent très pur et que des massages savants et répétés entretiennent, m'a-t-on assuré, jusqu'au delà de la quarantaine, dans cet état. Quoique l'on en pense en Europe, elle n'emploie, là-bas, que peu de fard et ne se laisse aller à en abuser que quand elle se trouve à Paris, à Ostende ou à Monte-Carlo et qu'elle s'imagine, ayant admiré quelques actrices, se donner ainsi un air bien parisien.

Elle s'habille d'une façon qui lui est fort seyante, mais qui ne manque pas d'audace. Elle aime les beaux bijoux, les lourds colliers de perles surtout, et ne dédaigne pas une attitude un tant soit peu provocante. Elle affectionne les soies, les velours, les brocarts de couleurs vives. Chez nous, une jeune fille de dix-huit ans qui entre dans le monde s'habille de blanc, de rose tendre ou de bleu pâle, et s'appelle tout simplement Marguerite, Marie ou Germaine. Chez eux, une « débutante », comme ils disent toujours avec un délicieux accent de comique de music-hall, ne craint pas de se vêtir de satin écarlate, de tulle indigo, de velours noir, de brocart d'argent. Et elle osera des décolletages qui, en Europe, par une bien singulière concep-

tion, paraissent être le rafraîchissant privilège des femmes mariées. Elle aura des expressions savoureuses, comme de dire pour « J'aime » : *I am in love,* je suis en amour !

La jeune fille sort seule, cela va sans dire. Elle va seule en soirée, les parents de l'amie chez qui on reçoit étant les uniques chaperons tolérés. Elle danse tout le temps et ne fait guère « tapisserie », sans quoi elle cesserait immédiatement de sortir. Elle n'a pas le bel acharnement après un succès qui ne viendra jamais, qui caractérise tant de nos danseuses. D'ailleurs son partenaire mâle, le *boy* bien découplé et expert à la boxe, qui ne parle guère en dansant, n'attache pas autant qu'ailleurs d'importance au physique de sa compagne : il ne lui demande que de bien danser et d'être infatigable, car on ne s'interrompt presque jamais, quand on tourne, ce qui fait que les meilleures danseuses passent — si j'ose ainsi dire — de main en main, durant toute une soirée.

Le *flirt* — on le sait — est chose autorisée, permise, recherchée, délicieuse. Un *boy* peut montrer ses sympathies à une jeune fille sans pour cela qu'à la manière européenne, le chœur des mères et des amis ne crie, selon ses secrets désirs, au scandale, ou aux fiançailles. Et je vous assure que mon ami Sam, par exemple, ne se privait guère de prouver ses impressions à une partenaire, quand elle lui plaisait.

Vous pouvez même, dans cet heureux pays, emmener une jeune fille souper au restaurant, à deux, en camarades, sans que celle-ci ne soit

classée — je devrais dire déclassée — dans la catégorie des demi-vierges que l'on n'épouse pas. Et vous pouvez, bon jeune homme, accepter en toute innocence la promenade que la très blonde Eleanor vous offrira dans l'auto qu'elle conduit elle-même : cela ne vous engagera à rien, vraiment.

*
* *

La femme américaine, une fois mariée, conservera ses allures de jeune fille, dont le trait dominant est une extrême liberté. L'homme a pour rôle bien défini de gagner de l'argent et de ne se mêler de rien d'autre. Le mariage s'est fait vite, aussi vite que se fera, peut-être, un jour, le divorce, ce divorce qui, aux dires des moralistes, est une plaie sociale aux Etats-Unis. J'exprimais une fois à Miss Géraldine G..., qui fredonnait de si amusants fox-trotts et de si langoureux tangos, l'étonnement que me causait cet facilité de la séparation conjugale. Elle me regarda avec simplicité et me dit nettement :

— Mais, s'il n'y avait pas de divorce, le mariage serait une chose tellement grave, tellement irrémédiable, tellement effrayante, cet engagement pour la vie entière avec une personne que l'on connaît mal serait tellement hasardeux que nous n'oserions jamais nous lancer dans pareille aventure. Est-on jamais sûre de l'amour?

Cette réponse m'expliqua bien des choses, et notamment pourquoi il n'y a guère d'amants et

de maîtresses dans ce pays où l'on rend si facilement toute union légale. Je me souviens aussi de ma stupeur en entendant un jour la charmante mistress H. C..., dans toute la douceur d'une lune de miel, s'appuyant câlinement au bras de son mari, parler de son premier divorce.

L'homme américain se marie de bonne heure et la femme américaine se marie souvent, et ils s'entendent très bien tous les deux, déclarait spirituellement Oscar Wilde.

C'est vrai, on divorce beaucoup, mais on s'entend bien, jusqu'au divorce. On ne se chamaille pas. On se sépare avant que les scènes domestiques aient pu, comme il se produit, dit-on, dans d'autres pays, faire la trame quotidienne de l'obsédante vie de certains ménages.

La femme américaine est toujours intéressante, parce qu'elle aime la conversation. Sauf dans quelques petits clans parasitaires, elle ne se perd pas en lassants papotages. Elle a reçu exactement la même instruction que l'homme, elle se tient au courant de tous les sujets et n'est effrayée par aucun. Elle est souvent même plus captivante, car elle seule a le loisir de se cultiver.

Dans son intérieur, la femme américaine est aussi indépendante que dans la vie sociale. Elle gère sa propre fortune, sort quand elle veut, rentre quand il lui plaît, voyage où et quand il lui convient et ne rend aucun compte à son époux.

Qu'elle soit dactylo ou femme d'un milliardaire, elle aime le plaisir, la toilette, le théâtre, le bal.

Elle a un *home* confortable, qu'elle remplit de jolies fleurs, d'étoffes gaies et de fauteuils profonds, mais elle s'occupe le moins possible de son ménage. Ses enfants — elle n'en aura jamais beaucoup — sont élevés à la fois strictement et librement, et presque en dehors de leur maman. De là vient cette facilité de séparation qui n'est pas sans nous surprendre : des enfants adultes habiteront rarement la même ville que leurs parents ; l'Américain est essentiellement nomade. Le foyer, le *home* tant choyé, est une chose transportable et on ne parait jamais le goûter autant que quand on ne le voit qu'à intervalles irréguliers.

L'Américaine est fort charitable et dévouée. Elle a non seulement des clubs d'agréments nombreux et influents, mais des cercles d'œuvres admirables. Elle a, tout comme l'homme, une haute conscience civique. Pendant la guerre, les dévouements de tous les genres, et des plus obscurs, furent innombrables. J'ai vu des jeunes filles de la plus haute société se faire les sténodactylographes bénévoles, et assidues, d'administrations publiques. J'ai vu de petites bourgeoises qui, sans servante, n'avaient guère de loisirs, travailler cependant à des œuvres admirables pour les soldats ou leurs familles. J'ai vu des filles du peuple s'engager, pour des salaires infimes, à faire des besognes d'hommes.

Là aussi, l'admirable esprit démocratique de ce peuple put se manifester, non sans, parfois, des conséquences fort étonnantes pour nos vieux pré-

jugés, témoin cette exquise Katty G..., débutante de dix-sept ans, au minois de « Gibson girl », blonde et rose, qui, peu avant mon départ, me disait un jour ingénûment :

— Ce que je faisais durant la guerre? Mais je donnais tous les matins, pendant trois heures, des bains aux soldats...

Je connais, chez nous, des mères qui n'auraient pas trouvé que c'était là un travail digne d'une enfant bien élevée.

Aux Etats-Unis, tout le monde est aux pieds des femmes, et toutes choses se trouvent combinées pour leur jouissance. Très indépendante, l'Américaine tient cependant à ces hommages des hommes. Elle est une reine. Elle se laisse servir avec un air un peu hautain, mais plein de grâce.

Ceci me remet en mémoire une plaisante histoire qui arriva à un des plus charmants parmi ces diplomates de fortune que la guerre nous avait fait envoyer aux Etats-Unis, le comte de R... Je venais d'arriver avec lui, au début de, mon séjour, dans une grande ville du nord, quand une vieille dame journaliste vint s'informer de son opinion sur les femmes américaines. Le comte de R... s'appliqua à faire des réponses motivées et pleines d'observations. Il se laissait aller à composer une véritable étude comparative sur l'éducation féminine en Europe et en Amérique. La vieille dame journaliste prenait force notes ; le comte de R... était très satisfait de ses considérations...

Quelques heures après, le journal paraissait. Notre diplomate se précipita pour voir l'interview qu'il avait mis près d'une heure à dicter. Il n'y avait que trois lignes, en gros caractères, qui disaient : « Le comte de R... déclare avec émotion qu'il n'a, de sa vie, vu des femmes aussi *attractives* que dans notre ville ». Le comte jura que, s'il rencontrait la journaliste, il lui tordrait le cou, pour lui montrer qu'elle n'avait pas tout à fait bien compris.

Surtout qu'on n'aille pas croire, après tout ce que j'en ait dit, que l'Américaine est vicieuse. Que non pas ! Elle est libre, voilà tout.

Et qu'on ne s'imagine pas qu'elle n'inspire autour d'elle point de respect. Bien au contraire. Même quand elle est inconnue, l'homme lui témoigne toujours une politesse et une correction que l'on pourrait bien imiter ailleurs. Il ne faut pas oublier que le garçon, élevé avec les filles, a reçu, pendant toute son enfance, son instruction des femmes, ce qui explique peut-être le caractère sentimental et idéaliste qui se superpose toujours à son fond d'activité pratique et réaliste... Oui, belles Américaines, c'est vous qui êtes pour beaucoup dans la formation de l'esprit de votre grand peuple. Quel plus bel hommage peut-on vous rendre ?

Et, au moment de vous quitter, à l'heure des départs où l'on se demande toujours, après un beau voyage : « Reviendrai-je jamais ici? » je vous revois toutes avec gratitude et je songe à ce soir où, d'une terrasse blanche qui surplombait le

Potomac, quelques-unes d'entre vous, belles Américaines, tournant le dos aux hautes cheminées de la ville active que le crépuscule assombrissait, jetaient en riant des roses moins fraîches qu'elles mêmes dans l'eau qui reflétait le rose du ciel...

XXI

UN ORGUE DE BARBARIE

Il est six heures du soir.

Il fait encore chaud et oppressant. Le soleil devient rouge à son déclin ; il semble un disque de cuivre à travers la brume dorée de l'été, qui couvre New-York et teinte d'orange les bâtisses énormes qui s'escaladent à perte de vue.

Je suis dans ma chambre d'hôtel, située très haut, là où il y a le plus d'air et où l'on voit le ciel. Demain, je m'embarque pour l'Europe. Mes bagages sont prêts. Mes amis Courtley, après de bruyants adieux, ont pris le train qui les emmène vers San Francisco et Los Angeles. Je relis mes notes disparates sur l'Amérique.

Une grande rumeur monte de la rue ; elle m'attire à cette heure, pour le dernier soir dans la féerie de Broadway, comme une phalène est fascinée par un lampadaire électrique.

J'entends l'*elevated railway* qui passe, de

minute en minute, dans un fracas de fer. Puis, sous ma fenêtre large ouverte, dans le gouffre profond et grouillant, un orgue de Barbarie vient moudre des airs. Je les reconnais, ce sont ces danses et ces chants américains que j'ai entendus si souvent et que j'ai tant aimés. Mais comme ils me paraissent tristes par ce soir orange ! Je les reconnais tous, malgré la grande rumeur. Ils sont, cette fois, d'une mélancolie inexprimable : Je ne sais rien de nostalgique comme ces musiques gaies que nous entendons mourir dans des chambres et que le vent nous apporte de loin, alors que nous sommes seuls...

De quelle torpeur me remplit cette confuse harmonie, qui me fait revivre, mes paperasses abandonnées et mes yeux dans le vague du ciel rose, les heures révolues de mes trépidants séjours en Amérique? Je me sens las, incapable de faire l'effort de me redresser, de prendre l'ascenseur pour descendre, de sortir.

Pourquoi suis-je mélancolique et paresseux ainsi, à la veille d'un départ qui est un retour vers de l'amitié?

Mais la voiture à musique s'est tue.

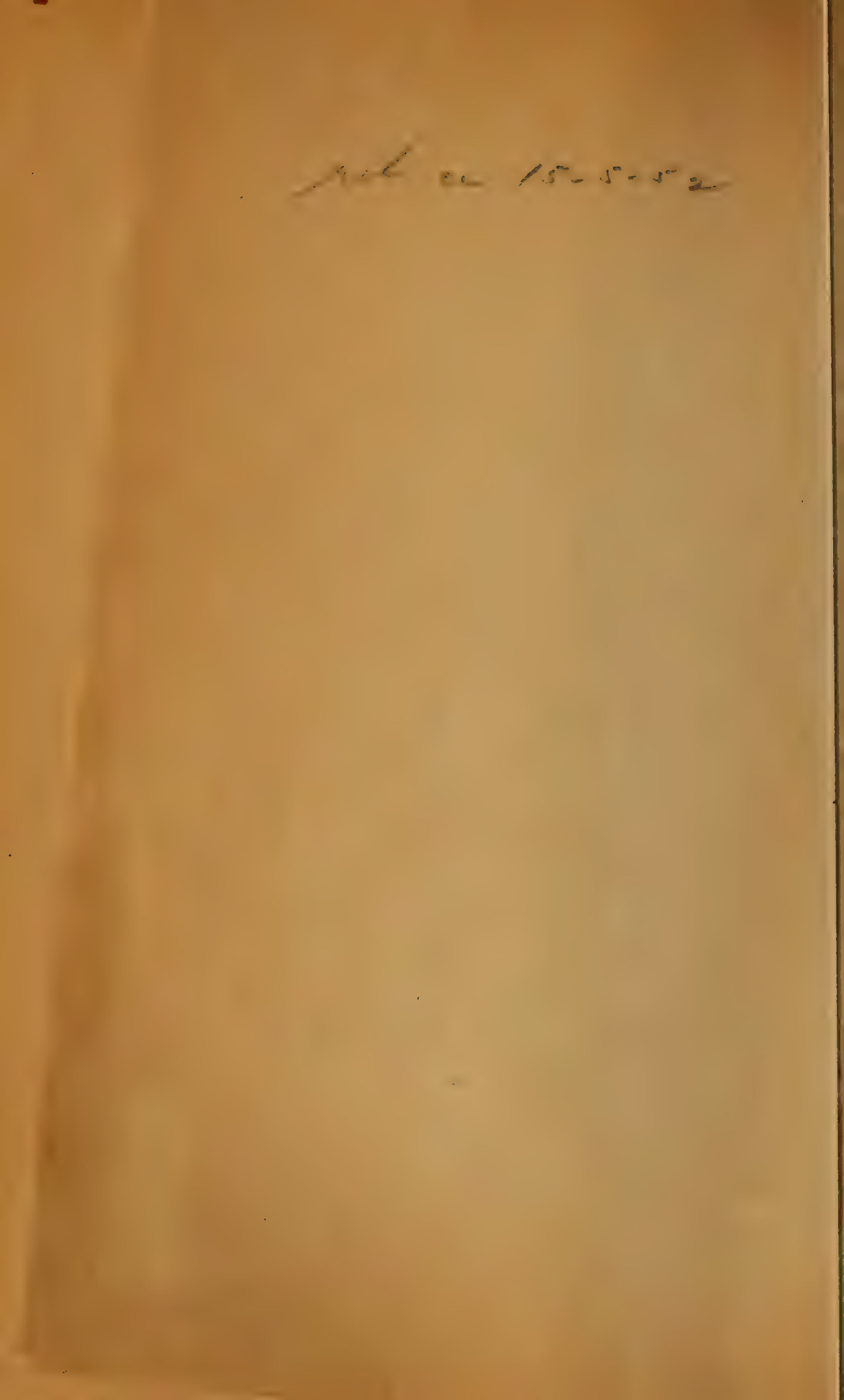
Les premières réclames lumineuses s'allument et flamboient avant que l'obscurité ne tombe. Je me secoue. Je serre mes papiers. Je descends.

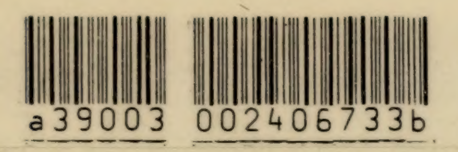
Demain je naviguerai, et de la proue du vaisseau, j'aspirerai à nouveau le vent de l'Océan, en regardant les flots qui passent — comme les générations des hommes.

N.-Y., 23-8-1919.

TABLE DES MATIÈRES

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY




a39003 002406733b